



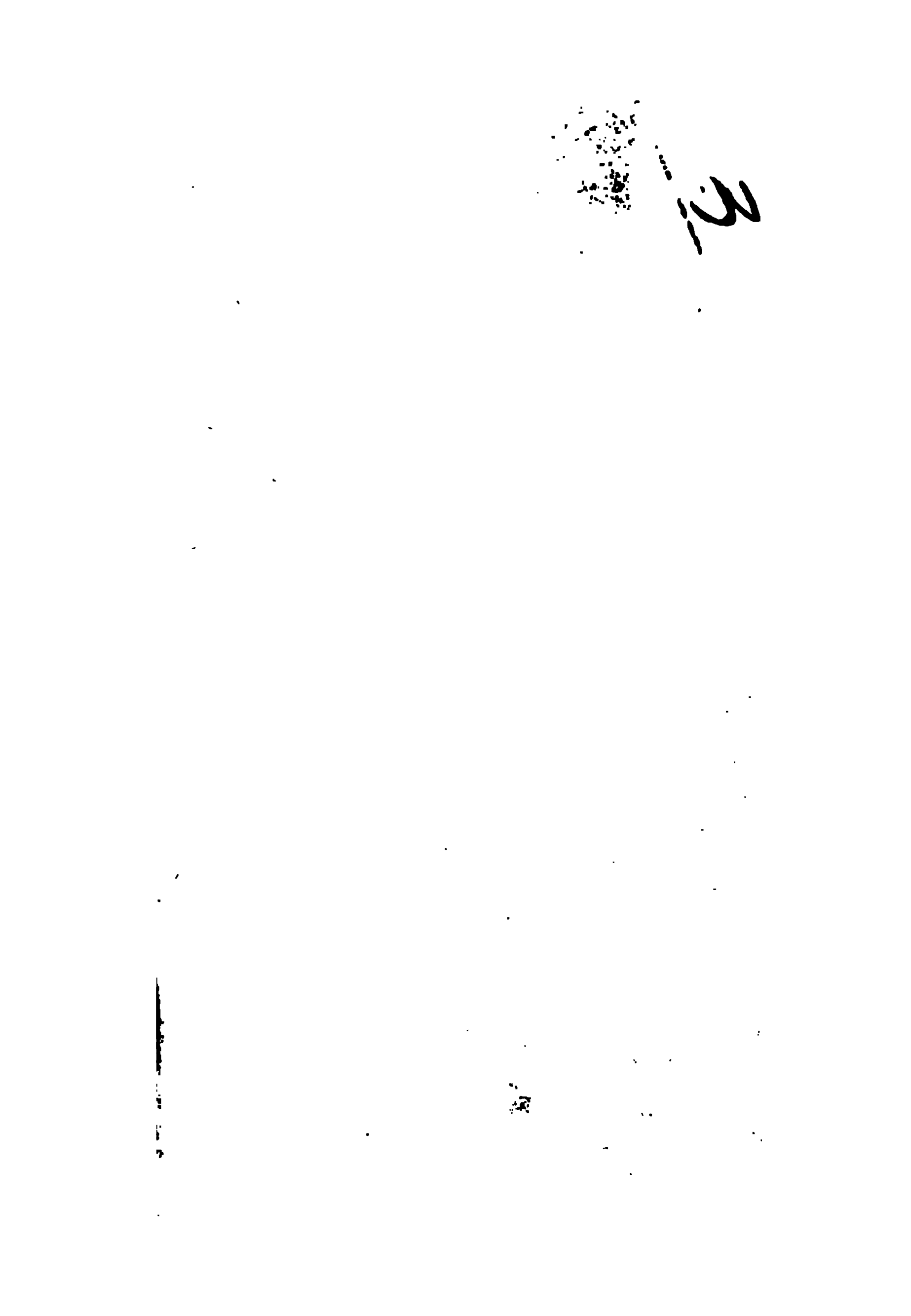


The Bodleian Library has the editions of 1734 & 1722 but not this, which is the first

very scarce

2/6

Bt. from J. Thornton, Friars' Entry, June 1916.





415

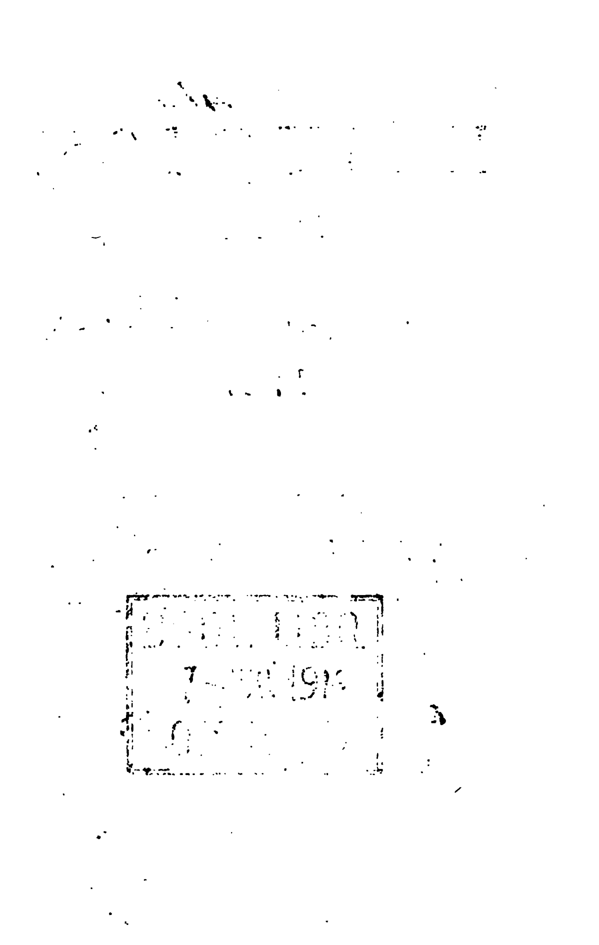
HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
DE
PORTUGAL.

Par M. l'Abbé DE VERTOT,
de l'Academie Royale des Inscriptions & Medailles.



A PARIS,
Chez MICHEL BRUNET, Grand'Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. DCCXI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.





PREFACE.

QUoique l'Histoire de la Conjuration de Portugal ait déja paru, on peut dire que c'est ici un ouvrage nouveau par les differens morceaux que l'Auteur a jugé à propos d'y ajoûter, & qui en sont même la cause, ou des suites necessaires; & c'est cette augmenta-

tion d'évenemens qui a engagé à ſubſtituer le titre de Revolutions à celui de Conjuration. L'Auteur remonte juſqu'aux commencemens de cette Monarchie, il paſſe à la funeſte revolution qui arriva ſous le Regne de Dom Sebaſtien, & il deſcend juſqu'à l'abdication du Roy Alphonſe VI. & à la Regence de Dom Pedre, pere du Roy qui regne aujourd'huy.

On verra dans cet ouvrage un Prince du Sang

de nos Rois, & de la derniere branche de la troisiéme race, signaler son courage contre les Maures, les chasser d'une partie du Portugal, & jetter les fondemens d'une Monarchie, dont sa posterité joüit encore. Le Roy Dom Sebastien un de ses descendans ne trouvant plus d'Infidelles à combattre dans ses Etats, les va chercher jusqu'en Afrique, passe la mer avec une poignée de soldats, & entreprend avec plus de zele

que de prudence de détrôner un Souverain, qui se trouvoit à la tête de soixante mille hommes, & qui le fit périr sous l'effort de ses armes. Sa Couronne passe sur la tête de Dom Henri son grand oncle, Prince âgé de soixante & sept ans, Cardinal & Archevêque d'Evora, & qui ne regna que seize mois. Sa mort fit éclater les prétentions de differens Princes, qui se portoient pour ses heritiers. Philippes II. Roy d'Espagne, le plus

plus puiſſant de tous, déci-
de la queſtion par la force,
il s'empara du Portugal à
titre d'heritier, & le gou-
verne comme un uſurpa-
teur. Les Portugais gemiſ-
ſent pendant près de ſoi-
xante ans ſous une domi-
nation étrangere; ils s'en
délivrent enſuite par une
conſpiration preſque ge-
nerale de tous les ordres
du Royaume; le Duc de
Bragance eſt porté ſur le
Trône, & ſans être ni ſol-
dat ni Capitaine, il s'y
maintient par l'habileté &

les ſages conſeils de la Reine ſa femme. Cette Princeſſe fait paroître ſa prudence & ſa capacité dans le grand art de regner pendant une regence tumultueuſe, & encore plus agitée par des intrigues de Cour, que par les armes de ſes ennemis. Enfin on verra paroître un fils peu reconnoiſſant, qui à la faveur de ſa Majorité, l'éloigna du gouvernement, mais qui dans la ſuite perd lui-même ſes Etats par l'habileté d'un frere qui le

priva de sa liberté, & qui sur des raisons autorisez par les Loix, & soûtenuës de la force, lui enleva en même temps sa Couronne & sa femme.

Tels sont les sujets qu'on traite dans cet ouvrage & qu'on a tirez de differens Auteurs, Espagnols, Portugais, François, & Italiens. On a pris soin en même temps de consulter des gens de la nation, & même des François, témoins des dernieres revolutions, ou qui s'en étoient

Jo. Marianaé. histor. Hispania illustrata. Hist. de Turquet. Resendius de antiq. Lusit. Monarchia Lu-

fait instruire par ceux qui se trouverent à Lisbonne en ces temps-là : c'est tout ce qu'on a pû faire pour remplir les obligations d'un Historien éxact & fidele, & on ose esperer que les Lecteurs équitables n'en exigeront pas davantage d'un écrivain qui n'est ni Espagnol ni Portugais, & qui n'a nul interêt à loüer ou à blâmer que celui de la verité, & qui naît du fond même des évenemens qu'il rapporte.

sitanâ. Connestag. Philip. Rex Lusitatiæ. Hist. de Portugal par M. de la Neufvil. Lusitan. vindic. Caëtan Passar. de bello Lusita. Portugal restaurad. de Meneses. Siry mem. record. Mercu. Franç. Troubles de Portug. Mem. d'Abla.

HISTOIRE



HISTOIRE DES REVOLUTIONS DE PORTUGAL.

LE PORTUGAL fait partie de cette vaste étenduë de païs qu'on nomme les Espagnes, & dont la pluspart des Provinces portent le titre de Royaume, celui de Portugal est situé à l'Occi-

dent de la Castille, & sur les rivages de l'Ocean les plus au couchant de l'Europe, ce petit état n'a au plus que cent dix lieuës de longueur & cinquante dans sa plus grande largeur; le terroir en est fertile, l'air sain, & les chaleurs ordinaires sous ce climat se trouvent temperées par des vents rafraichissans & par des pluies fecondes. La Couronne est héréditaire, l'autorité du Prince absoluë, il se sert utilement du redoutable Tribunal de l'Inquisition, comme du plus sûr instrument de la

politique. Les Portugais ſont pleins de feu, naturellement fiers & préſomptueux, attachez à la Religion, mais plus ſuperſtitieux que devots, tout eſt prodige parmi eux, & le ciel, ſi on les en croit, ne manque jamais de ſe declarer en leur faveur d'une maniere extraordinaire.

On ignore quels furent les premiers habitans du païs, leurs Hiſtoriens les font deſcendre de la poſterité de Tubal; on ne peut gueres remonter plus haut, même avec le ſecours de la fable, chaque Nation

à ſa chimére au ſujet de ſon origine : ce qui eſt de certain, c'eſt que les Carthaginois & les Romains ſe diſputerent l'empire de ces Provinces, & l'ont poſſedé ſucceſſivement. Les Alains, les Suéves, & les Vandalles, & toutes ces Nations barbares, qui ſous le nom general de Gots, inondérent l'Empire vers le commencement du cinquiéme ſiécle, s'emparérent de toutes les Eſpagnes. Le Portugal eut quelquefois des Rois particuliers, & quelquefois auſſi il ſe trouva

réüni sous la domination des Princes qui regnoient en Castille.

Ce fut au commencement du huitiéme siecle, 712
& sous le regne de RODERICK, le dernier des Rois Gots, que les Maures, ou pour mieux dire, les Arabes sujets du Caliphe, Valid Almanzor, passerent d'Afrique en Espagne & s'en rendirent les maîtres. Le Comte Julien, Seigneur Espagnol, les introduisit dans le païs & facilita leur conqueste, pour se vanger de l'outrage que Roderik avoit fait à sa fille.

Ces Infidelles étendirent leur domination depuis le Détroit jusqu'aux Pyrennées, si on en excepte les montagnes des Asturies, où les Chrétiens se refugierent sous le commandement du Prince Pe-
717. lage qui y jetta les fondemens du Royaume de Leon ou d'Oviédo.

Le Portugal suivit la destinée des autres Provinces d'Espagne, il passa sous la domination des Maures; ces Infidelles y établirent differens Gouverneurs, qui aprés la mort du Grand Almanzor se rendirent in-

dépendans & s'érigerent en petits Souverains. L'émulation & la difference d'interêt les désunit, & le luxe & la molesse acheverent de les perdre.

HENRI Comte de Bourgogne, & issu de Robert Roy de France les chassa du Portugal vers le commencement du 12e siecle. Ce Prince animé du même zele, qui forma en ces temps-là tant de Croisades, étoit passé en Espagne dans le dessein d'y signaler son courage contre les Infidelles. Il s'y distingua par une valeur extraordinaire. Alphonse VI.

Roy de Castille & de Leon lui confia le commandement de ses armées. On prétend que le Prince François défit les Maures en dix-sept batailles rangées, & qu'il les chassa d'une partie du Portugal. Le Roy de Castille, pour attacher à sa fortune un si grand Capitaine, lui donna en mariage une des Princesses ses filles appellée Therèse, & ses propres Conquestes pour dot & pour récompense. Le Comte les étendit par de nouvelles victoires. Il en forma un petit Etat, & sans être Roy & sans en avoir pris

le titre, il jetta les fondemens de celui de Portugal.

Le Prince Alphonse son fils succeda à sa valeur & à ses Etats, il les augmenta même par de nouvelles Conquestes. Ce sont des Heros qui fondent les Empires, & des lâches qui les perdent. Les soldats du 1139. Comte Alphonse le proclamerent Roy après une grande victoire qu'il avoit remportée contre les Maures, & ce Prince laissa cet auguste titre à ses descendans.

Il y avoit prés de cinq cens ans que la Couronne

étoit dans la Maiſon de ce Prince, quand le Roy Dom Sebaſtien monta ſur le Trône, il étoit né poſthume & fils du Prince Dom Jean, qui étoit mort avant le Roy Dom Jean III. ſon pere, fils du Grand Roy Emanuel.

1557. Dom Sebaſtien n'avoit gueres plus de trois ans quand il ſucceda au Roy ſon ayeul; on confia pendant ſa minorité la regence de l'Etat à Catherine d'Autriche ſon ayeule, fille de Philippe premier, Roy de Caſtille, & ſœur de l'Empereur Charles-Quint. Dom

Alexis de Menezés, Seigneur, qui faisoit profession d'une pieté singuliere, fut nommé pour Gouverneur du Prince, & le Pere Dom Loüis de Camara de la Compagnie de JESUS fut chargé du soin de ses études.

De si sages Gouverneurs n'oubliérent rien pour former de bonne heure ce Prince à la pieté, & pour lui inspirer en même temps des sentimens pleins de gloire & dignes d'un Souverain; mais on porta trop loin des vûës si nobles & si chrétiennes. Menezés n'en-

tretenoit Dom Sebaſtien que des Conqueſtes que les Rois ſes prédeceſſeurs avoient faites dans les Indes & ſur les côtes d'Afrique. Le Jeſuite de ſon côté, lui repreſentoit à tous momens, que les Rois qui ne tenoient leur Couronne que de Dieu ſeul, ne devoient avoir pour objet du gouvernement que de le faire regner lui-même dans leurs Etats, & ſur tout dans tant de païs éloignez où ſon nom même n'étoit pas connu. Ces idées pieuſes & guerrieres mêlées enſemble, firent trop d'im-

pression sur l'esprit d'un jeune Prince naturellement impetueux & plein de feu, il ne parloit plus que d'entreprises & de projets de conquêtes, & à peine eut-il pris le Gouvernement de ses Etats, qu'il songea à porter lui-même ses armes en Afrique. Il en conferoit incessamment tantôt avec des Officiers & souvent avec des Missionnaires & des Religieux, comme s'il eût voulu joindre le titre d'Apôtre à la gloire de Conquerant.

La Guerre Civile qui s'étoit allumée dans le

Royaume de Maroc, lui parut une occasion favorable pour signaler son zele & son courage. Muleï Mahamet avoit succedé à Abdala son pere, dernier Roi de Maroc; mais Muleï Moluc son oncle paternel, prétendit qu'il n'avoit pas dû monter sur le Trône à son préjudice, & contre la disposition de la Loi des Chérifs, qui appelloit successivement à la Couronne les freres du Roi préférablement à ses propres enfans. Ce fut le sujet d'une guerre sanglante entre l'oncle & le neveu;

Muleï Moluc Prince plein de valeur, & aussi grand politique que grand Capitaine, forma un puissant parti dans le Royaume & gagna trois batailles contre Mahamet, qu'il chassa de ses Etats & de l'Afrique.

Le Prince dépouillé, passa la mer & vint chercher un azile dans la Cour de Portugal; il représenta à Dom Sebastien, que malgré sa disgrace il avoit encore conservé dans son Royaume un grand nombre de partisans secrets, qui n'attendoient que son

retour pour ſe déclarer ; qu'il apprenoit d'ailleurs que Moluc étoit attaqué d'une maladie mortelle qui le consumoit inſenſiblement ; que le Prince Hamet frere de Moluc étoit peu eſtimé dans ſa nation ; que dans cette conjoncture il n'avoit beſoin que de quelques troupes pour paroître ſur les frontieres ; que ſa préſence feroit déclarer en ſa faveur ſes anciens ſujets ; & que ſi par ſon ſecours il pouvoit recouvrer ſa Couronne, il la tiendroit à foi & à hommage de celle dePortugal,
&

& même qu'il la verroit avec plus de plaisir sur sa tête, que sur celle d'un Usurpateur.

Dom Sebastien qui n'avoit l'esprit rempli que de vastes projets de conquêtes, s'engagea avec plus d'ardeur que de prudence à marcher lui-même à cette expedition; il fit des caresses extraordinaires au Roi Maure, & lui promit de le rétablir sur le Trône à la tête de toutes les forces du Portugal. Il se flatoit d'arborer bien-tôt la Croix sur les Mosqués de Maroc; en

vain les plus ſages de ſon Conſeil tâcherent de le détourner d'une entrepriſe ſi précipitée; ſon zele, ſon courage, la préſomption, défaut ordinaire de la jeuneſſe & ſouvent celui des Rois; les flateurs même inſéparables de la Cour des Princes, tout ne lui repréſentoit que des victoires faciles & glorieuſes. Ce Prince entêté de ſes propres lumieres, ferma l'oreille à tout ce que ſes Miniſtres lui purent repréſenter; & comme ſi la ſouveraine puiſſance donnoit une ſouveraineté de raiſon, il paſſa la mer

malgré les avis de ſon Conſeil, & il entreprit avec une armée, à peine compoſée de treize mille hommes, de détrôner un puiſſant Roi, & le plus grand Capitaine de l'Afrique.

Moluc averti des deſſeins & du débarquement du Roi de Portugal, l'attendoit à la tête de toutes les forces de ſon Royaume. Il avoit un corps de quarante mille hommes de cavallerie, la plûpart vieux ſoldats & aguerris, mais qui étoient encore plus rédoutables par l'experience

& la capacité du Prince qui les commandoit, que par leur propre valeur. A l'égard de son infanterie, à peine avoit-il dix mille hommes de troupes reglées, & il ne faisoit pas grand fonds sur ce nombre infini d'Alarbes & de Milices qui étoient accourus à son secours, mais plus propres à piller qu'à combatre & toûjours prêts à fuir ou à se déclarer en faveur du victorieux.

Moluc ne laissa pas de s'en servir pour harceler l'armée Chrêtienne; ces infidelles répandus dans la

campagne, venoient à tous momens escarmoucher à la veuë du Camp, & ils avoient des ordres secrets de lâcher pied devant les Portugais pour les tirer des bords de la mer où ils étoient retranchez, & pour entretenir par une peur simulée la confiance téme-raire de Dom Sebastien. Ce Prince plus brave que prudent, & qui voyoit tous les jours que les Maures n'osoient tenir devant ses troupes, les tira de ses re-tranchemens, & marcha contre Moluc comme à une victoire certaine ; le Roi

barbare s'éloigna d'abord, comme s'il eût voulu éviter d'en venir à une action décisive, il ne laissoit paroître que peu de troupes, il fit même faire differentes propositions à Dom Sebastien, comme s'il se fût défié de ses forces & du succès de cette guerre. Le Roi de Portugal qui croyoit qu'il lui seroit plus difficile de joindre les ennemis que de les vaincre, s'attacha à leur poursuite, mais Moluc ne le vit pas plûtôt éloigné de la mer & de sa Flotte, qu'il fit ferme dans la plaine, & il étendit ensuite ce grand

corps de cavallerie en forme des croiſſant pour enfermer toute l'armée Chrêtienne. Il avoit mis le Prince Hamet ſon frere à la tête de ce corps; mais comme il n'étoit pas prévenu en faveur de ſon courage, il lui dit que c'étoit uniquement à ſa naiſſance qu'il devoit ce commandement, mais que s'il étoit aſſés lâche pour fuir il l'étrangleroit de ſes propres mains, & qu'il falloit vaincre ou mourir.

Il ſe voyoit mourir lui-même, & ſa foibleſſe étoit ſi grande qu'il ne douta point qu'il ne fût arrivé

à ſon dernier jour, il n'oublia rien dans cette extrémité pour le rendre le plus beau de ſa vie. Il rangea lui-même ſon armée en bataille,& donna tous les ordres avec autant de netteté d'eſprit & d'application, que s'il eût été en parfaite ſanté. Il étendit même ſa prévoyance juſqu'aux évenemens qui pouvoient arriver par ſa mort, & il ordonna aux Officiers dont il étoit environné, que s'il expiroit pendant la chaleur du combat, on en cachât avec ſoin la nouvelle, & que pour

pour entretenir la confiance des soldats, on feignit de venir prendre ses ordres, & que ses Aydes de Camp s'aprochassent à l'ordinaire de sa litiere comme s'il eût été encore en vie. Il se fit ensuite porter dans tous les rangs de l'armée; & autant par signes & par sa présence, que par des discours il exhorta les Maures à combatre genereusement pour la défense de leur Religion & de leur patrie.

La bataille commença de part & d'autre par des décharges d'artillerie. Les deux Armées s'ébranlérent

ensuite & se chargerent avec beaucoup de fureur, tout se mêla bien-tôt. L'infanterie Chrêtienne soûtenuë des jeux de son Roi, fit plier sans peine celle des Maures, la plûpart composée de ces Alarbes & de ces Vagabons dont nous venons de parler. Le Duc d'Aueiro poussa même un corps de cavalerie qui lui étoit opposé, jusqu'au centre & à l'endroit qu'occupoit le Roi de Maroc; ce Prince voyant arriver ses soldats en désordre & fuyant honteusement devant un ennemi victorieux, se jetta

à bas de sa litiere, & plein de colére & de fureur, il vouloit, quoique mourant, les ramener lui-même à la charge. Ses Officiers s'opposoient en vain à son passage; il se fit faire jour à coups d'épée : mais ces efforts achevant de consommer ses forces, il tomba évanoüi dans les bras de ses Ecuyers : on le remit dans sa litiere, & il n'y fut pas plûtôt, qu'ayant mis son doit sur sa bouche, comme pour leur récommander le secret, il expira dans le moment & avant même qu'on eût pû le con-

mort. L'imprudent Dom Sebaſtien perit dans cette occaſion, ſoit qu'il n'eût pas été reconnu dans le déſordre d'une fuite, ou qu'il eût voulu ſe faire tuer lui-même pour ne pas ſurvivre à la perte de tant de gens de qualité, que les Maures avoient maſſacrés; & que lui-même avoit pour ainſi dire entraînés à la boucherie. Muleï Mahamet, auteur de cette guerre chercha ſon ſalut dans la fuite, mais il ſe noya en paſſant la riviere de
Le 4. Aouſt 1578 Mucazen. Ainſi périrent dans cette journée trois

grands Princes, & tous trois d'une maniere différente; Moluc par la maladie, Mahamet dans l'eau, & Dom Sebaſtien par les armes.

Le Cardinal Dom Henry ſon grand oncle lui ſucceda; il étoit frere de Jean III ſon ayeul, & fils du Roi Emanuel : mais comme ce Prince étoit Prêtre, & d'ailleurs infirme & âgé de plus de ſoixante & ſept ans, ceux qui prétendoient à la Couronne, ne la regardoient ſur ſa tête que comme en dépoſt, & chacun en particulier tâcha

de le faire déclarer en sa faveur.

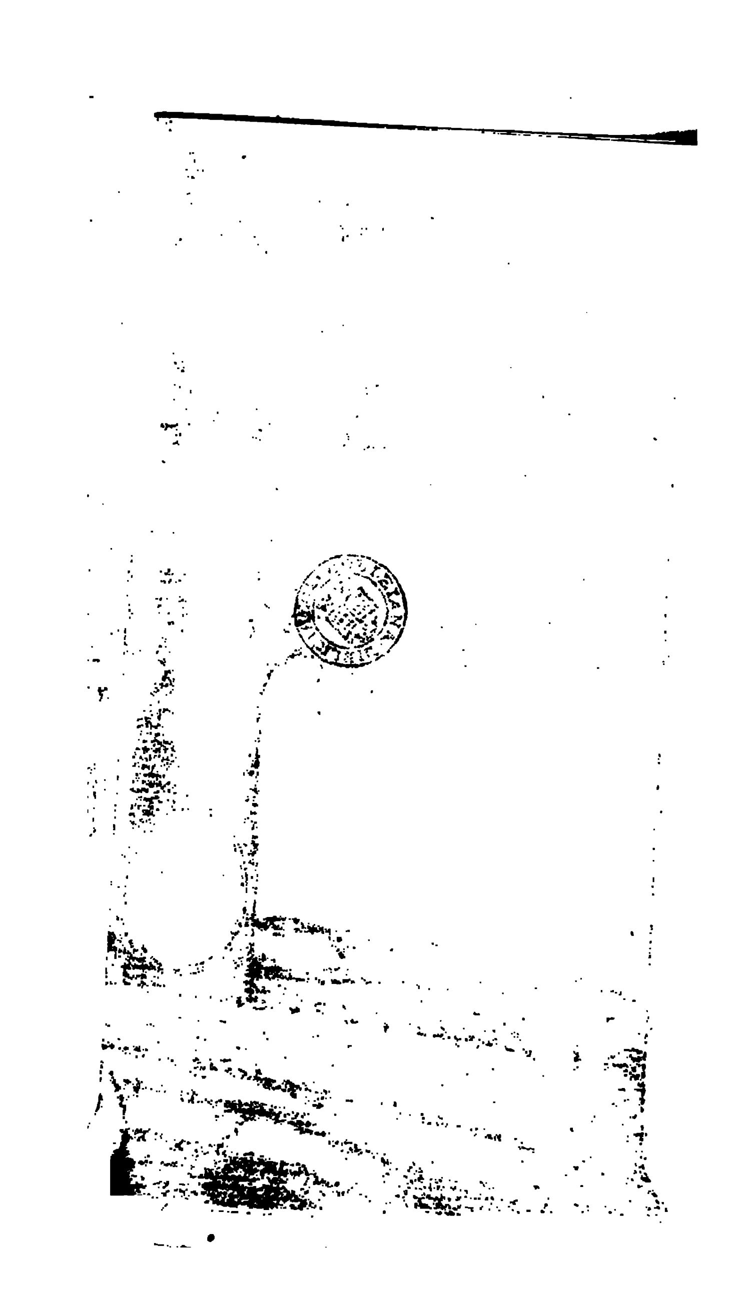
Les prétendans étoien en grand nombre, & la plûpart sortis du Roi Emanuel quoiqu'en différens dégrez. Philippe II. Roi d'Espagne, Catherine de Portugal, femme de Dom Jacques Duc de Bragance, le Duc de Savoye, celui de Parme, Anthoine grand Prieur de Crato, n'oublioient rien pour faire valoir leurs droits. On publia differens écrits au nom de ces Princes, & dans lesquels les Jurisconsultes tâchoient de regler l'ordre

de la succession, suivant les interêts de ceux qui les faisoient travailler. Philippe étoit fils de l'Infante Isabelle, fille aînée du Roi Emanuel.

La Duchesse de Bragance sortoit du Prince Dom Edoüard fils du même Roi Emanuel. Le Duc de Savoye étoit fils de la Princesse Beatrix, sœur cadette de l'Imperatrice, & le Duc de Parme avoit pour mere Marie de Portugal, fille cadette du Prince Edoüard, & sœur de la Duchesse de Bragance. Le grand Prieur étoit fils naturel de Dom

Loüis Duc de Beja, secc
fils du Roi Emanuël
de Violence de Gome
ditte la Pélicane, l'une d
plus belles personnes
son tems, & qu'Antoi
son fils prétendoit que
Prince avoit épousée
crettement. Catherine
Médicis se mit aussi sur
rangs & demandoit ce
Couronne comme iss
d'Alphonse III. Roi
Portugal, & de Machil
Comtesse de Boulogn
Le Pape même voulut tir
quelque avantage de
que le Roi étoit Cardina
comme si la Couron





eût été un Benefice dévolû à la Cour de Rome. On eut peu d'égard à ces prétentions étrangeres, la plûpart destituées de forces pour les faire valoir.

On vit bien que cette grande succession, regardoit principalement le Roi d'Espagne & la Duchesse de Bragance. Cette Duchesse étoit aimée, son mari sortoit, quoiqu'en ligne indirecte, des Rois de Portugal, & elle prétendoit la Couronne de son chef; parce qu'elle étoit Portugaise, & que par les loix fondamentalles du Royaume,

les Princes étrangers en étoient exclus. Philippe convenoit d'un principe qui donnoit l'exclusion aux Ducs de Savoye & de Parme, mais il ne prétendoit pas qu'un Roi des Espagnes pût être censé étranger en Portugal; d'autant plus que ce petit Royaume avoit été plus d'une fois sous la domination des Rois de Castille; ils avoient l'un & l'autre leurs partisans; le Cardinal Roy étoit obsedé par leurs sollicitations: il n'osa toucher à cette grande affaire, & peut-être qu'il se fâcha d'entendre parler si

ſouvent de ſon ſucceſſeur, il vouloit vivre & regner, & il renvoya à une jonte la diſcuſſion des droits des prétendans, dont on ne devoit décider qu'aprés ſa mort.

Ce Prince ne regna que dix-ſept mois, ſa mort remplit le Portugal de troubles & de diviſion, chacun prenoit parti entre les prétendans ſuivant ſon inclination; les plus indifferens attendoient le jugement de la jonte, que le feu Roy avoit établie par ſon Teſtament. Mais Philippe qui n'ignoroit pas que de ſi 1580.

grands interêts ne se t
minoient pas par l'avis «
Jurisconsultes, fit ent
en Portugal une puissai
armée, & commandée p
le fameux Duc d'Albe, c
décida l'affaire en sa f
veur.

Il ne paroît point que
Duc de Bragance se mit
état de soûtenir ses dro
par la voye des armes, il n
eut que le Grand Prieur q
fit tous ses efforts pour s'o
poser aux Castillans,
populace l'avoit proclan
Roy, & il en portoit le t
tre, comme s'il l'eût rec
des Etats du Royaume. S

amis leverent quelques troupes en ſa faveur, mais le Duc d'Albe les tailla en pieces, tout ploya devant un auſſi grand Capitaine que le General Eſpagnol. Les Portugais peu unis entr'eux, ſans Generaux, ſans troupes reglées & ſans autres forces que leur animoſité naturelle contre les Caſtillans, furent défaits en differentes occaſions; la pluſpart des Villes dans la crainte d'être expoſées au pillage, firent leur traité particulier. Philippe fut reconnu pour le Souverain legitime : ce

Etats de Tomar. 1581. Prince prit possession de ce Royaume comme petit neveu & heritier du Roy défunt, quoique le droit de conqueste lui parût le plus sûr : ce fut au moins celui qui regla sa conduite & celle de ses successeurs. Philippe III. & Philippe IV. son fils & son petit-fils traiterent dans la suite les Portugais moins comme des sujets naturels que comme des peuples soumis par les armes & par le droit de la guerre : & ce Royaume devenoit insensiblement Province d'Espagne comme il avoit

été

été autrefois, sans qu'il parût que les Portugais fussent en état de songer à se soustraire de la domination Castillanne. Les Grands du Royaume n'osoient paroître dans un éclat conforme à leur dignité, ni exiger tous les droits dûs à leur rang, de peur d'exciter les soupçons des Ministres Espagnols, dans un temps où il suffisoit d'être riche, ou consideré par sa naissance & par son merite, pour être suspect & persecuté. La Noblesse étoit comme releguée dans ses maisons de

campagne, & le peuple étoit accablé d'impôts.

1640. Le Comte Duc d'Olivarés Premier Ministre de Philippe IV. Roy d'Espagne, croyoit qu'on ne pouvoit trop affoiblir de nouvelles conquestes: il sçavoit qu'une antipathie ancienne & comme naturelle rendroit toûjours, quoiqu'il pût faire, la domination Espagnole odieuse aux Portugais; qu'ils ne verroient jamais qu'avec indignation les Charges & les Gouvernemens remplis par des étrangers, ou par des gens souvent tirez de la poussié-

re, mais qui avoient le mérite d'être entierement dévoüez à la Cour. Ainſi il prétendoit avoir aſſûré l'autorité de ſon Maître, en laiſſant les Grands ſans employ, en tenant la Nobleſſe éloignée des affaires, & rendant peu à peu le peuple ſi pauvre, qu'il n'eût pas la force de tenter aucun changement. Outre cela, il tiroit de ce Royaume tout ce qu'il y avoit de jeunes gens & d'hommes propres à porter les armes, & les faiſoit ſervir dans les guerres étrangeres, de peur que ces eſprits inquiets ne troublaſ-

ſent la tranquillité du Gouvernement.

Mais cette Politique qui auroit pû réüſſir, portée juſques à certain point, eut un effet tout contraire, ayant été pouſſée trop loin, tant par la neceſſité des affaires où ſe trouva alors la Cour d'Eſpagne, que par le caractere du premier Miniſtre, qui étoit naturellement dur & inflexible. On ne gardoit plus de meſures en Portugal, on ne daignoit pas même employer les prétextes ordinaires pour exiger de l'argent du peuple; il ſembloit que ce fuſ-

ſent des contributions que l'on fît payer dans un païs ennemi, plûtôt qu'un légitime tribut qu'on levât ſur des Sujets. Les Portugais n'ayant plus rien à perdre, & ne pouvant eſperer de fin ni d'adouciſſement à leurs miſeres, que dans le changement de l'Etat, ſongerent à s'affranchir d'une domination qui leur avoit toûjours paru injuſte, & qui devenoit tyrannique & inſupportable.

Marguerite de Savoye, Ducheſſe de Mantoüe, gouvernoit alors le Portugal en qualité de Vice-reine: 1640.

mais ce n'étoit qu'un titre éclatant, auquel la Cour n'attribuoit qu'un pouvoir fort borné. Le ſecret des affaires, & preſque toute l'autorité, étoient entre les mains de Miguel Vaſconcellos Portugais, qui faiſoit la fonction de Secretaire d'Etat auprés de la Vice-reine, mais en effet Miniſtre abſolu & indépendant. Il recevoit directement les ordres du Comte-Duc, dont il étoit creature, & auquel il étoit devenu agreable & neceſſaire par l'habileté qu'il avoit de tirer inceſſamment des ſom-

mes conſiderables de Portugal ; & par un eſprit d'intrigue, qui faiſoit réüſſir ſes plus ſecrettes intentions, il faiſoit naiſtre des haines & des inimitiez entre les Grands du Royaume, qu'il fomentoit habilement par des graces & des diſtinctions affectées, qui faiſoient d'autant plus de plaiſir à ceux qui les recevoient, qu'ils excitoient le dépit & la jalouſie des autres. Ces diviſions qui s'entretenoient entre les premieres Maiſons, faiſoient la ſûreté & le repos du Miniſtre, perſuadé que

tant que les Chefs de ces Maiſons ſeroient occupez à ſatisfaire leurs haines & leurs vengeances particulieres, ils ne ſongeroient jamais à rien entreprendre contre le gouvernement preſent.

Il n'y avoit dans tout le Portugal que le Duc de Bragance, qui pût donner quelque inquiétude aux Eſpagnols. Ce Prince étoit né d'une humeur douce, agreable, mais un peu pareſſeuſe: ſon eſprit étoit plus droit que vif; dans les affaires il alloit toûjours au point principal; il pénétroit

voit aisément des choses ausquelles il s'appliquoit, mais il n'aimoit pas à s'appliquer. Le Duc Theodose son pere, qui étoit d'un temperament impetueux & plein de feu, avoit tâché de lui laisser comme par succession toute sa haine contre les Espagnols, & les lui avoit toûjours fait regarder comme des usurpateurs d'une Couronne qui lui appartenoit. Il avoit fait son possible pour lui inspirer toute l'ambition que doit avoir un Prince, qui pouvoit esperer de remettre cette Couronne sur sa

tête, & toute l'ardeur & le courage necessaires pour tenter une si haute & si périlleuse entreprise.

Dom Juan avoit pris à la verité tous les sentimens du Duc son pere ; mais il ne les avoit pris que dans le degré que lui permettoit son naturel tranquille & moderé. Il haïssoit les Espagnols, mais non pas jusques à se donner beaucoup de peine pour se venger de leur injustice. Il avoit de l'ambition, & il ne desesperoit pas de monter sur le Trône de ses Ancêtres ; mais aussi il n'avoit pas sur cela une si

grande impatience, que le Duc Theodose en avoit fait paroître. Il se contentoit de ne pas perdre de vûë ce dessein, sans hazarder mal à propos pour une Couronne fort incertaine, une vie agreable & une fortune toute faite, qui étoit des plus éclatantes qu'un particulier pût souhaiter.

Ce qui est de constant, c'est que s'il eût été précisément tel que l'avoit souhaité le Duc Theodose, il n'auroit point du tout été propre à parvenir où il le destinoit. Le Comte-Duc le faisoit observer de si près,

que si sa vie oisive & voluptueuse n'eût été qu'un effet de son habileté, on l'auroit bien-tôt pénétré; & si on l'eût pénétré, c'étoit fait de son repos & de sa fortune. La Cour d'Espagne ne l'auroit jamais souffert si puissant, & ne lui auroit jamais permis de passer sa vie au milieu de son païs.

La plus fine Politique n'eût pû lui faire tenir une conduite plus sage envers les Espagnols, que celle qu'il tenoit par un panchant tout naturel. Sa naissance, ses grands biens, les droits qu'il avoit à la Cou-

ronne, n'étoient pas des crimes; mais ſelon les loix de la Politique, il étoit aſſez criminel, puis qu'il étoit redoutable. Il le voyoit bien, il ſçavoit qu'il n'avoit qu'un parti à prendre, & il le prit autant par inclination que par raiſon. Il faloit pour diminuer ſon crime, c'eſt-à-dire, pour ſe faire moins redouter, & pour être moins ſuſpect aux Eſpagnols, qu'il ne ſe mêlât d'aucune affaire & qu'il ne fût & ne parût occupé que de divertiſſemens & de plaiſirs. Il faiſoit parfaitement bien ce perſonnage:

on ne voyoit à Villaviciosa, séjour ordinaire des Ducs de Bragance, que parties de chasse, que fêtes, que gens propres à goûter & à faire goûter tous les plaisirs d'une campagne délicieuse. Enfin, il sembloit que la nature & la fortune avoient conspiré, l'une à lui donner des qualitez proportionnées aux conjonctures des affaires de ce temps-là; l'autre à disposer les affaires d'une maniere qui pût faire valoir ses qualitez naturelles. En effet, elles n'étoient pas assez brillantes pour faire craindre

aux Espagnols, qu'il voulût un jour entreprendre de se faire Roy; mais elles étoient assez solides pour donner aux Portugais l'esperance d'un Gouvernement doux, sage, & plein de modération, s'ils vouloient eux-mêmes entreprendre de le faire leur Souverain.

Sa conduite ne pouvoit causer aucun soupçon: mais une affaire qui arriva quelque temps auparavant, & dans laquelle il n'avoit aucune part, avoit commencé de le rendre un peu suspect au premier Ministre.

Le peuple d'Evora réduit au deſeſpoir par quelques nouvelles impoſitions, s'étoit ſoûlevé, & dans la chaleur de la ſédition il étoit échappé aux plus échauffez, parmi des plaintes contre la tyrannie des Eſpagnols, des vœux publics pour la Maiſon de Bragance. On reconnut alors, mais un peu tard, combien Philippe II. avoit manqué contre ſes veritables intereſts, en laiſſant dans un Royaume nouvellement conquis une Maiſon auſſi riche, & dont les droits à la Couronne étoient ſi évidens.

Cette considération détermina le Conseil d'Espagne à s'assûrer du Duc de Bragance ; ou du moins à l'éloigner du Portugal. On lui offrit d'abord le Gouvernement du Milanés, qu'il refusa, en representant qu'il n'avoit pas assez de santé, ni assez de connoissance des affaires d'Italie, pour se bien acquitter d'un emploi si important & si difficile. 1639.

Le Ministre fit semblant d'entrer dans ses raisons ; mais il chercha un nouveau moyen pour l'attirer à la Cour. Le voyage que le 1640. May.

Roy devoit faire sur les frontieres d'Arragon, pour punir la revolte des Catalans, lui servit de prétexte pour l'engager à faire ce voyage. Il luy écrivit pour l'exhorter de venir à la tête de la Noblesse de son païs se joindre aux troupes de Castille dans une expedition qui ne pouvoit être que glorieuse, & où le Roy commanderoit en personne. Mais comme le Duc étoit en garde contre tout ce qui venoit de la Cour, il démêla aisément l'artifice, & se dispensa du voyage, sous prétexte de la grande

dépenſe que ſa naiſſance & ſon rang l'euſſent obligé de faire, & qu'il n'étoit pas, diſoit-il, en état de ſoûtenir.

Ces refus redoublez commencerent à allarmer le Miniſtre. Quelque idée qu'il ſe fuſt faite de l'humeur tranquille & pacifique du Duc de Bragance, il craignit qu'on ne l'eût fait appercevoir des droits qu'il avoit à la Couronne, & que la tentation de regner dans ſon païs ne l'emportât ſur tout le panchant qu'il avoit pour la tranquillité.

Ainſi concevant de quelle importance il étoit au Roy de ſe rendre maître de la perſonne de ce Prince, il n'oublia rien pour y rëüſſir. Mais comme il étoit dangereux alors d'employer la force ouverte, à cauſe de l'affection extraordinaire que les Portugais avoient toûjours euë pour la Maiſon de Bragance, il réſolut de l'éblouïr à force de careſſes, & de l'attirer par tous les dehors d'une amitié ſincere & d'une confiance parfaite.

La France & l'Eſpagne étoient en guerre ; la Flote

Françoiſe avoit paru ſur les côtes de Portugal : cela fournit au Miniſtre un prétexte favorable à ſes deſſeins. Il faloit dans ce Royaume un Général pour commander les troupes qui étoient deſtinées pour la défenſe des côtes où les François pouvoient faire quelques deſcentes. Il lui en envoya la Commiſſion, mais accompagnée de tant d'agréemens, & revêtuë d'une autorité ſi abſoluë, ſoit pour fortifier les Villes qui en avoient beſoin, augmenter, ou changer les Garniſons, & diſpoſer des

Vaisseaux qui se trouvoient dans les Ports, qu'il sembloit par une confiance aveugle lui livrer le Royaume entier en sa puissance. Mais le piége n'en étoit que mieux caché. Il avoit envoyé en même temps un ordre secret à Dom Lopez Ozorio, qui commandoit la Flotte d'Espagne, d'entrer dans les Ports où il apprendroit que seroit le Duc, comme si la tempête l'eût obligé d'y relâcher en croisant dans ces mers: & cet Espagnol devoit l'attirer sur ses Vaisseaux, en lui donnant quelque fête, &

l'enlever aussi-tôt en Espagne. Mais la fortune en ordonna autrement : une violente tempête surprit l'Amiral Espagnol, fit perir plusieurs de ses Vaisseaux, & dissipa le reste, sans qu'il pût aborder en Portugal.

Le Comte-Duc ne se rebuta pas pour ce mauvais succés : il lui sembloit que le hazard seul & la fortune avoient sauvé le Duc de Bragance, qui ne pouvoit manquer d'être arrêté, si Dom Lopez eût pû arriver dans les Ports du Royaume, comme il l'avoit projetté. Il tourna l'artifice

d'un autre côté, il écrivit à ce Prince en des termes pleins de la confiance la plus intime, & comme s'il eût partagé avec lui le ministere & le gouvernement de l'Etat. Il se plaignoit par sa lettre du malheur de la Flote, dans un temps où les ennemis étoient redoutables ; qu'ayant perdu ce secours qui couvroit les côtes de Portugal, le Roy souhaitoit qu'il visitât exactement toutes les Places & les Ports de ce Royaume, où les François pouvoient faire quelque insulte, & lui envoyoit en même temps une

une Ordonnance de quarante mille ducats pour lever quelques nouvelles troupes, s'il en étoit besoin, & fournir aux frais de son voyage. Cependant les Gouverneurs des Citadelles, qui étoient la pluspart Espagnols, avoient un ordre secret de s'assûrer de sa personne, s'ils en trouvoient l'occasion favorable, & de le faire passer aussi-tôt en Espagne.

Le Duc de Bragance trouvant toutes ces marques de confiance trop empressées & trop peu conformes à la conduite ordinaire du Mi-

nistre, pour être sinceres, s'en défia, & le fit tomber dans le piége même qu'il lui tendoit. Ce Prince lui écrivit pour l'assûrer qu'il acceptoit avec bien de la joye l'employ de General que le Roy lui donnoit, & qu'il esperoit par son application & son zele pour son service justifier son choix, & mériter la grace dont il l'avoit honoré. Cependant, comme il commençoit à envisager de plus près, qu'il n'étoit pas impossible de remonter sur le Trône de ses Peres, il se servit du pou-

voir de sa Charge pour placer ses amis dans les emplois & dans les postes où ils lui pouvoient être un jour plus utiles. Il employa l'argent d'Espagne à se faire de nouvelles creatures, & lorsqu'il visita les Places, il se fit toûjours si bien accompagner, qu'il fit perdre l'esperance qu'on avoit de se rendre maître de sa personne.

L'autorité dont on l'avoit revêtu, faisoit murmurer hautement toute la Cour d'Espagne. Comme on ne pénétroit point les raisons du Ministre, qui n'étoient

connuës que du Roy, on vouloit rendre sa conduite suspecte au Prince, parce qu'il étoit allié de la Maison de Bragance. On disoit qu'il y avoit de l'imprudence à confier toute l'autorité de General des troupes de Portugal à un homme qui pouvoit avoir de trop hautes prétentions sur ce Royaume; que c'étoit armer ses droits, & l'exposer à la tentation de tourner ses armes contre son Souverain. Mais le Roy fut d'autant plus affermi dans sa résolution, qu'il s'apperçût qu'on étoit bien éloigné de pénétrer

ſon ſecret. Ainſi le Duc de Bragance, à la faveur de ſon nouvel employ, parcourut librement tout le Portugal; & ce fut dans ce voyage qu'il jetta les premiers fondemens de ſon élevation. Il avoit un équipage magnifique, qui lui attiroit les yeux des peuples dans tous les lieux où il paſſoit; il écoutoit tout le monde avec beaucoup de douceur & de bonté; il réprimoit l'inſolence du ſoldat, & en même temps combloit de loüange les Officiers; il les gagnoit par toutes les récompenſes

fois, qu'il profiteroit avec plaiſir d'une occaſion qui pûſt le mettre ſur le Thrô-ne, mais qu'il n'étoit point réſolu de tenter cette entrepriſe comme un ſimple avanturier qui n'auroit rien à perdre ; que cependant il pouvoit toûjours ménager les eſprits, & lui acquerir de nouvelles creatures, pourvû qu'il ne l'engageaſt à rien, & qu'il parût qu'il n'avoit aucune part à ce qu'il pourroit traitter.

Pinto travailloit depuis long-tems dans Liſbonne avec beaucoup d'application à remarquer les mé-

contens,

ontens, & à en faire de
ouveaux. Il répandoit se-
ettement des plaintes
ontre le Gouvernement
resent, tantôt avec cha-
ur, tantôt avec des ma-
ieres plus retenuës, selon
caractere & la qualité
es personnes avec qui il
trouvoit. Mais la haine
ue les Portugais portoient
ux Espagnols étoit si géné-
ale, qu'il n'avoit pas mê-
ne besoin de cette précau-
on, & il n'y avoit point
e Portugais, qui ne fût
apable d'un secret, qui
voit pour objet la perte
'un Espagnol. Pinto fai-

ſoit ſouvenir les gens de qualité des Emplois honorables qui avoient été autrefois dans leurs Maiſons, quand le Portugal étoit gouverné par ſes Princes naturels. Mais rien ne touchoit davantage le corps de la Nobleſſe, que l'arriere-ban que le Roi avoit convoqué pour paſſer en Catalogne. Pinto leur faiſoit enviſager cette expédition comme un exil, dont ils ne reviendroient qu'avec bien de la peine ; qu'outre la grande dépenſe, ils auroient à ſouffrir les hauteurs ordinaires des Eſpagnols,

& que la politique d'Espagne ayant un interest secret à perdre les plus braves, on les exposeroit toûjours aux occasions où il y auroit plus de peril à essuyer, sans leur laisser aucune part à la gloire.

S'il se trouvoit avec des Bourgeois & des Marchands, il crioit contre l'injustice des Espagnols, qui avoient ruiné Lisbonne & tout le Portugal, en transferant le commerce des Indes à Cadix. Il ne les entretenoit jamais que de la misere extrême où ils étoient réduits sous une do-

pagnols, laissant entrevoir de grandes esperances à d'autres dans le changement de l'Etat.

Il sçut ménager si heureusement les esprits, qu'après s'être assûré de plusieurs en particulier, il assembla enfin un nombre considerable de Noblesse, & à la tête se trouva l'Archevêque de Lisbonne.

Ce Prélat étoit d'une des meilleures Maisons du Royaume, * sçavant, habile dans les affaires, aimé du peuple, mais haï des Espagnols, qu'il haïssoit réciproquement, parce

* d'Azugna.

qu'ils lui préferoient l'Archevêque de Brague, * creature de la Vicereine, qu'ils avoient fait Président de la Chambre d'Opaço, & à qui ils donnoient quelque part dans les affaires du Gouvernement.

* Dom Sebastien de Mattos de Norognia.

Parmi les gens de qualité qui formerent cette Assemblée, Dom Miguel d'Almeïda s'y fit distinguer. C'étoit un vénérable Vieillard, qui avoit acquis une consideration extraordinaire par son mérite : il faisoit gloire d'aimer sa patrie plus que sa fortune ; il étoit indigné de la voir comme

réduite en ſervitude par des uſurpateurs. Il s'étoit ſoûtenu toute ſa vie dans ces ſentimens, avec beaucoup de courage & de fermeté, ſans que les prieres de ſa famille, & les conſeils de ſes amis, l'euſſent pû obliger d'aller au Palais, & de faire ſa Cour aux Miniſtres d'Eſpagne. C'étoit par cette fermeté qu'il leur étoit devenu fort ſuſpect. Ce fut auſſi le premier ſur qui Pinto jetta les yeux pour ſe déclarer un peu plus ouvertement, ſçachant bien qu'il ne couroit aucun riſque avec un homme de ce ca-

ractere, qui d'ailleurs étoit d'un grand poids pour attirer la Noblesse dans son parti.

Dom Antoine d'Almada intime ami de l'Archevêque, s'y trouva aussi avec Dom Loüis son fils, Dom Loüis d'Acugna, neveu de ce Prélat, & qui avoit épousé la fille de Dom Antoine d'Almada; le Grand Veneur Mello, Dom Georges son frere, Pierre Mendoze, Dom Rodrigo de Saa Grand Chambellan, & plusieurs Officiers de la Maison Royale, dont les Charges étoient devenuës des titres

inutiles, depuis que le Portugal avoit perdu ſes Rois naturels.

Dans cette Aſſemblée l'Archevêque naturellement éloquent, donna une idée affreuſe de l'état du Royaume, depuis que les Eſpagnols en étoient les maîtres. Il repreſenta que Philippe II. pour aſſûrer ſa conqueſte, avoit fait périr un nombre infini de Nobleſſe, qu'il n'avoit pas épargné les Eccleſiaſtiques, témoin ce fameux Bref d'abſolution * qu'il avoit obtenu du Pape, pour deux mille Prêtres & Religieux

* *Conc-ſtagio.*

u'il avoit fait mourir pour
ſſûrer ſon uſurpation. Que
epuis ces malheureux
ems les Eſpagnols n'a-
oient point changé de Po-
tique, qu'ils avoient ſous
ifferens prétextes fait périr
luſieurs perſonnes de mé-
ite, qui ne pouvoient être
ccuſez que d'aimer trop
eur païs; qu'il n'y avoit
erſonne dans l'Aſſemblée,
ont la vie & les biens fuſ-
ent en ſûreté; que la No-
leſſe étoit mépriſée, les
rands reculez du Gouver-
ement, ſans emplois &
ns conſideration; que
Egliſe n'avoit eu que d'in-

dignes Ministres depuis que Vasconcellos faisoit des Benefices la récompense de ses creatures ; que le peuple étoit accablé d'impôts, les campagnes sans laboureurs & les Villes désertes par les soldats qu'on prenoit par force, pour les envoyer en Catalogne. Que les ordres qu'on avoit reçûs d'y faire passer la Noblesse, sous prétexte de l'arriere-ban, étoit le dernier coup de la Politique du ministre, qui se vouloit défaire des Gentilshommes, seul obstacle dans le Royaume à ses pernicieux desseins ; que la

noindre mal qui leur en
oouvoit arriver, étoit un
exil tres-long ; qu'ils vieil-
iroient comme malheu-
reux étrangers dans le fond
le la Castille, pendant que
le nouvelles Colonies s'em-
pareroient de leurs biens
comme dans un païs de
conquête ; que l'idée fu-
neste de tant de malheurs
ui feroit souhaiter la mort,
plûtôt que de voir la ruine
entiere & la destruction de
son païs, s'il n'esperoit qu'un
si grand nombre de gens
de mérite ne se seroient pas
assemblez inutilement.

Ce discours renouvella

dans l'Aſſemblée le fâcheu
ſouvenir de tous les mau
que l'on ſouffroit depu
long-temps. Chacun s'em
preſſoit de donner de
exemples de la cruauté d
Vaſconcellos. Les uns a
voient perdu leurs bien
par ſes injuſtices : il avoi
enlevé à d'autres des Char
ges & des Gouvernemen
héréditaires, pour y place
ſes creatures : pluſieurs a
voient gemi long-temp
dans les priſons pour ſatis
faire aux ſoupçons des Eſ
pagnols : quelques-uns re
grettoient encore leurs pe
res, leurs freres, ou leur

amis retenus à Madrid, ou envoyez en Catalogne comme de malheureux ôtages de la fidelité de leurs Compatriotes. Enfin, il n'y en avoit aucun, qui dans l'interêt general ne trouvât une injure particuliere à venger. Le voyage de Catalogne excitoit sur tout leur colere & leur indignation. Ils voyoient que ce n'étoit pas tant le besoin qu'on pouvoit avoir de leur secours, que le dessein de les ruiner, qui engageoit la Cour d'Espagne à leur faire faire un si long voyage. Ces considerations

jointes à l'esperance de se venger de tant d'outrages qu'ils avoient reçûs, acheverent de les déterminer à prendre des mesures pour secoüer sûrement un joug qui leur paroissoit si pesant; & n'envisageant point d'adoucissement dans leurs maux; ils se reprocherent leur patience comme une bassesse & une lâcheté, & convinrent enfin de la necessité pressante de chasser les Espagnols: mais ils se partagerent sur l'espece du Gouvernement qu'ils devoient choisir.

Une partie de l'Assem-
blée

blée panchoit à un Gouvernement Republicain, à peu près ſemblable à celui de Hollande : l'autre partie ſouhaitoit un Roy ; & entre ceux-ci quelques-uns propoſerent le Duc de Bragance ; d'autres le Marquis de Villareal ; & d'autres enfin le Duc d'Aveïro ; tous trois Princes du Sang Royal de Portugal : & chacun prenoit ſon parti ſelon ſon inclination & ſes interêts particuliers. Mais l'Archevêque, qui étoit dévoüé à la Maiſon de Bragance, ſe ſervant habilement de toute l'autorité de ſon caractere,

leur remontra avec beaucoup de force, que le choix du Gouvernement n'étoit point arbitraire ; qu'ils ne pouvoient en conſcience rompre le ſerment de fidelité qu'ils avoient fait au Roy d'Eſpagne, ſi ce n'étoit pour rendre juſtice à l'heritier legitime de la Couronne ; que tout le monde ſçavoit qu'elle appartenoit au Duc de Bragance, & ainſi qu'il faloit ſe déterminer ou à le reconnoître pour leur Roy, ou à reſter pour jamais ſous la domination d'Eſpagne.

Enſuite il leur fit envisa-

ger la puissance, les grands biens & le nombre considerable des Vassaux de ce Prince, dont presque le tiers du Royaume relevoit; que dans le dessein de chasser les Espagnols, ils ne pouvoient raisonnablement esperer d'y réüssir, s'ils ne l'avoient à leur tête; & que pour l'y engager, ils devroient lui offrir la Couronne, quand d'ailleurs il n'y auroit pas des droits incontestables comme premier Prince du Sang. De là il passa à ses bonnes qualitez, il fit valoir sa prudence, sa sagesse,

& sur tout la douceur & la bonté qui paroissoient dans sa conduite. Enfin, il sçût tourner si heureusement les esprits, qu'il les ramena tous au point de le souhaiter pour leur Roy; & ils convinrent avant que de se séparer, qu'on n'oublieroit rien pour l'engager dans ce dessein. L'Assemblée se separa, & on demeura d'accord des jours & de l'heure que l'on se rassembleroit, pour déliberer sur les moyens qui pouvoient faciliter un prompt & heureux succés.

Pinto voyant les esprits

lispofez en faveur de fon Maiftre, lui écrivit fecretement de s'approcher de Lisbonne, afin d'encourager les Conjurez par fa prefence, & de prendre avec eux des mefures précifes pour l'execution de leur deffein. Cet homme habile remuoit tous les refforts de cette affaire, fans paroître y avoir plus de part qu'un fimple particulier, qui auroit été animé feulement par le zele du bien public. Il faifoit femblant de douter que fon Maître y voulût entrer, à caufe de la repugnance naturelle qu'il

avoit pour les entreprises hazardeuses, & qui demandent beaucoup de suite & d'application. Il faisoit naître sur cela certaines difficultez qui ne servoient qu'à éloigner le soupçon qu'on eût pû prendre qu'il s'entendoit avec son Maître, & telles neanmoins, que n'étant pas assez grandes pour les décourager, n'étoient propres au contraire qu'à exciter leur ardeur, & à les engager davantage.

Sur l'avis de Pinto le Duc partit quelques jours aprés de Villaviciosa, & arriva à

Almada, qui eſt un Château proche de Liſbonne, comme s'il y fût tombé naturellement dans le cours des viſites qu'il faiſoit de toutes les Places fortes du Royaume. Il avoit un équipage ſi magnifique, & il étoit accompagné d'une eſcorte ſi nombreuſe de gens de qualité & d'Officiers de guerre, qu'il reſſembloit plûtôt à un Roy qui prend poſſeſſion de ſon Royaume, qu'à un ſimple Gouverneur de Province qui viſite les Places de ſon Gouvernement. Il ſe trouva ſi près de Liſbonne, qu'il

ne pût se dispenser d'aller rendre ses devoirs à la Vice-reine. Lorsqu'il entra, la grande cour du Palais & toutes les avenuës se trouverent remplis d'un nombre infini de peuple, qui s'empressoit pour le voir passer : toute la Noblesse se rendit auprés de lui pour l'accompagner chez la Vice-reine. Ce fut une fête publique dans toute la Ville, & il se répandit dans tous les esprits tant de joye de le voir, qu'il sembloit qu'il ne manquât ce jour-là qu'un Heraut au peuple pour le proclamer Roy, ou à

à lui-même assez de résolution, pour oser mettre la Couronne sur sa tête.

Mais ce Prince étoit trop sage & trop habile pour commettre un si grand dessein aux saillies d'un peuple leger & inconstant : il sçavoit combien il y a loin de ces vains applaudissemens où le peuple s'abandonne aisément, à ces mouvemens constans qui sont necessaires pour soûtenir une entreprise de cette nature. Ainsi après avoir pris congé de la Vicereine, il se retira à Almada, sans vouloir même descendre à

l'Hôtel de Bragance, ni passer par la Ville, de peur de faire de la peine aux Espagnols, que les empressemens du peuple n'avoient déja que trop allarmez.

Pinto ne manqua pas de faire observer à ses amis la timide précaution de son Maître ; il lui representa qu'il faloit profiter de son séjour à Almada pour s'expliquer avec lui, & lui faire même une espece de violence pour l'engager à recevoir la Couronne, & assûrer par là le salut de l'Etat. Les Conjurez ayant approuvé cet avis, on le

chargea d'obtenir de ſon Maître une heure favorable pour lui en faire la propoſition. Il n'eut pas de peine à en accepter la commiſſion. Le Duc de Bragance conſentit à cette entrevûë, à condition neanmoins qu'il n'y auroit au plus que trois Conjurez qui confereroient avec lui, n'ayant pas trouvé à propos de s'expliquer devant plus de monde.

Ainſi Miguel d'Almeïda, Antoine d'Almada & Mendoze ſe rendirent chez lui la nuit; & ayant eſté introduits ſecrettement dans le

Cabinet du Prince, d'Almada qui portoit la parole pour les autres, lui représenta vivement le malheureux état du Royaume, où toutes les conditions avoient également à souffrir de l'injustice & de la cruauté des Castillans; que lui-même, tout grand Prince qu'il étoit, n'étoit pas à couvert de leurs attentats; qu'il étoit trop éclairé pour ne pas s'appercevoir avec quelle application le Ministre cherchoit à le perdre; qu'il n'avoit d'asyle pour échaper à ses mauvais desseins, que le Trône, &

que pour l'y porter il étoit chargé de lui offrir les services d'un nombre considerable de gens de qualité qui ſacrifieroient leurs biens avec plaiſir, & qui étoient tout prêts d'expoſer leurs vies pour ſes interêts, & pour venger la Nation de la tyrannie des Caſtillans.

Il lui dit enſuite, que l'on n'étoit plus au temps de Charles-Quint & de Philippe II. où les Eſpagnols donnoient des loix, & ſe faiſoient craindre preſque dans toute l'Europe : Que cette Monarchie qui embraſſoit autre-

armée de Catalogne, il ne pouvoit jamais trouver de conjonctures plus favorables pour faire valoir ses droits legitimes, pour mettre ses grands biens, sa Maison & sa vie en sûreté, & pour délivrer son païs d'un esclavage & d'une tyrannie insupportables.

Ce discours étoit, comme l'on peut juger, fort au goût du Duc de Bragance: mais se renfermant dans le caractere froid & moderé qui lui étoit naturel, il ménagea tellement les termes de sa réponse aux Députez, qu'il sembloit ni leur

ôter rien de leur esperance, ni aussi l'augmenter.

Il leur dit, qu'il convenoit avec eux de l'état déplorable où les Espagnols avoient réduit le Royaume, & que lui-même n'étoit pas sans danger; qu'on ne pouvoit trop loüer le zele qu'ils faisoient paroître pour le bien de leur patrie, & qu'il leur étoit en particulier bien obligé des vûës favorables qu'ils avoient pour ses interêts: mais après tout, qu'il doutoit qu'il fût encore temps de songer à des remedes aussi violens que ceux qu'on lui

proposoit, & qui avoient toûjours des suites terribles, quand ils ne réüssissoient pas entierement.

A cette réponse, qu'il ne voulut pas faire plus positive, il ajoûta des manieres si caressantes & des remercimens si honnêtes, à chacun d'eux en particulier, qu'ils jugerent bien que leur députation avoit été agreablement reçûë ; mais qu'après tout ils ne devoient gueres attendre que le Prince fît d'autres pas dans cette entreprise, que d'y donner son consentement, quand ils l'auroient

mise en état, que le succès n'en fût plus douteux.

Après avoir pris de nouvelles mesures avec Pinto, il s'en retourna aussi-tôt à Villaviciosa, avec des inquiétudes qu'il n'avoit point encore éprouvées, & qui ne lui permirent pas de sentir les plaisirs qu'il avoit goûtez jusques-là dans une vie privée.

Il ne fut pas plûtôt arrivé qu'il communiqua à la Duchesse sa femme les propositions qu'on lui avoit faites. Cette Princesse étoit Espagnole de naissance, sœur du Duc de Medi-

na Sidonia, Grand d'Eſpagne & Gouverneur d'Andalouſie. Elle étoit née avec une forte inclination pour tout ce qui paroiſſoit grand, & cette inclination étoit peu à peu devenuë une paſſion démeſurée pour la gloire & pour l'élevation. Le Duc ſon pere qui s'étoit apperçû qu'on ne devoit pas moins attendre de ſon eſprit que de ſon courage, avoit pris ſoin de cultiver un ſi beau naturel avec une application ſinguliere. Il avoit mis auprès d'elle des perſonnes habiles, qui lui avoient inſ-

é des ſentimens pleins
cette ambition que l'on
:arde dans le monde
nme quelque choſe de
ble, & comme la pre-
ere vertu des Princes.
Elle s'étoit appliquée de
nne heure à démêler les
ferens caractéres des
mmes, & à deviner par
dehors les plus fins & les
ıs délicats, les ſentimens
plus cachez de ceux
'elle voyoit; & par cette
ention elle étoit deve-
e ſi habile & ſi pénétran-

Ad hæc politicas artes, bonos & malos regimi-
olos; dominationis arcana, humani latibula in-
non modò intelligere mulier., ſed & pertracta-
ioque ac provehere, tam naturâ quàm diſciplinâ
ice inſtructa fuit. *Caëtan. Paſſar. de Bello Luſitan.*

Le Duc de Bragance étoit charmé de posseder une personne si accomplie: il avoit pour elle une estime infinie & une confiance parfaite, il n'entreprenoit jamais rien sans la consulter; ainsi il n'avoit garde de s'engager plus avant dans une affaire aussi importante, qu'il n'eût pris son avis, & consulté toutes choses avec elle.

Il lui découvrit donc le plan de la Conjuration, le nom des Conjurez, l'ardeur qu'ils faisoient paroître pour la faire réüssir, & ce qui s'étoit passé, tant à Lisbonne,

Lisbonne, que dans la Conference d'Almada. Il ajoûta, que sur la nouvelle du voyage de Catalogne il avoit pressenti que la Noblesse étoit resoluë d'éclater plûtôt que de sortir du Royaume, & qu'il étoit à craindre qu'à son refus ils ne portassent leurs vûës d'un autre côté & sur un autre Chef. Que cependant il ne pouvoit s'empêcher de lui avoüer, que la grandeur du péril l'épouventoit; que quand il n'avoit envisagé que de loin le dessein de s'élever sur le Thrône, cette idée flateuse de grandeur

s'étoit agréablement emparée de son esprit; mais qu'à present qu'il falloit essayer la fortune, & courir tous les risques d'une entreprise aussi dangereuse, il ne pouvoit envisager sans quelque frayeur le péril où il s'alloit jetter, lui & toute sa Maison; qu'il y avoit peu de fond à faire sur l'humeur du peuple inconstant, que la moindre difficulté rebute, & dissipe facilement; que ce n'étoit pas assez d'avoir la Noblesse de son côté, si elle n'étoit appuyée des Grands du Royaume; mais que bien loin de se

atter qu'ils entrassent dans
es interêts, il les trouve-
oit toûjours à son chemin
omme ses plus cruels en-
emis, la jalousie naturelle
ux hommes ne leur per-
aettant pas de faire leur
Maître de celui qui étoit
eur égal.

Ces considerations join-
es à beaucoup d'autres pri-
es du côté de la puissance
u Roi d'Espagne, & du
eu de sûreté qu'il y avoit
se confier au secours
es Etrangers, balançoient
ans l'ame de ce Prince la
assion qu'il avoit de re-
ner. Mais la Duchesse,

dont l'ame étoit plus ferme, & l'ambition plus vive, entra parfaitement dans le dessein de la Conjuration : la vûë d'une si grande entreprise ne fit qu'exciter son courage, & réveiller ses désirs d'élévation. Elle demanda au Duc, en cas qu'à son refus le Portugal se tournât en République, quel parti il prendroit entre ce nouveau Gouvernement & le Roi d'Espagne. Le Duc lui dit qu'il seroit toute sa vie inviolablement attaché aux interêts de sa patrie ; Vôtre résolution, lui dit la Duches-

Il y a des Auteurs qui attribuent ce trait à Paës Secretaire du Duc de Bragance.

, me fournit la réponse
le je dois vous faire, &
te vous deviez faire mê-
e aux Députez de la No-
esse, & puisque vous
ulez bien vous exposer
x plus grands dangers,
qualité de Sujet de la
épublique, il est plus a-
ntageux, & il vous sera
en plus glorieux de ten-
la fortune pour défen-
e une Couronne qui vous
partient, & que le Peu-
e & la Noblesse, vous
ulent mettre sur la tête.
le lui representa ensuite
ec beaucoup de force,
droits incontestables

cette affaire, qu'au moment de l'execution.

Cependant la Cour n'étoit pas sans inquiétude. Ces marques extraordinaires de joye que le peuple de Lisbonne avoit fait paroître à la vûë du Duc de Bragance, avoient fait impression sur le Ministre.

Il commençoit à soupçonner qu'il se faisoit à Lisbonne des Assemblées secrettes ; & certains bruits, qui pour l'ordinaire marchent sourdement à la tête des grands évenemens, augmentoient fort son inquiétude.

Le

Le Roi tint sur cela plu-
eurs Conseils, & on réso-
it pour ôter aux Portugais
espoir de réüssir dans la
évolte qu'ils pouvoient
néditer, de faire venir in-
essamment à Madrid le
)uc de Bragance, le seul Le 10.
Chef qui étoit à craindre Octob. 1640.
ans ce Royaume. Le Com-
e-Duc lui envoya un cou-
ier & lui mandoit que le
.oi vouloit être instruit par
ı bouche & conferer avec
ıi de l'état où étoient les
:oupes & les Places de Por-
ıgal; qu'il étoit fort sou-
aité à la Cour par ses amis,
: qu'il ne devoit pas dou-
L

qu'il n'y fût reçû avec toute la diſtinction qui étoit dûë à ſa naiſſance & à ſon mérite.

Un coup de foudre ne l'auroit pas ſurpris davantage, qu'il le fut par cette nouvelle. Les empreſſemens & les differens prétextes que l'on employoit pour le tirer de Portugal, le confirmérent dans la penſée que l'on en vouloit à ſa perſonne, & que ſa perte étoit réſoluë. Ce n'eſt plus par des emplois ou de feintes careſſes qu'on l'attaque, ce ſont des ordres précis, & qui ſeront ſuivis de la force & de la violence, s'il

désobéït. La crainte d'être trahi s'empara de son esprit ; & comme ceux qui roulent de grands desseins dans leur tête, croyent que le monde appliqué à leurs démarches devine toûjours leur secret, ce Prince habile, mais un peu timide & défiant, se crût précipité dans les plus grands malheurs.

Cependant pour gagner tems, & pour avoir le loisir d'avertir les Conjurez du péril où il se trouvoit, il dépêcha à Madrid, par l'avis de la Duchesse sa femme, un Gentilhomme de sa

Maison, homme d'esprit & fidele, pour assûrer le Ministre qu'il se rendroit incessamment auprès du Roi. Mais il lui avoit ordonné en secret de prendre de tems en tems differens prétextes pour excuser son retardement, & prétendoit ainsi prévenir l'orage en avançant la Conspiration. Ce Gentilhomme ne fut pas plûtôt à Madrid, qu'il assûra le Roi & le Premier Ministre, que son Maître le suivoit. Il prit un grand Hôtel qu'il fit meubler magnifiquement : il arrêta en même tems un nombre

considerable de domesti-ques, à qui il donna par avance des livrées : il faisoit tous les jours des dépenses considérables ; enfin il n'oublia rien pour faire croire que ce Prince arriveroit incessamment, & qu'il vouloit paroître à la Cour dans tout l'éclat de sa naissance.

Il feignit quelques jours après, d'avoir reçû avis qu'il étoit malade considerablement. Ensuite ayant usé ce prétexte qui ne pouvoit durer long-tems, il présenta un Memoire au Premier Ministre, où il de-

mandoit au nom du Duc son Maître, que le Roi reglât le rang qu'il devoit avoir à la Cour. Il croyoit faire durer long-tems cette affaire par l'opposition des Grands qui pourroient intervenir pour soûtenir leurs droits. Mais le Ministre, à qui tous ces retardemens devenoient suspects, applanit toutes les difficultez, & fit décider la chose par le Roi en sa faveur, & d'une maniere qui lui devoit être fort honorable, tant il avoit de passion de le faire sortir de son païs, & de le voir à Madrid.

Les Conjurez n'eurent pas plûtôt appris les ordres que le Duc avoit reçûs de la Cour, que craignant qu'il n'y déferât trop promptement, ils firent partir incessamment Mendoze pour le rassûrer, & pour le déterminer en même tems à prendre genereusement son parti. Ils firent choix de ce Seigneur, parce qu'étant Gouverneur d'une place proche Vilaviciosa, le prétexte d'aller à son Gouvernement, cachoit aux Espagnols l'intention secrette de son voyage. Il prit son tems pour rencon-

trer ce Price à la Chaſſe. Ils s'enfoncerent auſſi-tôt dans le bois ; & s'étant arrêtez dans un endroit écarté, Mendoze lui remontra le péril où il s'alloit jetter en allant à la Cour ; qu'il ruinoit abſolument l'eſperance de la Nobleſſe & du peuple, en ſe remettant avec trop de confiance entre les mains de ſes ennemis ; qu'il y avoit un tres-grand nombre de Gentils-hommes qualifiez, réſolus de ſacrifier leurs biens & leurs vies pour ſon ſervice, qui n'attendoient que ſon aveu pour éclater ; que le

noment etoit venu, où il
aloit choisir ou la mort ou
a Couronne ; qu'il étoit
langereux de differer da-
vantage, & qu'il ne devoit
pas douter qu'une affaire
le cette importance répan-
luë parmi tant de gens, ne
vînt enfin à la connoissan-
ce des Espagnols. Le Duc
uy répondit qu'il entroit
lans ses sentimens, & qu'il
pouvoit assûrer ses amis,
qu'il étoit entierement ré-
olu de se mettre à leur
tête.

Mendoze s'en retourna
l'abord chez luy, pour fai-
re perdre à ceux qui eussent

pû l'obſerver, les ſoupçons que pouvoit cauſer ſon voyage ; il ſe contenta de mander aux Conjurez qu'il s'étoit trouvé à une partie de chaſſe, & que le gibier s'étoit fait battre long-tems, mais qu'à la fin la chaſſe avoit été heureuſe. Il s'en retourna peu de jours après à Liſbonne ; il apprit à ſes amis le ſuccès de ſon voyage, & que le Prince demandoit Pinto. Ils le firent partir en même tems, avec toute les inſtructions neceſſaires pour l'informer du plan & des moyens de l'éxecution. Pinto luy ap-

prit en arrivant, que la Cour de Lisbonne étoit furieusement broüillée; que la Vicereine se plaignoit hautement de l'insolence & de la fierté de Vasconcellos; qu'elle ne pouvoit plus souffrir que toutes les dépêches de la Cour d'Espagne luy fussent adressées, pendant que révêtuë d'un titre imaginaire, elle demeuroit sans fonction & sans autorité. Ses plaintes étoient d'autant mieux fondées, que c'étoit une Princesse d'un grand mérite, & qui se sentoit capable de remplir dignement toute

l'étenduë de son employ: mais elle ne s'appercevoit pas que c'étoit son mérite même & la grandeur de son esprit, qui étoient la principale raison pour laquelle on lui donnoit si peu de part dans le Gouvernement. Pinto fit remarquer à son Maître combien cette mesintelligence étoit favorable à ses desseins; qu'il ne pouvoit prendre une conjoncture plus heureuse, que les divisions du Palais, qui laissoient moins d'attention aux Ministres d'Espagne pour observer ses démarches.

Le Duc de Bragance depuis le départ de Mendoze étoit retombé dans ses irrésolutions ordinaires ; plus l'affaire s'engageoit, & plus ses incertitudes augmentoient. Pinto fit tous ses efforts pour l'empêcher de balancer davantage ; & mêlant des menaces à ses raisons & à ses prieres, il lui déclara qu'il seroit proclamé Roy malgré qu'il en eût, sans qu'il pût tirer d'autre fruit de son irrésolution, que de courir un plus grand péril & faire de plus grandes pertes. La Duchesse sa femme se joignit

à ce fidelle domeſtique, & lui reprocha ſa lâcheté de préferer la ſureté d'une vie caduque à la dignité royale. Le Duc honteux de faire paroître moins de courage qu'une femme, ſe rendit à ſes reproches & à ſes raiſons : il ſe trouvoit encore preſſé par ce Gentilhomme qu'il avoit envoyé à Madrid. Il lui écrivoit tous les jours, qu'il ne pouvoit plus ſoûtenir ſon abſence & ſes retardemens auprès du Miniſtre, qui commençoit à ne vouloir plus écouter ſes excuſes. Ainſi voyant bien qu'il n'avoit pas de temps

à perdre, il résolut d'éclater ſans differer davantage. Il manda cependant à ce Gentilhomme, pour gagner temps, de repreſenter au Comte-Duc d'Olivarés, qu'il ſeroit déja arrivé à Madrid, s'il avoit eu aſſez d'argent pour en faire le voyage, & pour y paroître ſelon ſa naiſſance & le rang qu'il tenoit dans le Royaume, & que ſi-tôt qu'il auroit pû recouvrer les fonds neceſſaires, il partiroit pour ſe rendre à la Cour.

Il examina enſuite avec la Ducheſſe & avec Pinto pluſieurs moyens differens

pour l'execution de ſon deſſein. Et enfin le Duc s'arrêta à celui-ci, que l'on s'aſſureroit d'abord de Liſbonne, qui étant la Capitale donneroit le branle à tout le Royaume; que le même jour qu'ils feroient déclarer cette grande Ville en ſa faveur, il ſe feroit proclamer Roy de Portugal dans toutes les Villes de ſes dépendances; que ceux de ſes amis qui étoient Gouverneurs de Place, en fiſſent autant dans les lieux où ils commandoient; que juſques aux Bourgs & aux Villages, dont les Conju-
rez

rez étoient Seigneurs, on y fît soûlever le peuple, afin que cette grande nouvelle, comme un embrasement general, se répandant dans tout le Royaume, entraînât tous les peuples, sans que le peu d'Espagnols qui étoient restez dans le Portugal, sçûssent où porter leurs armes. Qu'il feroit entrer son Regiment dans la ville d'Eluas, dont le Gouverneur étoit tout à lui. Que pour la maniere dont ils se rendroient maîtres de Lisbonne, il ne pouvoit leur prescrire rien de particulier, cela dépendant des

occaſions & du jour où ils l'entreprendroient. Que cependant il étoit d'avis qu'ils tournaſſent leurs premiers efforts du côté du Palais, afin de s'aſſurer de la perſonne de la Vicereine, & de tous les Eſpagnols qui pourroient ſervir d'ôtages pour faire rendre la Citadelle, qui ſans cela pourroit incommoder la Ville quand on en ſeroit maître.

Il lui donna deux lettres de creance pour d'Almeïda & Mendoze, où il leur marquoit que le porteur étant chargé de ſes intentions, il ne leur écrivoit

que pour leur dire ſeulement qu'il ſouhaitoit qu'ils ne manquaſſent ni de fidelité à leurs promeſſes, ni de courage & de vigueur dans l'execution. Cela fait, le Duc renvoya promptement Pinto à Liſbonne, après lui avoir donné toutes les marques de confiance qui pouvoient l'aſſûrer de tenir toûjours la même place auprès de lui, quelque heureux que fût le changement qu'il eſperoit dans ſa fortune.

Il ne fut pas plûtôt à Liſbonne, qu'il rendit les lettres à d'Almeïda & à Men-

doze. Ils envoyerent querir aussi-tôt Lemos & Corée, que Pinto avoit mis dans les interêts de son Maître depuis long-temps. C'étoient deux riches Bourgeois, qui avoient beaucoup de crédit parmi le peuple, ayant passé par toutes les Charges de la Ville, & disposant d'un nombre considerable d'artisans qui étoient à leurs gages. Ils avoient pris soin l'un & l'autre de fomenter de longue main & d'entretenir l'aversion des Bourgeois contre les Espagnols, par les bruits qu'ils répan-

doient sourdement de nouveaux impôts, qu'on devoit exiger au commencement de l'année. Ils avoient même congedié exprès plusieurs de leurs ouvriers, principalement les plus mutins, sous prétexte que le commerce étant ruiné, ils ne pouvoient plus les entretenir; mais en effet afin que la misere & la faim les portât plus aisément à se soûlever: & cependant ils les assistoient de temps en temps, afin de les avoir toûjours à leur devotion. Ils avoient outre cela des intelligences secrettes avec

les principaux de chaque quartier, en ſorte qu'ils aſſurerent les Conjurez, qui pourvû qu'ils fuſſent avertis la veille de l'execution, ils s'engageoient à faire ſoûlever la plus grande partie du peuple à telle heure qu'on voudroit.

Pinto aſſuré des artiſans, tourna ſes ſoins du côté des autres Conjurez: il les exhorta tous en particulier de ſe tenir prêts pour l'execution, au premier avis qu'ils en recevroient; qu'ils s'aſſuraſſent de leurs amis ſous prétexte de quelque querelle particuliere, ſans

leur confier l'occaſion où on les vouloit employer : bien des gens pouvant fournir de courage & de réſolution l'épée à la main, qui ne ſont pas capables de ſoûtenir de ſang froid tout le poids d'un ſecret important.

Les ayant trouvez tous fermes, intrepides, pleins d'ardeur & d'impatience de ſe venger des Eſpagnols, il en confera avec d'Almeïda, Mendoze, d'Almada & Mello, qui trouvant toutes choſes dans l'état qu'on le pouvoit ſouhaiter, fixerent le jour de l'execution à un

1. Decembre 1640. Samedy premier Decembre. On en donna avis aussitôt au Duc de Bragance, afin que de son côté il se fit proclamer Roy le même jour dans toute la Province d'Alentejo, qui relevoit presque toute entiere de lui ; & ils convinrent devant que de se separer, de se trouver encore une fois ensemble, afin de prendre les dernieres mesures pour l'execution.

25. Novembre. Le 25. Novembre ils se rendirent la nuit à l'Hôtel de Bragance, comme ils en étoient convenus. Ils trouverent qu'ils pouvoient com-

compter à peu près ſur cent cinquante Gentils-hommes, la pluſpart Chefs de Maiſon, avec tous leurs domeſtiques, & environ deux cens Bourgeois & Artiſans, tous gens de main, dont on étoit aſſuré, & qui par leur credit dans la Ville entraîneroient aiſément le reſte du peuple.

La mort de Vaſconcellos fut reſoluë, comme d'une victime qui étoit dûë au reſſentiment de tout le Portugal. Il y en eut qui propoſerent de traiter de même l'Archevêque de Brague : ils repreſenterent

que c'étoit un homme redoutable par la grandeur de son génie ; qu'on ne devoit pas croire qu'il regardât d'un œil indifferent le mouvement qu'ils alloient faire ; qu'il pourroit remplacer le Secretaire en se mettant à la tête des Espagnols & de leurs creatures qui étoient dans la Ville ; que pendant qu'on seroit attaché à se rendre maître du Palais, il pourroit se jetter dans la Citadelle, ou venir au secours de la Vicereine, à laquelle on sçavoit bien qu'il étoit tot dévoüé ; que dans une a

faire aussi importante, il ne faloit point laisser d'ennemis derriere eux, qui pussent les faire repentir d'une fausse pitié & d'une compassion qu'ils auroient euë à contre-temps.

Ces raisons firent consentir la plus grande partie de l'Assemblée à sa mort; & ce Prélat couroit le même risque que Vasconcellos, si Dom Miguel d'Almeïda * n'eût pris son parti. Il remontra aux Conjurez, que la mort d'un homme de ce caractere, & revêtu d'une aussi grande dignité, les rendroit odieux à

* Macedo dit que ce fut d'Almada.

tout le monde ; que c'étoit attirer sur le Duc de Bragance la haine de tout le Clergé & de l'Inquisition, gens redoutables aux plus grands Princes, & qui joindroient aux noms de rebelle & d'usurpateur celui d'excommunié ; que le Prince lui-même seroit au desespoir que l'on marquât son avenement à la Couronne par une action si cruelle ; qu'il s'offroit de veiller sur sa conduite de si près le jour de l'execution, qu'il ne pourroit rien entreprendre au préjudice de l'interêt public. Enfin, il

arla si fortement en sa fa-
eur, qu'il obtint de ses
mis la vie de ce Prélat,
ui ne la purent refuser à
n homme de ce mérite.

Il ne restoit plus qu'à re-
ler la marche & l'ordre
e l'attaque. Ils arrêterent
u'ils se partageroient en
uatre bandes pour se jet-
er dans le Palais en même
emps par quatre endroits
lifferens, afin d'occuper
outes les avenuës, sans que
es Espagnols pussent com-
nuniquer ensemble, ou
e secourir mutuellement.
Que Dom Miguel d'Al-
neïda attaqueroit la Gar-

de Allemande, qui étoit à l'entrée du Palais; que le Grand Veneur Mello son frere, & Dom Estevan d'Acugna à la tête des Bourgeois surprendroient une Compagnie d'Espagnols qui montent tous les jours la Garde devant un endroit du Château, qu'on appelloit le Fort: que Teillo de Menezés, le Grand-Chambellan Emanuel Saa, & Pinto, se rendroient maîtres de l'appartement de Vasconcellos, dont ils se déferoient sur le champ; & que Dom Antoine d'Almada, Mendoze, Dom Carlos

Norogna & Antoine de Salsaigne s'assureroient de la personne de la Vicereine, & de tous les Espagnols qui étoient dans le Palais, pour servir comme d'ôtages, s'il en étoit besoin. Que pendant qu'ils seroient occupez à se rendre maîtres chacun de leurs postes, on détacheroit quelques Cavaliers avec des principaux Bourgeois pour proclamer dans la Ville Dom Juan Duc de Bragance, Roy de Portugal. Qu'ayant assemblé le peuple dans les ruës, ils s'en serviroient, pour se jetter

du côté où il paroîtroit encore quelque résistance. On se sépara dans la résolution de se trouver le Samedy premier Decembre, les uns chez Dom Miguel d'Almeïda, & les autres chez d'Almada & Mendoze, où les Conjurez devoient s'armer.

Pendant que les amis du Duc de Bragance travailloient à Lisbonne avec tant de chaleur pour ses interêts, & que lui-même n'oublioit rien pour s'assurer de toute sa Province, le premier Ministre alarmé de ses retardemens, lui dé-

dépêcha un Courier, qui lui portoit un ordre exprès de partir incessamment pour se rendre à la Cour, & afin que ce Prince ne pût prétexter le défaut d'argent pour faire son voyage, le Courier lui remit entre les mains de la part du Comte-Duc une ordonnance de dix mille ducats à prendre sur le Tresor Royal.

C'étoit s'expliquer en termes clairs & intelligibles. Le Duc ne pouvoit differer davantage sans se rendre suspect avec justice. Il n'avoit plus aucune raison pour se dispenser

d'obéïr aux ordres du Roy, & il devoit craindre qu'un plus long retardement n'attirât enfin de Madrid des ordres fâcheux, qui auroient pû déconcerter tous ses desseins, & ruiner absolument l'entreprise. Ce ne fut pas aussi la maniere dont il se servit pour parer à des ordres si pressans: il fit partir aussi-tôt la plus grande partie de sa Maison, à laquelle il fit prendre le chemin de Madrid.

Il donna tous les ordres dans son Gouvernement à la vûë du Courier, comme une personne qui est prête

à faire un grand voyage. Il dépêcha dans le même moment un Gentilhomme à la Vicereine ; pour luy donner avis de son départ. Il écrivit au premier Ministre qu'il seroit au plus tard dans huit jours à la Cour ; & afin d'avoir un témoin qui déposât à sa faveur, il interessa le Courier par une somme d'argent qu'il lui fit donner, sous prétexte de payer sa course, & de reconnoître la peine qu'il avoit prise de lui apporter les ordres du Roy. Il avertit en même temps les Conjurez des nouveaux ordres

qu'il avoit reçûs de la Cour, leur faisant voir la necessité qu'il y avoit d'executer leurs desseins, le jour dont on étoit convenu, de peur d'être prévenus par les Espagnols. Mais ils étoient eux-mêmes dans un embaras qui ne leur permettoit gueres de pouvoir rien entreprendre si promptement.

Il y avoit à Lisbonne un homme de qualité, qui faisoit paroître dans toutes les occasions une haine violente contre le Gouvernement des Espagnols : il ne les appelloit jamais que des Tyrans & des Usurpateurs. Il

éclamoit publiquement
ontre leurs injustices, mais
ır tout il paroissoit déchaî-
é contre le voyage de Ca-
ılogne, sur lequel il fai-
›it mille pronostics fâ-
heux. D'Almada l'ayant
ntretenu plusieurs fois,
rût qu'il n'y avoit pas dans
›ut Lisbonne un meilleur
ortugais; & qu'il seroit
ıvi d'apprendre que l'on
:availloit efficacement à
ı liberté de son païs. Mais
uel fut son étonnement,
uand l'ayant conduit dans
n lieu écarté pour luy dé-
:ouvrir la Coujuration, cet
ıomme en effet aussi timi-

de & aussi lâche, qu'il étoit audacieux dans ses paroles, se défendit d'y avoir part, & de vouloir prendre aucun engagement avec les Conjurez, sous prétexte du peu de solidité qu'il voyoit dans cette affaire : Fier & intrepide, tant qu'il crût la chose fort éloignée, mais timide & retenu à la vûë du péril qu'il faloit partager: Où sont, dit-il à d'Almada, les forces necessaires pour soûtenir un aussi grand dessein ? Quelle armée avez-vous à opposer aux troupes Espagnoles qui se répandront dans tout le

›aïs au premier mouve-
nent que vous ferez paroî-
re ? Quels sont les Grands
jui sont à la tête de cette
ffaire ? Et ont-ils eux-mê-
nes les fonds necessaires
›our subvenir aux frais
l'une Guerre Civile ? Je
raíns bien, ajoûta-t-il,
ju'au lieu de travailler à
ious venger des Espagnols,
z à la liberté du Royaume,
ous ne contribuyez à sa
ūine, en leur donnant le
›rétexte qu'ils cherchent
lepuis si long-tems, d'a-
:hever de ruiner le Por-
ugal.

Dalmada qui ne s'atten-

doit à rien moins qu'à ces ſentimens, au deſeſpoir d'avoir ſi mal placé ſon ſecret, ne luy répondit qu'en mettant l'épée à la main ; & le preſſant vivement, les yeux pleins de colere, il faut, luy dit-il, que tu m'arraches la vie avec mon ſecret, ou que je te puniſſe de l'avoir ſurpris par tes diſcours pleins d'impoſture. Mais l'autre, dont la prudence alloit toûjours à éloigner le péril le plus preſent, conſentit à la vûë d'une épée nuë à tout ce que d'Almada voulut. Il offrit d'entrer dans la Conjuration, il

trouva même des raisons
our détruire les premieres
u'il avoit avancées. Il fit
lusieurs sermens de gar-
er inviolablement le se-
ret. Enfin il n'oublia rien
our persuader à d'Almada
ue ce n'étoit ny faute de
ourage, ny manque de res-
entiment contre les Espa-
nols, s'il n'avoit pas goûté
l'abord les propositions
u'il luy avoit faites.

Ses promesses & ses ser-
mens ne rassurerent pas si
fort d'Almada, qu'il ne luy
restât beaucoup d'inquiétu-
de de cette avanture. Sans
perdre son homme de vûë,

O

il avertit les principaux Conjurez de l'accident qui luy étoit arrivé. L'alarme se répandit aussi-tôt parmi eux, on fit plusieurs réflexions sur la legereté & l'inconstance de cet homme, on craignit que la vûë du péril qu'il faudroit partager, ou l'esperance d'une grosse récompense, ne le rendissent infidele malgré toutes leurs précautions. Là-dessus ils résolurent de différer l'éxecution de leurs desseins, & ils forcerent Pinto d'écrire à son Maître de remettre de son côté à faire éclater l'entreprise,

u'il eût reçû de leurs nou-
elles. Mais Pinto qui con-
oissoit bien de quelle im-
ortance il est dans de pa-
illes affaires de differer
un seul jour, écrivit secre-
ment au Prince de n'avoir
ucun égard à sa lettre ; que
 n'étoit qu'une terreur
inique des Conjurez, &
ont ils seroient revenus
vant que le courier fût
rivé à Villaviciosa.
En effet, voyant le lende-
ain que personne ne
anloit, ils eurent honte
avoir pris l'alarme si chau-
ment ; & celuy qui leur
oit causé cette inquiétu-

mise, soit qu'il eût pri
sentimens plus gener
ou par la crainte de s
barquer mal à propos
l'accusation de tant de
de qualité, ils remiren
xecution au jour détern
Mais à peine étoient-il
tis de cet embarras, q
retomberent dans un
tre, qui ne leur causa
moins d'inquietude.

Pinto avoit pris la

découvrir ce qui se passoit. Ils affectoient de se promener indifferemment comme des Courtisans oisifs, lorsque la veille de l'execution qui devoit commencer par la mort de Vasconcellos, ils apperçûrent ce Ministre qui s'embarquoit sur le Tage. D'autres que des Conjurez n'y auroient seulement pas fait d'attention, parce qu'il étoit aisé de voir qu'il pouvoit passer de l'autre côté du fleuve pour plusieurs raisons, où ils n'avoient point de part. Cependant l'alarme se répandit aussi-tôt parmi eux,

ils se persuaderent que cet homme fin & habile, qui avoit des espions de tous côtez, avoit découvert quelque chose de la Conjuration. On ne douta point qu'il ne fût passé de l'autre côté du fleuve pour faire entrer dans la Ville quelques troupes qui étoient répanduës dans les Villages voisins. Aussi-tôt l'image des supplices avec toutes les horreurs de la mort se presenta à l'esprit de plusieurs, la peur leur faisoit voir leurs maisons environnées d'Officiers de Justice pour les arrêter : déja quelques-uns

ongeoient à se sauver en
Afrique ou en Angleter-
e, pour se dérober à la
cruauté des Espagnols. En-
in, ils passérent une par-
ie de la nuit dans ces agi-
ations, & pour ainsi di-
e, entre la vie & la mort,
orsque ceux des Conjurez
ui étoient restez sur le
ort pour observer ce qui
e passeroit, vinrent leur
pprendre que le Secretai-
e étoit rentré au bruit des
autbois, n'étant sorti que
our une fête où il étoit
onvié. La joye succeda
rmi les Conjurez à leurs
quiétudes, & ils se reti-

rerent après être assûrez que rien ne branloit dans le Palais ; que tout le monde dormoit dans une profonde tranquillité, & qu'on n'y songeoit à rien moins qu'à ce qui s'y devoit passer le lendemain.

Il étoit fort tard, quand ils se separerent ; & de là au moment de l'execution, il ne restoit que quelques heures de la nuit ; & dans ce peu de temps il arriva encore un accident aux Conjurez, avant que la Conjuration eût pû éclater : tant il est vray que de pareilles entreprises sont toûjours

oûjours tres-incertaines, & souvent fort perilleuses, ur tout quand la crainte les supplices, ou l'esperance des récompenses peut aire des traîtres & des infidelles. Georges Mello, frere du Grand Veneur, logeoit ordinairement chez in de ses parens, qui demeuroit dans un fauxbourg éloigné de la ville. Ce Seigneur crût que comme il touchoit au moment que la Conjuration alloit éclater, son parent, & qui étoit son ami depuis quelque temps, auroit lieu de se plaindre qu'il lui eût ca-

ché une affaire de cette importance, & où le bien commun de la Patrie l'interessoit comme lui ; qu'il l'engageroit aisément dans la Conspiration, & qu'il le meneroit avec lui au rendez-vous des Conjurez. Dans cette vûë il monta à sa chambre au retour de l'Assemblée, & le tirant dans son cabinet, il lui fit part de toute l'entreprise, l'exhortant à se joindre à tant d'honnêtes gens, & de s'y porter comme un homme de sa qualité devoit faire, & en veritable Portugais. L'autre surpris d'une

ſi étrange nouvelle, ne laiſſa pas d'affecter quelque démonſtration de joye de voir ſon païs prêt à recouvrer ſa liberté. Il remercia Mello de la confiance dont il l'honoroit, & l'aſſûra qu'il ſe tiendroit heureux d'expoſer ſa vie, & de partager le peril avec tant de gens de bien pour un deſſein ſi juſte & ſi glorieux.

Sur cela ils ſe ſeparerent pour ſe repoſer quelques heures, avant que de partir pour le rendez-vous. A peine Mello fut-il dans ſa chambre, qu'il ſe repentit de l'excès de ſa confiance,

il se reprocha d'avoir mis inconsiderément la déstinée de tant de gens de merite entre les mains d'un homme, dont il n'étoit pas assez assûré : il lui sembla même qu'il avoit démêlé dans ses yeux & dans toute sa contenance une inquiétude secrette & des marques de surprise & de frayeur à la vûë d'une entreprise si périlleuse. Enfin il craignit que la peur des supplices, ou l'esperance d'une recompense assûrée, ne le déterminât à reveler son secret.

Plein de ces réfléxions

qui agitoient ſon eſprit, il ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre, lorſqu'un bruit confus de gens qui parloient aſſez bas & comme en ſecret, ayant attiré ſon attention, il ouvrit la fenêtre pour mieux entendre ce qui ſe diſoit. A la faveur d'une lumiere aſſez ſombre, il apperçût ſon parent à la porte de ſa maiſon prêt à monter à cheval. Auſſi-tôt la colere & la fureur s'emparant de ſon ame, il deſcendit bruſquement de ſa chambre, & courant à lui l'épée à la main, il lui demanda fie-

rement, quelle affaire extraordinaire le faisoit sortir de sa maison au milieu de la nuit, quel dessein il avoit, & où il vouloit aller. L'autre extrémement surpris, cherchoit de mauvaises raisons pour justifier sa sortie. Mais Mello le menaçant de le tuer, le contraignit de remonter dans sa chambre, & s'étant fait apporter les clefs de la maison, il le garda à vûë jusqu'à ce que l'heure de l'execution étant arrivée, il le détermina à venir avec lui se joindre aux autres Conjurez.

Enfin le jour parut, où le succés alloit décider si le Duc de Bragance méritoit le titre de Roy & de Liberateur de la Patrie, ou le nom de Rebelle & d'Ennemi de l'Etat.

Les Conjurez se rendirent de grand matin chez Dom Miguel d'Almeïda, & chez les autres Seigneurs où ils devoient s'armer. Ils y parurent tous avec tant de résolution & de confiance, qu'ils sembloient aller à une victoire certaine. Ce qui est de remarquable, c'est que dans un si grand nombre composé

de Prêtres, de Bourgeois & de Gentilshommes, qui étoient la plusꝑart animez par des interêts differens, il n'y en eut pas un qui manquât à sa parole & à la fidelité qu'il avoit promise. Chacun pressoit le moment de l'execution, comme s'il avoit été le Chef & l'auteur de l'entreprise, & que la Couronne dût être la récompense des perils où il s'exposoit. Plusieurs femmes même voulurent avoir part à la gloire de cette journée. L'Histoire conserve la memoire de Dona Philippe de Villenes,

qui arma de ses propres mains ses deux fils; & après leur avoir donné leurs cuirasses: Allez, mes enfans, leur dit-elle, éteindre la tyrannie, & nous venger de nos ennemis, & soyez sûrs que si le succès ne répond pas à nos esperances, vôtre mere ne survivra pas un moment au malheur de tant de gens de bien.

Tout le monde étant armé, ils se rendirent au Palais par differens chemins, & la pluspart en litieres, afin de mieux cacher leur nombre & les armes qu'ils portoient. Ils se partage-

un endroit du Palais, qu'on appelloit le Fort. Ils étoient ſuivis de la plûpart des Bourgeois qui avoient eu part à l'entrepriſe. Ils ſe jetterent avec beaucoup de courage l'épée à la main dans le Corps-de-garde, où les Eſpagnols s'étoient retranchez. Mais perſonne ne s'y diſtingua davantage qu'un Prêtre de la Ville. Il marchoit à la tête des Conjurez, tenant un Crucifix d'une main, & une épée de l'autre : il animoit le peuple avec une voix terrible à mettre en pieces leurs ennemis, au milieu de ſes plus

vives exhortations il chargeoit lui-même les Espagnols, tout fuyoit devant lui: car paroissant armé d'un objet que la Religion nous apprend à révérer, personne n'osoit l'attaquer ny se défendre, ensorte qu'après quelque resistance l'Officier Espagnol avec ses soldats fut obligé de se rendre, & pour sauver sa vie, de crier comme les autres: Vive le Duc de Bragance Roy de Portugal.

Pinto s'étant ouvert le chemin du Palais, se mit à la tête de ceux qui devoient attaquer l'apparte-

ment de Vasconcellos. Il marchoit avec tant de confiance & de résolution, que rencontrant un de ses amis, qui luy demanda en tremblant, où il alloit avec ce grand nombre de gens armez, & ce qu'il vouloit faire : Rien autre, chose lui „ dit-il en soûriant, que de „ changer de Maître, & „ vous défaire d'un Tyran, „ pour vous donner un Roy „ legitime.

En entrant dans l'appartement du Secretaire, ils trouverent au bas de l'escalier Francisco Soarez d'Albergaria Lieutenant

Civil, * qui ne faisoit que de sortir de chez luy. Ce Magistrat croyant d'abord que ce tumulte ne fût qu'une querelle particuliere, voulut interposer son autorité pour les faire retirer. Mais entendant crier de tous côtez, Vive le Duc de Bragance, il crût que son honneur & le devoir de sa charge l'obligeoient de crier, Vive le Roy d'Espagne & de Portugal; ce qui lui coûta la vie, un des Conjurez lui tira un coup de pistolet, & se fit un mérite de le punir d'une fidelité qui commençoit à devenir criminelle.

* Corregidor de Civil.

Antoine Correa Premier Commis du Secretaire, accourut au bruit. Comme il étoit le ministre ordinaire de ses cruautez, & que semblable à son Maître, il traitoit la Noblesse avec beaucoup de mépris, Dom Antoine de Menezés lui enfonça son poignard dans le sein. Mais ce coup ne suffit pas pour faire sentir à ce malheureux que son autorité étoit finie : car ne pouvant comprendre qu'on osât s'attaquer à lui, & croyant qu'on l'avoit pris pour un autre, il se tourna fierement vers Menezés,

&

& le regardant avec des yeux pleins de vengeance & de ressentiment : Quoy, « tu oses me frapper, lui dit- « il ? A quoy l'autre ne ré- « pondit, que par trois ou quatre coups redoublez qui le jetterent sur le carreau. Cependant ses blessures ne s'étant pas trouvées mortelles, il en réchappa pour perdre la vie quelque tems aprés d'une maniere plus honteuse par la main du bourreau.

Les Conjurez s'étant ainsi défaits de ce Commis qui les avoient arrêtez sur l'escalier, se presserent d'en-

trer dans la chambre du Secretaire. Il étoit alors avec Diego Garcez Palleia Capitaine d'Infanterie, qui voyant tant de monde armé & plein de fureur, se douta bien qu'on en vouloit à la vie de Vasconcellos. Quoyqu'il n'eût aucune obligation à ce Ministre, la seule generosité le fit jetter l'épée à la main hors de la porte pour en défendre l'entrée aux Conjurez, & luy donner le tems de se sauver: mais ayant été blessé au bras, & ne pouvant plus tenir son épée, accablé de la multitude, il se jet-

ta par une fenestre, & fut assez heureux pour ne se pas tuer.

Aussi-tôt les Conjurez entrérent en foule dans la chambre du Secretaire : on le cherche par tout, on renverse lits, tables, on enfonce les coffres pour le trouver, chacun vouloit avoir l'honneur de luy donner le premier coup.

Cependant il ne paroissoit point, & les Conjurez étoient au desespoir qu'il échappât à leur vengeance, lorsqu'une vieille servante ménacée de la mort, fit signe qu'il étoit caché dans

une armoire ménagée
l'épaisseur de la murail
il fut trouvé couvert d
piers.

La frayeur où le je
vûë d'une mort qu'il v
presente de tous c
l'empêcha de dire un
mot. Dom Rodrigo d
Grand Chambellan
donna le premier un
de pistolet; ensuite per
plusieurs coups d'épé
Conjurez le jetterent
» fenestre en criant: Le
» ran est mort, vive la l
» té, & Dom Juan Ro
» Portugal.

Le peuple qui étoit ac

ru au Palais, poussa mille cris
le joye, en le voyant préci-
iter, & répondit par de
randes acclamations aux
Conjurez. Ensuite il se jetta
vec fureur sur le corps de
e malheureux : chacun en
e frapant, crût venger l'in-
ure publique, & donner
s derniers coups à la ty-
annie.

Telle fut la fin de Miguel
asconcellos, Portugais de
aissance, mais ennemi
ré de son païs, & tout Es-
agnol d'inclination. Il é-
oit né avec un génie admi-
ble pour les affaires, ha-
ile, appliqué à son em-

ploy, d'un travail inconcevable, & fécond à inventer de nouvelles manieres de tirer de l'argent du peuple, & par consequent impitoyable, infléxible, & dur jusques à la cruauté, sans parens, sans amis, sans égards: personne n'avoit de pouvoir sur son esprit; insensible même aux plaisirs, & incapable d'être touché par les remords de sa conscience, il avoit amassé des biens immenses dans l'exercice de sa Charge, dont une partie fut pillée dans la chaleur de la sédition. Le peuple se fit justice lui même,

& se paya par ses mains des torts qu'il prétendit avoir reçûs durant son Ministere.

Pinto sans perdre de tems marcha pour se joindre aux autres Conjurez, qui devoient se rendre maître du Palais, & de la personne de la Vicereine. Il trouva que c'en étoit déja fait, & qu'ils avoient eû un pareil succès par tout. En effet, ceux qui étoient destinez pour attaquer l'appartement de cette Princesse, s'étant présentez à la porte, & le peuple furieux menaçant d'y mettre le feu, si elle ne faisoit ou-

vrir promptement, la Vice-reine accompagnée de ses Filles-d'honneur & de l'Archevêque de Brague, se presenta à l'entrée de sa chambre, se flatant que sa présence appaiseroit la Noblesse, & feroit retenir le peuple. J'avouë, Messieurs,
» leur dit-elle en s'avançant vers les principaux des Con-
» jurez, que le Secretaire s'est
» attiré justement la haine du
» peuple & vôtre indigna-
» tion par la dureté & l'in-
» solence de sa conduite, sa
» mort vient de vous déli-
» vrer d'un Ministre odieux.
» Vôtre ressentiment ne doit
il

il pas être satisfait ? Son- «
gez que ces mouvemens «
peuvent encore se donner «
à la haine publique con- «
tre le Secretaire : mais si «
vous perseverez plus long- «
tems dans ce tumulte, vous «
ne pourrez vous disculper «
du crime de rebellion, & «
vous me mettrez moy-mê- «
me hors d'état de pouvoir «
vous excuser auprès du «
Roy. «

Dom Antoine de Menezés luy répondit, que tant de gens de qualité n'avoient pas pris les armes seulement pour ôter la vie à un miserable qui la de-

voit perdre par la main du bourreau ; qu'ils étoient assemblez pour rendre au Duc de Bragance une Couronne qui luy appartenoit legitimement, & qu'on avoit usurpée sur sa Maison ; & qu'ils sacrifieroient tous leurs vies avec plaisir pour le remettre sur le Thrône. Elle vouloit luy répondre, & interposer l'autorité du Roy : mais d'Almeïda craignant qu'un plus long discours ne rallentît l'ardeur des Conjurez, l'interrompit brusquement ; luy disant, Que le Portugal ne reconnoissoit plus d'autre

Roy que le Duc de Bragan-ce ; & en même tems tous les Conjurez criérent à l'en-vi, Vive Dom Jüan Roy de Portugal.

La Vicereine voyant qu'ils ne gardoient plus de mesure, crût trouver plus d'obéïssance dans la Ville, & que sa présence imposeroit davantage au peuple & aux Bourgeois, quand ils ne seroient plus soûtenus des Conjurez. Mais comme elle vouloit descendre, Dom Carlos Norogna la supplia de se retirer dans son appartement, l'assûrant qu'elle y seroit servie avec au-

tant de respect, que si elle commandoit encore dans le Royaume, & qu'il n'étoit pas à propos d'exposer une grande Princesse aux insultes du peuple encore en mouvement, & plein de chaleur pour sa liberté. Elle comprit aisément par ces paroles, qu'elle étoit prisonniere. Outrée de dépit, elle luy demanda avec
„ hauteur : Eh ! que me peut
„ faire le peuple ? A quoy Norogna luy répondit avec beaucoup d'emportement :
„ Rien autre chose, Mada-
„ me, que de jetter vôtre
„ Altesse par les fenêtres.

L'Archevêque de Brague
ne pût entendre Norogna
ans fremir de colere, il
rracha l'épée à un ſoldat
qui ſe trouva auprès de luy;
& plein de fureur, voulant
ſe jetter au travers des Con-
urez pour venger la Vice-
reine, il alloit ſe faire tuër,
lorſque Dom Miguel d'Al-
meïda l'embraſſant, le con-
jura de ſonger au péril où
il s'expoſoit; & le tirant par
force à l'écart, il luy dit que
ſa vie ne tenoit à rien, &
qu'il avoit eu bien de la pei-
ne à l'obtenir des Conju-
rez, à qui ſa perſonne étoit
aſſez odieuſe, ſans qu'il les

aigrît davantage par une bravoure inutile & peu convenable à un homme de son caractere. Il fût donc obligé de se retirer, & même de dissimuler toute sa colere, dans l'esperance que le tems luy fourniroit une occasion favorable pour faire éclater sa vengeance contre Norogna, & son attachement pour les interests de l'Espagne.

Le reste des Conjurez s'assûra des Espagnols, qui étoient dans le Palais, ou dans la Ville. Ils arrêterent le Marquis de Puëbla Majordome de la Vicereine,

& frere aîné du Marquis de Leganez, Dom Didace Cardenas, Mestre de Camp General, Dom Fernand de Castro Intendant de Marine, le Marquis de Baynetto Italien, Grand Ecuyer de la Vicereine, & quelques Officiers de Marine qui étoient dans le port. Cela se passa avec autant de tranquilité, que s'ils avoient été arrêtez par un ordre du Roy d'Espagne. Personne ne branla pour le secourir, & eux-mêmes n'étoient gueres en état de se défendre, ayant été arrêtez la plûpart dans le lit.

Ensuite Antoine de Sal-daigne à la tête de ses amis & d'une foule de peuple, dont il étoit suivis, monta à la Chambre Souveraine de Rélation. Il exposa à la Compagnie le bonheur du Portugal, qui avoit recouvré son Roy legitime; que la tyrannie venoit d'être détruite, & que les loix si long-tems méprisées alloient reprendre leur ancienne vigueur sous un Prince si sage & si juste. Son discours fut reçû avec un applaudissement general, on n'y répondoit que par de vives acclamations en

faveur du nouveau Prince ; & les Arrêts qu'on venoit de prononcer au nom du Roy d'Eſpagne, furent changez & intitulez ſous l'autorité & au nom de Dom Juan Roy de Portugal.

Pendant qu'Antoine de Saldaigne diſpoſoit la Chambre de Rélation à reconnoître le Duc de Bragance pour Roy, Dom Gaſton Coutingno tiroit des priſons tous ceux que la dureté des Miniſtres d'Eſpagne y tenoit enfermez. Ces pauvres gens, paſſant tout d'un coup d'un affreux cachot, & de la crainte continuelle

d'une mort prochaine, au plaiſir de trouver leur liberté dans celle de leur païs, touchez de ſentimens de reconnoiſſance, & agitez de la peur qu'ils avoient de retomber dans leurs chaînes, composerent comme une nouvelle Compagnie de Conjurez, qui n'eut pas moins d'ardeur pour affermir le Thrône du Duc de Bragance, que le Corps de Nobleſſe qui en avoit formé le premier deſſein.

Au milieu de la joye, que cauſoit aux Conjurez le ſuccès favorable de l'entrepriſe, Pinto avec les

incipaux n'estoit pas sans
quietude. Les Espagnols
oient encore dans la Ci-
delle, d'où ils pouvoient
udroyer la ville, & faire
pentir le peuple d'une
ye inconsiderée. C'étoit
ailleurs une porte assûrée
ı Roy d'Espagne pour
ntrer dans la Ville, & y
tablir son autorité. Ainsi
oyant n'avoir rien fait,
nt qu'ils ne seroient pas
aîtres de cette Place, ils
lerent trouver la Vice-
ine, à laquelle ils deman-
:rent un ordre pour le
ouverneur, afin qu'il la
mît entre leurs mains.

Elle rejetta bien loin cette proposition, & leur reprochant leur rebellion, elle leur demanda avec indignation, s'ils vouloient aussi la rendre complice. D'Almada irrité de son refus, plein de feu, & la colere dans les yeux, jura que si elle ne signoit promptement l'ordre qu'on lui demandoit, il alloit sur le champ poignarder tous les Espagnols qui étoient arrêtez. La Princesse effrayée de l'emportement de cet homme, & craignant pour la vie de tant de gens de qualité, crût que le Gou-

erneur ſçavoit trop bien
on devoir, pour déferer à
n ordre qu'il devineroit
iſément avoir été extor-
qué par violence : ainſi elle
igna cet ordre, mais il eut
in autre effet qu'elle ne
penſoit. Le Gouverneur
Eſpagnol Dom Loüis Del-
campo, homme de peu de
réſolution, voyant à la por-
te de la Citadelle tous les
Conjurez en armes, ſuivis
d'une foule de peuple, qui
menaçoit de le mettre en
piéces avec toute ſa garni-
ſon, s'il ne ſe rendoit à l'inſ-
tant, ſe trouva fort heu-
reux de ſortir à ſi bon mar-

ché, & avec un titre apparent qui couvroit sa lâcheté. Il rendit la Citadelle. Les Conjurez assurez de tous côtez dépêcherent aussi-tôt Mendoze & le Grand Veneur au Duc de Bragance pour lui porter ces heureuses nouvelles, & l'assurer de la part de toute la Ville, qu'il ne manquoit plus au bonheur du peuple que la presence de son Roy.

Ce n'est pas que sa presence fût également souhaitée de tout le monde. Les Grands du Royaume ne voyoient son élevation

u'avec une secrette jalou-
ie ; & ceux de la Noblesse
qui n'avoient point eu de
part à la Conjuration, ob-
servoient un silence qui
marquoit leur incertitude.
Il y en avoit même qui s'a-
vançoient jusques à dire,
qu'il n'étoit pas sûr que ce
Prince voulût avoüer une
action aussi hardie, & qui
auroit infailliblement des
suites terribles. Les creatu-
res des Espagnols sur tout
étoient dans une conster-
nation étrange ; ils n'o-
soient paroître, de peur de
s'attirer le peuple encore
tout furieux de sa nouvelle

liberté : chacun se tenoit renfermé chez soy, en attendant que le temps lui apprît ce qu'ils devoient craindre, ou esperer des desseins du Duc de Bragance.

Mais ses amis qui étoient bien instruits de ses intentions, marchoient toûjours leur chemin. Ils s'assemblerent au Palais, pour donner quelques ordres, en attendant l'arrivée du Roy. Ils declarerent unanimement l'Archevêque de Lisbonne President du Conseil, & Lieutenant General pour le Roy. Il s'en défendit

fendit d'abord, remontrant que l'état present de la Ville & de tout le Royaume demandoit plûtôt un General, qu'un homme de son caractere. Enfin, faisant semblant de se rendre aux prieres de ses amis, il convint de se charger de signer les ordres, pourvû qu'on lui donnât l'Archevêque de Brague pour Collegue dans l'expedition des affaires & des dépesches qu'il faloit faire avant l'arrivée du Roy.

Par là ce Prélat fin & habile, esperoit sous prétexte de partager avec lui l'auto-

rité, le rendre complice, & par consequent criminel envers les Espagnols, s'il acceptoit la qualité de Gouverneur, de laquelle, après tout, il ne lui auroit jamais laissé que le titre; ou s'il la refusoit, le perdre auprès du Prince, & le rendre odieux à ses peuples mêmes, & à tout le Portugal, comme un ennemi déclaré de tout le Royaume.

L'Archevêque de Brague sentit bien le piége qu'on lui tendoit: mais comme il étoit tout dévoüé au parti des Espagnols par l'attachement

qu'il avoit pour la Vice-
eine, il refusa hautement
le prendre aucune part au
Gouvernement. Ainsi l'Ar-
chevêque de Lisbonne s'en
rouva chargé seul, & on
ui donna pour Conseillers
l'Etat Dom Miguel d'Al-
meïda, Pierre Mendoze,
& Dom Antoine d'Alma-
la.

Un des premiers soins
du Gouverneur fut de se
endre maistre de trois
grands Galions Espagnols
qui étoient dans le Port de
Lisbonne. On arma quel-
ques barques, où toute la
Jeunesse de la Ville se jet-

ta, dans l'impatience de ſe ſignaler : mais on trouva ces vaiſſeaux ſans réſiſtance, les Officiers & la pluſpart des ſoldats ayant été arrêtez dans la Ville, dans le temps que la Conjuration éclata.

Il dépeſcha le ſoir du même jour des couriers dans toutes les Provinces, pour inviter les peuples à rendre graces à Dieu de ce qu'ils avoient recouvré leur liberté, avec ordre à tous les Magiſtrats des Villes de faire proclamer le Duc de Bragance Roy de Portugal, & de s'aſſurer de

tous les Espagnols qu'on pourroit trouver. Ensuite il fit préparer toutes choses dans Lisbonne pour recevoir magnifiquement le nouveau Prince qu'on attendoit à tous momens. L'Archevêque fit entendre à la Vicereine, qu'il étoit à propos qu'elle se retirât du Palais pour faire place au Roy & à toute sa Maison. Il lui fit préparer un appartement dans la Maison Royale de Xabregas, qui étoit dans une extrémité de la Ville. La Princesse sortit du Palais aussi-tôt qu'elle eut appris les inten-

tions de l'Archevêque, mais d'un air fier & sans dire un seul mot. Elle traversa toute la Ville pour s'y rendre. Ce n'étoit plus cette foule de Courtisans qui l'accompagnoient ordinairement, à peine avoit-elle quelques domestiques; & le seul Archevêque de Brague, toûjours constant dans son attachement, lui en donna des marques publiques, dans un tems qu'elles n'étoient pas sans danger pour sa vie.

Cependant le Duc de Bragance souffroit de cruel-

es agitations dans l'incer-
itude de ſa deſtinée : tout
e que l'eſperance la plus
latteuſe a d'agreable, &
out ce que la crainte la
lus cruelle a de terrible,
ui paſſoient tour à tour
lans l'eſprit ; l'éloigne-
nent de Villaviciosa qui
ſt à trente lieuës de Liſ-
onne, l'empeſchoit d'en
pprendre des nouvelles
uſſi-tôt qu'il eût bien ſou-
aité. Tout ce qu'il ſça-
oit, c'eſt que dans ce mo-
nent on y décidoit de ſa
ie & de ſa fortune. Il a-
oit réſolu d'abord, com-
ne nous avons dit, de fai-

re soûlever le même jour toutes les Villes de ses dépendances: mais il trouva plus à propos d'attendre des nouvelles de Lisbonne, afin de prendre son parti conformément à ce qui se seroit passé dans cette Ville. Il luy restoit le Royaume des Algarves, & la Ville & la Citadelle d'Elüas, où il pouvoit se retirer, si le succès n'étoit pas favorable dans la Capitale; & il crût même pouvoir encore se défendre d'avoir eu part à la Conjuration, dans un tems sur tout, où les Espagnols consentiroient ai-
sément

ſément qu'il voulût bien être innocent.

Il avoit envoyé pluſieurs couriers ſur la route de Liſbonne ; & quoiqu'il attendît des nouvelles à toutes les heures, il avoit déja paſſé toute la journée & une partie de la nuit dans ces agitations : lorſqu'enfin Mendoze & Mello ayant fait une extréme diligence, arriverent à Villaviciosa. Ils ſe jetterent d'abord aux pieds du Prince, & par cette action reſpectueuſe, & la joye qui brilloit ſur leur viſage, ils lui apprirent encore mieux que par leurs

paroles, qu'il étoit Roy de Portugal.

Ils vouloient lui rendre un compte exact du succès de l'entreprise. Mais le Prince sans leur donner le tems d'entrer dans le détail de cette affaire, les conduisit lui-même avec empressement dans l'appartement de la Duchesse. Ces deux Seigneurs la salüerent avec le mesme respect que si elle eût été déja sur le Trône; ils l'assurerent de tous les vœux de ses Sujets, & pour lui marquer qu'ils la reconnoissoient pour leur Souveraine, ils la trai-

terent toûjours de Majesté; ce qui lui devoit être d'autant plus agreable, que l'on ne se servoit auparavant que du mot d'Altesse pour les Rois de Portugal.

On peut juger de la joye du Prince & de cette Princesse par les cruelles inquiétudes dont ils sortoient, & par la grandeur de la fortune où ils se trouvoient heureusement élevez. Tout le Château retentit alors de cris de joye, la nouvelle se répandit en un moment aux environs. Le même jour il fut proclamé Roy de Portugal dans

toutes les Villes de ses dépendances. Alphonse de Mello en fit faire autant dans la ville d'Elüas. Chacun accourt en foule rendre ses devoirs au nouveau Roy: & peut-être que ces premiers hommages, quoique rendus confusément, ne toucherent pas moins l'ame de ce Prince, que ceux qu'il reçût quelque tems après dans un jour de ceremonie.

Le Roy partit aussi-tôt pour Lisbonne avec le même équipage, avec lequel on croyoit qu'il devoit paroître à la Cour d'Espagne.

Il étoit accompagné du Marquis de Ferreïra son parent, du Comte de Vimiose, & de quantité de gens de qualité qui s'étoient rendus auprès de lui.

Il laissa la Reine sa femme à Villaviciosa pour contenir par sa presence toute la Province sous son obéissance. Il trouva les chemins bordez d'un nombre infini de gens de toutes conditions qui accouroient pour le voir. Il eut le plaisir & la satisfaction dans tous les lieux où il passa, d'entendre le peuple qui faisoit des vœux pour sa conservation,

& qui donnoit mille male-dictions aux Espagnols. Toute la Noblesse, les Officiers de la Couronne, & les premiers Magistrats le furent recevoir bien loin de Lisbonne, & il rentra dans cette Ville parmi les acclamations & les applaudissemens du peuple, & suivi d'une Cour nombreuse, magnifique, & toute remplie de joye.

6. Decembre.

Le soir il y eut des feux d'artifices disposez dans toutes les places publiques. Les Bourgeois en particulier en avoient fait chacun devant leurs maisons, tou-

tes les fenêtres brillerent pendant toute la nuit d'un nombre infini de flambeaux & de bougies; il sembloit que toute la Ville fût en feu: ce qui fit dire à un Espagnol, que ce Prince étoit bienheureux qu'un si beau Royaume ne lui coûtât qu'un feu de joye.

En effet, un soûlevement general de tout le Royaume suivit incontinent celui de Lisbonne. Il sembloit qu'à l'exemple de cette Capitale, chaque Ville eût une Conspiration toute prête à faire éclater, tant cette révolution fut prom-

pte & generale. Il arrivoit tous les jours des Couriers au Roy pour lui apprendre que les Villes & les Provinces entieres avoient chassé les Espagnols pour se mettre sous son obéïssance. Les Gouverneurs de Places ne furent pas plus fermes que celui de la Citadelle de Lisbonne; & soit qu'ils n'eussent pas assez de troupes pour contenir le peuple, ou qu'ils manquassent de courage ou de munitions, ils sortirent honteusement, la plupart sans se faire tirer un coup de mousquet: chacun d'eux craignoit

ıur ſoy le même traite-
ent que celui de Vaſcon-
llos ; rien ne leur paroiſ-
it ſi terrible, que le peu-
e en fureur. Ainſi on peut
re, qu'ils s'enfuirent de
ɔrtugal avec la même
écipitation, que des cri-
inels qui échappent de
ırs priſons, ſans qu'il reſ-
t dans tout le Royaume
ı ſeul Eſpagnol qui ne
t arrêté ; & tout cela en
oins de quinze jours.

Il n'y eut que Dom Fer-
nd de la Cuéva Gouver-
ur de la Citadelle de
int Joam à l'embouchu-
du Tage, qui parut vou-

loir tenir contre la révolution generale, & conserver la Place au Roy son Maître. Sa garnison n'étoit composée que d'Espagnols commandez par de braves Officiers, qui firent une vigoureuse résistance aux premieres approches des Portugais. Il falut se résoudre à l'assieger dans les formes, on fit venir du canon de Lisbonne, la tranchée fut ouverte, & poussée jusques à la contrescarpe, nonobstant le feu continuel & les sorties frequentes que faisoient les assiégez. Mais comme la voye

de la négociation est toûjours la plus sûre, & souvent la plus courte, le Roy fit faire des propositions si avantageuses au Gouverneur, qu'il n'eut pas la force d'y résister. Il fut ébloui des sommes considerables qu'on lui offrit, jointes à une Commanderie de l'Ordre de Christ, dont ce Prince l'assura. Il fit son traité, & rendit la Citadelle, sous prétexte qu'il n'avoit pas de troupes suffisantes pour la défendre, malgré cependant les principaux Officiers de la garnison, qui refuserent de signer la capitulation.

convenables à sa nouvelle dignité, & qui pouvoient lui faire croire, qu'il étoit persuadé qu'elle n'avoit pas peu contribué à lui mettre la Couronne sur la tête. On remarqua que dans ce changement de fortune, le personnage de Reine ne lui coûta rien, & qu'elle soûtint sa nouvelle dignité avec tant de grace & de majesté, qu'elle sembloit être née sur le Trône.

Tel fut le succès de cette entreprise, qu'on peut dire qui fût un miracle du secret, soit que l'on considere le grand nombre, ou les

iverses qualitez des per-
onnes à qui il fut confié.
Iais ce fut une suite natu-
elle des sentimens d'aver-
on que chacun d'eux a-
oit conçûs depuis long-
ems contre le Gouverne-
ient Espagnol: sentimens,
ue les guerres frequentes
ue ces peuples comme
oisins ont toûjours euës
itr'eux, firent naître dès
commencement de cet-
Monarchie, que la con-
irrence dans la décou-
erte des Indes, & de fre-
uens démêlez dans le
ommerce, avoient fort
ugmentez, & qui étoient

dégenerez dans une haine violente depuis que les Portugais avoient été soûmis à la domination de la Castille.

Cette nouvelle fut bientôt portée à la Cour d'Espagne. Le Ministre en fut sensiblement touché, il fut au désespoir de s'être laissé prévenir. Le Roy son Maître n'avoit pas besoin de nouvelles affaires, il étoit assez embarassé à se défendre contre les armes de la France & de la Hollande; & sur-tout la révolte de la Catalogne étoit d'un dangereux exemple, & luy causoit

ſoit de violentes inquiétu-
des.

Toute la Cour ſçavoit la nouvelle, le Roy étoit le ſeul qui l'ignoroit : perſonne n'oſoit ſe haſarder de luy en parler, par la crainte du Miniſtre, qui n'auroit pas pardonné aiſément à ceux qui ſe ſeroient chargez de ce ſoin. Enfin cette affaire faiſant trop de bruit pour eſtre cachée davantage, & le Comte-Duc craignant que quelqu'un de ſes ennemis ne s'ingerât d'en faire le récit d'une maniere qui luy fût plus deſavantageuſe, que s'il le faiſoit lui-

même, il se détermina à l'annoncer lui-même au Roy. Mais comme il connoissoit l'esprit de ce Prince, il sçût tourner la chose d'une maniere si fine, que le Roy ne connut pas toute la perte qu'il venoit
„ de faire. Sire, luy dit-il en l'abordant avec un visage ouvert, & plein de confian-
„ ce, je vous apporte une
„ heureuse nouvelle, Vôtre
„ Majesté vient de gagner un
„ grand Duché & plusieurs
„ belles Terres. Et comment,
„ Comte, luy dit le Roy tout
„ surpris? C'est, répondit ce
„ Ministre, que la tête a tour-

é au Duc de Bragance, il «
est laissé séduire par une «
opulace qui l'a proclamé «
oy de Portugal: voilà tous «
s biens confisquez, il n'y a «
u'à les réünir à vôtre Do- «
naine, & par l'extinction «
e cette Maison, Vôtre «
Majesté regnera désormais «
ans inquiétude dans ce «
Royaume. «

Quelque foible que fût
e Prince, il ne fut pas tel-
ement ébloui de ces espe-
ances magnifiques, qu'il
e comprît bien que cela
e seroit pas si aisé. Mais
omme il n'osoit plus voir
que par les yeux de son

Ministre, il se contenta de luy dire qu'il faloit travailler à éteindre une Rebellion qui pouvoit avoir des suites dangereuses.

En effet, le Roy de Portugal ne negligeoit rien de ce qui pouvoit l'affermir dans sa nouvelle grandeur. En arrivant à Lisbonne il avoit nommé aussi-tôt pour toutes les Places frontieres des Gouverneurs, gens fideles & pleins de valeur & d'experience, qui partirent incessamment, & allerent se jetterent chacun dans son Gouvernement, avec ce qu'ils pûrent ramasser de

gens de guerres, & travail-
erent avec toute la diligen-
e possible à mettre leurs
laces en état de défense.
l délivra en même tems
uantité de Commissions
our lever des troupes ; &
mmediatement après son
Couronnement il convo-
ua les Etats du Royaume. Le 28. Janvier. 1641.
l y fit examiner ses droits à
a Couronne, pour ne lais-
er aucun scrupule dans l'es-
rit des Portugais, & par
n Acte solemnel il fut re-
onnu pour veritable &
egitime Roy de Portugal,
omme descendant par la
Princesse sa mere de l'In-

fant Edoüard, fils du Roy Emanuël, à l'exclusion du Roy d'Espagne, qui ne sortoit de ce Roy que par une fille, qui par les loix fondamentales du Royaume étoit excluë de la Couronne, ayant épousé un Prince étranger.

Il déclara dans l'Assemblée generale des Etats, qu'il se contentoit de ses biens de patrimoine pour l'entretien de sa Maison, & qu'il reservoit tout le Domaine Royal pour les necessitez du Royaume; & afin de faire goûter aux peuples la douceur de son Gouver-

iement, il abolit tous les
mpôts, dont les Eſpagnols
es avoient accablez.

Il remplit les Charges de
'Etat & les Emplois les plus
:onſiderables, de ceux des
Conjurez qui en étoient
plus capables, & qui a-
voient marqué plus d'ar-
leur pour ſon élevation.
Pinto n'eût point de part
cette promotion, le Prin-
e ne crût pas ſon autorité
encore aſſez établie pour
aire paſſer un de ſes do-
neſtiques d'une naiſſance
nédiocre, dans une gran-
le Charge : il n'en eut pas
cependant moins d'autori-

té sur l'esprit du Roy & dans tout le Royaume; & l'on peut dire que sans être Ministre ny Secretaire d'Etat en titre, il en faisoit toutes les fonctions, par la confiance étroite que son Maître avoit en luy.

Ayant mis tout l'ordre qu'on pouvoit désirer dans le dedans du Royaume, il donna tous ses soins à s'unir étroitement avec les ennemis du Roy d'Espagne, & même à luy en susciter de nouveaux, & il tâcha d'insinuer au Duc de Medina-Sidonia, son beau-frere & Gouverneur de l'Andalou-

ie, le dessein de se rendre ndépendant dans son Gouvernement, & de s'en faire son exemple le Souverain. Le Marquis Daïamonté Seigneur Espagnol, parent de la Reine de Portugal se chargea de cette négociation, dont nous verrons le succès dans la suite de ce discours.

Le nouveau Roy de Portugal dépêcha ensuite des Ambassadeurs dans toutes les Cours de l'Europe, pour s'y faire reconnoître. Il fit une Ligue offensive & défensive, avec les Hollandois & les Catalans : il se

trouvoit aſſuré de la protection de la France. Le Roy d'Eſpagne même montra ſa foibleſſe : car il n'entreprit rien de conſiderable ſur les frontieres de Portugal pendant toute la Campagne, apparemment parce que la révolte de la Catalogne occupoit toutes ſes forces. Ce qu'il entreprit même, ne luy réüſſit pas, ſes troupes eurent toûjours du deſavantage. Quelque-tems après on apprit que Goa, & tout ce qui reconnoît la domination Portugaiſe, ſoit dans les Indes, ou dans l'Afrique & le Perou, avoient

uivi la révolution generale lu Royaume. De ſorte que out ſembloit promettre au Roy de Portugal une ſuite l'heureux ſuccès, & un egne toûjours tranquille u dedans, & victorieux au lehors : lorſquil étoit ſur le oint de perdre & le Sceptre & la vie, par une déeſtable conſpiration qui 'étoit formée ſourdement lans Liſbonne, & au milieu nême de la Cour de ce Prince.

L'Archevêque de Brague étoit, comme nous avons lit, tout dévoüé à la Cour l'Eſpagne, dont il étoit un

des Ministres dans le Portugal. Il voyoit bien qu'il n'y avoit point de rétablissement à esperer pour luy, que dans le rétablissement du Gouvernement Espagnol : il craignoit même que le Roy, qui sembloit avoir eu quelques égards pour son caractere, en ne le faisant pas arrêter, comme les autres Ministres des Espagnols, ne s'y déterminât enfin, quand son autorité seroit entierement établie. Mais ce qui étoit plus capable que tout cela de le faire entreprendre quelque chose de conside-

rable, c'étoit ſon attachement pour la Vicereine : il ne voyoit cette Princeſſe en priſon, & dans des lieux ſurtout où il luy ſembloit qu'elle devoit regner, qu'avec un veritable deſeſpoir; & ce qui avoit particulierement aigri ſon reſſentiment, c'eſt qu'on luy avoit défendu de la voir, & à toutes les perſonnes de qualité qui avoient permiſſion d'aller chez elle, depuis qu'on s'étoit apperçû qu'elle ſe ſervoit de la liberté que le Roi luy avoit laiſſée, pour inſpirer des ſentimens de révolte à tous les Portugais

qui l'approchoient. Cette conduite luy parut tyrannique & insuportable : il luy sembloit à tous momens que cette Princeſſe luy demandoit ſa liberté , pour prix de toutes les graces qu'elle luy avoit faites. Le ſouvenir de ſes bontez allumoit ſa colere, & le fit réſoudre à tout employer pour ſatisfaire à ſa reconnoiſſance, & pour la venger de ſes ennemis. Mais comme il étoit bien difficile de ſurprendre ou de corrompre les Gardes que le Roy luy avoit donnez, il réſolut d'aller droit à la ſource, & par la mort

du Roy même rendre à cette Princesse & sa liberté & sa premiere autorité.

S'étant affermi dans ce dessein, il s'appliqua à trouver tous les moyens qui pouvoient faire réüssir le plus promptement son projet, se doutant bien qu'on ne lui laisseroit pas longtems la Charge de President du Palais, & qu'il seroit contraint de se retirer à Brague. Il jugea bien d'abord qu'il faloit prendre une autre route que celle que le Roy venoit de tenir; qu'il n'auroit jamais le peuple de son party, à cause de

la haine qu'il portoit aux Espagnols; que d'un autre côté l'élevation du Roy étant l'ouvrage de la Noblesse, elle n'entreroit pas dans cette Conspiration, dans laquelle elle ne pouvoit trouver aucun avantage. Il vit bien qu'elle ne pouvoit réüssir que du côté des Grands; dont la plûpart bien loin d'avoir contribué à la révolution présente, souffroient impatiemment l'élevation de la Maison de Bragance. Ainsi après s'être assûré de la protection du Ministre d'Espagne il jetta les yeux sur le Marquis de Villareal.

Il fit comprendre à ce Prince, que le nouveau Roy étant un esprit timide & défiant, chercheroit toûjours les moyens d'abaisser sa Maison, de peur de laisser à son successeur des ennemis redoutables dans des Sujets trop puissans; que luy & le Duc d'Aveiro, tous deux du Sang Royal de Portugal, étoient éloignez des Emplois, pendant que toutes les Charges de l'Etat & les Dignitez du Royaume devenoient la récompense d'une troupe de séditieux; que tous les gens de bien voyoient avec douleur le

mépris qu'on faisoit de sa personne ; qu'il alloit languir dans une indigne oisiveté au fond de sa Province ; qu'il songeât qu'il étoit trop grand par sa naissance & ses grands biens, pour être Sujet d'un si petit Roy ; & qu'il venoit de perdre un Maître dans la personne du Roy d'Espagne, qui pouvoit seul luy donner des Emplois conformes à sa naissance, par le nombre considerable de Royaumes & de Gouvernemens où il avoit à pourvoir.

Voyant que ces discours faisoient impression sur l'es-

prit de ce Prince, il luy dit, qu'il avoit ordre de la Cour d'Eſpagne de luy prometre la Viceroyauté de Portugal pour récompenſe de ſa fidelité. Ce n'étoit pourtant pas l'intention de l'Archevêque, il vouloit uniquement la liberté & le rétabliſſement de la Princeſſe de Mantouë. Mais il faloit intereſſer le Marquis de Villareal par les motifs les plus puiſſans. Ces conſiderations, que l'Archevêque ſçût luy remettre pluſieurs fois & en pluſieurs manieres devant les yeux, le firent conſentir à ſe mettre

à la tête de cette affaire avec le Duc de Camine son fils.

L'Archevêque s'étant bien assûré de ces deux Princes, engagea aussi le Grand Inquisiteur son ami particulier. Cet homme étoit d'autant plus important au dessein de l'Archevêque, qu'il étoit sûr, en l'engageant, d'y faire entrer tous les Officiers de l'Inquisition, nation souvent plus formidable aux gens de bien qu'aux scelerats, & qui peut beaucoup parmi les Portugais. Il le prit par des motifs de conscien-

e, le faisant souvenir du serment de fidelité qu'ils avoient fait au Roy d'Espagne, & qu'ils ne devoient pas violer en faveur d'un Rebelle ; peut-être aussi par les vûës fort interessantes, en luy faisant envisager qu'ils ne pouvoient ny l'un ny l'autre esperer de conserver long-tems leurs Charges sous un Prince qui aimoit à remplir tous les Emplois de gens qui lui fussent dévoüez.

Il passa plusieurs mois à faire beaucoup d'autres Conjurez. Les principaux furent le Commissaire de

la Cruzade, le Comte d'Armamar, neveu de l'Archevêque, le Comte de Ballerais, Dom Auguſtin Emanuel, Antoine Correa, ce Commis de Vaſconcellos, à qui Menezés donna quelques coups de poignard, quand la Conjuration éclata, Laurent Pidez Carvable, Garde du Threſor Royal, tous creatures des Eſpagnols, à qui ils devoient leurs Charges & leur fortune, & qui n'en eſperoient la conſervation ou le rétabliſſement que par le retour de la domination des Caſtillans.

Les Juifs même qu'on
çait être en grand nombre
Lisbonne, & qui y vivent
n s'accommodant au de-
ιors de la Religion Chrê-
ienne, eurent part à ce
.essein. Le Roy venoit de
efuser des sommes consi-
lerables, qu'ils luy avoient
ffertes pour faire cesser les
ourſuites de l'inquisition,
k pour obtenir la permis-
ion de professer publique-
nent leur Religion. L'Ar-
:hevêque se servit habile-
nent du ressentiment où ils
:toient de ce refus, pour les
:ngager dans son entrepri-
e. Il s'aboucha avec les

principaux, qui étoient au deſeſpoir de s'être déclarez mal à propos, & qui ſe voyoient par là expoſez à toute la cruauté de l'Inquiſition.

Ce Prélat habile fit ſervir leur frayeur à ſes deſſeins; il les aſſûra de ſa protection auprès du Grand Inquiſiteur, qu'on ſçavoit bien qui n'agiſſoit que par ſes mouvemens: enſuite il leur fit craindre d'être chaſſez de tout le Portugal par un Prince qui affectoit une grande Catholicité; & en même tems il leur promit au nom du Roy d'Eſpagne la

la liberté de conscience, & d'une Synagogue dans le Royaume s'ils pouvoient contribuer à y rétablir son autorité.

La passion de cet Archevêque étoit si violente, qu'il n'eut point de honte d'emprunter le secours des ennemis de JESUS-CHRIST pour chasser du Thrône son Roy legitime : ce fut peût-être la premiere fois que l'on vit l'Inquisition agir de concert avec la Synagogue.

Les Conjurez après plusieurs projets differens, s'arresterent enfin à celui-ci,

qui étoit le ſentiment de l'Archevêque, & qu'il avoit concerté avec le premier Miniſtre d'Eſpagne, que les Juifs mettroient le feu la nuit du 5. Août aux quatre coins du Palais, & en même tems à pluſieurs maiſons de la Ville, afin d'occuper le peuple chacun dans ſon quartier; que les Conjurez ſe jetteroient dans le Palais ſous pretexte d'apporter du ſecours contre l'incendie, & qu'au milieu du trouble & de la confuſion que cauſent neceſſairement ces ſortes d'accidens, ils s'approche-

roient du Roy, & le poignarderoient; que le Duc de Camine s'assureroit de la Reine & des Princes ses enfans, pour s'en servir, comme on avoit fait de la Princesse de Mantoüe, pour faire rendre la Citadelle; qu'il y auroit en mesme tems des gens tout prests avec beaucoup de feux d'artifice pour mettre le feu à la flotte; que l'Archevêque & le Grand Inquisiteur avec tous ses Officiers marcheroient par la Ville pour appaiser le peuple, & l'empêcher de remuer, par la crainte qu'il a de

l'inquisition ; & que le Marquis de Villareal prendroit le Gouvernement de l'Etat, en attendant les ordres d'Espagne.

Comme ils n'étoient pas sûrs, que le peuple voulût se déclarer en leur faveur, ils avoient besoin de troupes pour soûtenir leur entreprise. Ils convinrent qu'il faloit obliger le Comte-Duc à envoyer une flotte considerable sur les Côtes, prête à entrer dans le Port, au moment que la Conjuration éclateroit ; & que sur l'avis du succès, il fit avancer aussi-tôt vers Lis-

bonne des troupes, qui seroient sur la frontiere, pour achever de soûmettre ce qui feroit encore quelque résistance.

Mais il étoit difficile aux Conjurez d'entrenir pour cela les correspondances necessaires avec le premier Ministre d'Espagne. Depuis que le Roy avoit sçû que la Vicereine avoit écrit à Madrid, il avoit mis des Gardes si exacts sur les frontieres, qu'il ne sortoit plus personne du Royaume sans sa permission expresse; & il n'étoit pas sûr d'entreprendre de corrom-

pre les Gardes, de peur que par une double trahison ces gens ne les trahissent eux-mêmes, en livrant les lettres, ou en déclarant qu'on les avoit voulu corrompre.

Enfin pressez de faire sçavoir de leurs nouvelles au Ministre d'Espagne, sans lequel ils ne pouvoient rien entreprendre, & ne sçachant de quelle voye se servir, ils jetterent les yeux sur un riche Marchand de Lisbonne, qui étoit Tresorier de la Doüane, & qui à cause de son grand commerce dans toute l'Europe

avoit permiſſion particu-
liere du Roy d'écrire en
Caſtille. Cet homme ap-
pellé Baëze faiſoit profeſ-
ſion publique de la Reli-
gion Chrétienne, mais il
étoit de ceux qu'on appelle
en Portugal Chrétiens nou-
veaux, & qu'on ſoupçonne
toûjours d'obſerver en ſe-
cret les Loix de la Religion
Juifve. On lui offrit une
groſſe ſomme d'argent
pour l'engager dans l'en-
treprise. Cela joint aux ex-
hortations des Juifs qui a-
voient le ſecret de la Con-
juration, il accepta les of-
fres, & ſe chargea de faire

tenir les lettres au Comte-Duc d'Olivarés.

Il adressa son pacquet au Marquis d'Aiamonté Gouverneur de la premiere Place frontiere d'Espagne, croyant ses lettres en sûreté, si-tôt qu'elles seroient hors des terres de Portugal.

Ce Marquis, proche parent & ami de la Reine de Portugal, & qui étoit actuellement en negociation avec le nouveau Roy, surpris de voir des lettres cachetées du grand Sceau de l'Inquisition de Lisbonne, & adressées au premier Ministre

ıstre d'Espagne, les ouvrit
ussi-tôt, dans la crainte
ue ce ne fût quelque avis
u'on lui donnât de la liai-
on qu'il entretenoit se-
rettement avec le Roy &
a Reine de Portugal, lors-
u'il trouva que c'étoit le
rojet & le plan d'une Con-
uration prête à éclater
ontre lui, & qui alloit per-
lre toute la Maison Roya-
e.

Il renvoya aussi-tôt le
acquet au Roy de Portu-
al. On ne peut dire l'éton-
ement où il se trouva à
'ouverture de ces Lettres,
n voyant que des Princes

ſes parens, un Archevê-que & pluſieurs des Grands de ſa Cour, qui ſembloient avoir marqué plus de joye de ſon élevation, conſpiroient non ſeulement contre ſa Couronne, mais en vouloient encore à ſa vie.

Il fit auſſi-tôt aſſembler ſon Conſeil ſecret, & quelques jours aprés, on executa ce qui y fut réſolu. Le 5. Août étoit le jour où la Conſpiration devoit éclater, ſur les onze heures du ſoir, ſuivant le projet qui avoit été intercepté, le Roy fit entrer ce jour-là même dans Liſbonne à dix heures

du matin, toutes les troupes qui étoient en quartier dans les villages voisins, sous prétexte d'une revûë generale qu'il devoit faire dans la grande cour du Palais. Il donna de sa propre main & en secret, plusieurs billets cachetez à ceux de sa Cour dont il étoit le plus assuré, avec un ordre précis à chacun de n'ouvrir son billet qu'à midy, & pour lors d'executer ponctuellement ce qu'il portoit. Ensuite ayant fait appeller dans son cabinet l'Archevêque & le Marquis de Villareal, sous pré-

texte de quelque affaire qu'il leur vouloit communiquer : on les arresta sans bruit environ à midy ; & un Capitaine des Gardes dans le mesme tems arresta le Duc de Camine dans la Place publique. Ceux qui avoient reçû du Roy ces billets cachetez, les ayant ouverts, y trouverent un ordre pour chacun d'eux, d'arrester un des Conjurez, de le conduire en telle prison, & de le garder à vûë jusques à nouvel ordre. Ces mesures étoient prises si justes, & furent executées si ponctuellement,

ju'en moins d'une heure es quarante-ſept Conjurez ürent arreſtez, ſans qu'au- :un ſongeât à échapper.

Le bruit de cette Con- uration s'étant répandu lans la Ville, tout le peu- ›le accourut en foule au ›alais, demandant avec de grands cris que l'on lui li- 'rât les traîtres. Quoy-que e Roy apperçût avec plai- ir l'affection que le peuple ui portoit, ce concours de nonde qui s'étoit aſſemblé i bruſquement, ne laiſſoit ›as de lui faire de la peine. l craignit que le peuple ne 'accoûtumât à ces ſortes

de mouvemens, qui ont toûjours quelque chose de séditieux. Ainsi après les avoir remerciez du soin qu'ils prenoient de sa vie, & les avoir assurez de la punition des coupables, il se servit du Magistrat pour les faire retirer.

Cependant de peur de laisser ralentir la haine du peuple, qui passe aisément de la fureur & de la colere la plus violente contre les criminels, aux sentimens de pitié & de compassion, dès qu'il ne les regarde plus que comme des malheureux : ce Prince fit publier

que les Conjurez avoient eu dessein de l'assassiner & toute la Maison Royale, de mettre le feu à la Ville ; que ce qui seroit resté de l'incendie, auroit été en proye aux seditieux ; & que la Politique d'Espagne, pour s'épargner desormais toute crainte de nouvelles Conspirations, & pour assouvir pleinement sa vengeance, avoit résolu de peupler la Ville d'une Colonie de Castillans, & d'envoyer tous les Bourgeois aux Mines de l'Amerique, & là de les ensevelir tout vivans dans ces

abyſmes où ils font périr tant de monde.

Enſuite il donna des Juges aux Conjurez, qu'il prit du Corps de la Chambre Souveraine : il y joignit deux Grands du Royaume à cauſe de l'Archevêque de Brague, du Marquis de Villareal, & du Duc de Camine.

Le Roy avoit ordonné aux Commiſſaires de ne ſe ſervir des Lettres qu'il leur remit, qu'en cas qu'ils ne puſſent d'ailleurs convaincre les Conjurez de leur crime, de peur qu'on ne démêlât en Eſpagne ſes

liaiſons avec le Marquis Daïamonté, & par quelle voye ces Lettres étoient tombées entre ſes mains. Mais il ne fut pas beſoin de les employer pour découvrir la verité. Baëze ſe coupa dans ſon interrogatoire ſur tous les chefs ſur leſquels il fut interrogé; & ce malheureux ayant été preſenté à la queſtion, à peine en eut-il ſenti les premieres douleurs, que le courage lui manquant, il confeſſa ſon crime, & déclara tout le plan de la Conſpiration. Il avoüa qu'ils avoient eu deſſein

de faire périr le Roy ; que l'Office de l'Inquisition étoit pleine d'armes, & qu'ils n'attendoient que la réponse du Comte-Duc pour executer leurs desseins.

La plusspart des autres Conjurez furent exposez à la question, & leurs dépositions se trouverent conformes à celles du Juif. L'Archevêque, le Grand Inquisiteur, le Marquis de Villareal, & le Duc de Camine confesserent leur crime pour s'épargner la douleur de la question. Les Juges condamnerent les

leux derniers d'avoir la tê-
e tranchée, les autres Con-
urez à être pendus & mis
par quartiers, & reserve-
ent au Roy le Jugement
les Ecclesiastiques.

Le Roy assembla aussi-
ôt son Conseil, & dit à
es Ministres, qu'il crai-
gnoit que le supplice de
ant de gens de qualité,
quoy-que criminels, n'eût
les suites dangereuses. Que
es Chefs des Conjurez é-
ant des premieres Maisons
du Royaume, leurs parens
etoient autant d'ennemis
ecrets qu'il auroit, & que
a passion de venger leur

mort seroit une malheureuse source de nouvelles Conjurations. Que la mort du Comte d'Egmont en Flandres, & celle des Guises en France avoient eu l'une & l'autre des suites funestes ; que la grace qu'il accorderoit à quelques-uns, & un traitement moins rigoureux que la mort pour les autres, lui gagneroit tous les cœurs, & les mettroit eux, leurs parens & leurs amis dans l'obligation d'agir d'oresnavant par des motifs de reconnoissance ; que cependant quoy-que son avis panchât

à la douceur, il ne les avoit assemblez que pour sçavoir leur sentiment, & suivre celui qui seroit trouvé le meilleur.

Le Marquis de Ferreïra opina le premier à les faire executer promptement. Il soûtint fortement qu'un Roy dans ces occasions ne doit écouter que la Justice seule; que la douceur pourroit avoir de dangereuses suites; que l'on attribuëroit le pardon des criminels à la foiblesse du Prince, ou à la crainte que l'on avoit de leurs amis, plûtôt qu'à sa bonté; que

l'impunité attireroit le mépris sur le Gouvernement present, & donneroit la hardiesse à leurs parens de vouloir les délivrer de prison, & peut-être de pousser la chose plus loin ; qu'il devoit un exemple de severité à son avenement à la Couronne, pour intimider ceux qui seroient capables d'entreprendre quelque chose de semblable. Enfin, que les criminels n'étoient pas seulement coupables envers la personne de Sa Majesté, mais qu'ils étoient coupables envers l'Etat qu'ils alloient bouleverser ;

e qu'il devoit encore plus
considerer la justice qu'el-
e doit à son peuple en les
punissant comme ils le mé-
itoient, que de faire atten-
ion au penchant qu'il a-
oit à la clemence, dans
ne occasion où la conser-
ation de Sa Majesté &
a sureté publique étoient
es interests inséparables.

Tout le Conseil ayant
té du mesme avis, le Roy
'y rendit, & l'Arrêt fut exé-
uté le lendemain. L'Ar-
hevêque de Lisbonne vou-
ut sauver un de ses amis,
l demanda sa grace à la
Reine, & la sollicita avec

toute la confiance d'un homme qui croyoit qu'il n'y avoit rien qu'on pût refuſer à ſes ſervices. Mais la Reine qui avoit compris la juſtice & la neceſſité indiſpenſable de la punition, & qui voyoit combien une diſtinction de cette nature aigriroit les parens & les amis des autres Conjurez, perſuadée qu'il pouvoit y avoir des actions de clemence tres-injuſtes, ſçût faire ceder dans ce moment le penchant qu'elle avoit à la douceur, au devoir de la juſtice. Elle ne dit qu'un mot à l'Archevêque,

ue, mais d'un ton qui ne
ii permit pas de repartir.
Monſieur l'Archevêque, «
ii dit-elle, la plus gran- «
e grace que vous pou- «
ez attendre de moy ſur «
e que vous me deman- «
ez, c'eſt d'oublier que «
ous m'en avez jamais «
arlé. «

Le Roy voulant ména-
ger le Clergé du Royau-
me, & ſur tout la Cour
e Rome, qui par con-
dération pour la Maiſon
'Autriche, refuſoit de re-
evoir ſes Ambaſſadeurs,
hangea la peine de l'Ar-
hevêque & du Grand In-

quisiteur, en prison perpetuelle. On publia peu de temps après, que l'Archevêque y étoit mort de maladie, accident assez ordinaire à certains prisonniers d'Etat, que la politique ne permet pas de faire monter sur un échafaut. On fut long-tems à la Cour de Madrid sans pouvoir démêler par quel moyen le Roy de Portugal avoit découvert cette conjuration, & ce ne fut que par une nouvelle conspiration, qui se tramoit en mesme tems contre le Roy d'Espagne, que ce Prince

onnût celui qui avoit
ait passer à Lisbonne les
remiers avis des desseins
e l'Archevêque de Bra-
ue.

Le Roy de Portugal en-
retenoit toûjours, comme
ous avons dit, une étroite
elation avec les ennemis
le la Monarchie Espagno-
e. Ses Ports étoient ou-
erts aux flottes de France
c d'Hollande : il avoit un
Résident à Barcelone &
armi les Revoltez de Ca-
alogne, & il s'appliqua à
xciter de nouveaux trou-
les dans le cœur mesme
le l'Espagne, qui laissas-

ſent moins d'attention à Philippe IV. pour les affaires de Portugal. Le nouveau Roy avoit déja jetté quelques ſemences de rebellion dans l'eſprit du Duc de Medina Sidonia ſon beau-frere, le Marquis Daïamonté, Seigneur Caſtillan, & leur confident mutuel, acheva de le ſéduire; il étoit proche parent de la Reine de Portugal & du Duc de Medina; ſes Terres ſituez à l'embouchure de la Guadiane, & proche les frontieres de Portugal, favoriſoient le commerce ſecret qu'il entretenoit avec

:ette Cour, & il esperoit
.ugmenter sa fortune &
rouver son élevation dans
:elle de ces deux Maisons.
C'étoit un homme hardi,
:ntreprenant, mécontent
lu Ministre, & prévenu de
:ette indifference pour la
rie si necessaire à ceux qui
:entent de hautes entre-
prises.

Il écrivit secrettement
ıu Duc de Medina Sidonia
pour le feliciter sur la dé-
:ouverte de la Conjuration
le l'Archevêque, qui avoit
pensé faire périr la Reine
a sœur & toute la Maison
Royale, & il luy insinuoit

en même tems combien il devoit souhaiter que le nouveau Roy pût conserver une Couronne qui devoit passer un jour sur la tête de ses neveux, que le Portugal contigû à la Castille luy assuroit un azile dans des temps fâcheux & sur tout pendant le Ministere du Comte-Duc, dont la politique superbe & absoluë, n'avoit pour objet que l'abaissement des Grands ; il ajoûta qu'il n'étoit pas même sûr que ce Ministre quoyque son parent, luy laissât long-tems le Gouvernement d'une grande Pro-

rince si voisine du Portugal, que c'étoit un sujet digne de ses réflexions, & que s'il vouloit qu'il achevât de luy communiquer celles qu'il avoit faites de son côté, il luy envoyât un homme de confiance avec lequel il pût s'ouvrir avec sureté.

Le Duc de Medina-Sidonia, naturellement vain & superbe, & qui n'avoit vû qu'avec une jalousie secrette, l'élevation de son beau-frere, comprit bien que la lettre du Marquis cachoit de plus hauts desseins, il fit partir aussi-tôt un certain

Loüis de Castille son confident pour conferer avec luy. Le Marquis ayant vû sa lettre de créance, s'ouvrit sans peine, & après luy avoir fait voir avec quelle facilité le Duc de Bragance s'étoit emparé de la Couronne de Portugal, il luy dit que le Duc de Medina ne trouveroit jamais une conjoncture plus favorable pour assûrer la fortune de sa maison, & la rendre indépendante de la Couronne d'Espagne.

Il luy representa que le Roy étoit épuisé par la Guerre qu'il soûtenoit depuis

puis si long-tems contre la France & la Hollande, que la Catalogne seule occupoit ses principales forces, qu'il faloit faire soûlever l'Andalousie & porter la Guerre jusques dans le centre du Royaume; que le peuple toûjours avide de la nouveauté & d'ailleurs, accablé d'impôts, changeroit avec plaisir de Souverain, que le Duc de Médina n'étoit pas moins aimé dans son Gouvernement, que celuy de Bragance dans le Portugal, qu'il devoit seulement s'appliquer à gagner les Gouverneurs particuliers qui

étoient sous ses ordres, sans cependant leur confier le secret de ses desseins, qu'il mit ses créatures dans les postes les plus importans, qu'il luy seroit aisé ensuite de s'assûrer des Gallions qu'on attendoit incessamment des Indes ; que l'argent dont ils étoient chargez serviroit à soutenir la Guerre, & que pour faciliter l'execution de ce projet, le Roi de Portugal feroit entrer dans Cadix, de concert avec luy, une flotte considerable, composée de ses Vaisseaux & de ceux de ses alliez & chargée de troupes de débarquement, qui

acheveroient de ſoumettre ceux qui s'opiniatreroient mal-à-propos à vouloir conſerver une fidelité inutile au Roy d'Eſpagne.

Le confident du Duc de Médina luy ayant rendu compte de ſon voyage, ce Seigneur ſe laiſſa éblouïr par l'éclat d'une Couronne. Il étoit maître des forces de terre & de mer comme Capitaine General de l'Océan & Gouverneur de toute la Province, il y poſſedoit en propre des Villes conſiderables & de grandes terres, tout cela luy donnoit une

autorité presque absoluë, & il crût dans les premiers mouvemens de son ambition qu'il ne luy manquoit que la volonté d'être Roy pour mettre une Couronne sur sa tête, & pour ne reconnoître aucune autorité superieure dans l'Andalousie.

Il renvoya aussi-tôt Loüis de Castille au Marquis Daïamonté, pour l'assûrer qu'il entroit dans ses vûës & pour prendre avec luy des mesures plus précises par rapport sur tout à la Cour de Portugal. Il s'appliqua en même tems à s'assû-

er de ses creatures, & à 'en faire de nouvelles ; il laissoit échaper des plaintes contre le Gouvernement, il plaignoit les soldats qui n'étoient point payez & le peuple qui etoit accablé d'impôts.

Le Marquis Daïamonté instruit de sa disposition ne songea plus qu'à réduire leurs projets dans un plan fixe & déterminé ; il étoit question d'en conferer avec le Roy de Portugal, le Marquis trop connu sur les frontieres n'osa passer dans ce Royaume, il jetta les yeux pour une négociation

ſi délicate, ſur un Moine intrigant, attaché de tout temps à ſa fortune, & dont l'habit ſi réveré dans ces païs d'Inquiſition, laiſſoit moins d'attention à ſes démarches. Ce Religieux de l'Ordre de Saint François, & appellé le Pere Nicolas de Velaſco, paſſa à Caſtro-Marin premiere ville du Portugal, ſous prétexte d'y venir traitter de la rançon d'un Caſtillan qui y étoit priſonnier. Le Roy de Portugal de concert avec le Marquis Daïamonté, le fit arrêter comme un eſpion, & on le fit venir à Liſbon.

re chargé de chaînes &
omme un criminel que les
Ministres vouloient inter-
oger eux-mêmes ; on le
etta dans une prison où
. étoit gardé avec une sé-
erité apparente ; on le re-
lâcha peu après, sous pré-
exte qu'il n'étoit entré
ans le Royaume, que pour
raitter de la liberté de l'Of-
icier Espagnol, & on luy
ermit même de venir au
Palais la solliciter, afin qu'il
pût conferer avec les Minis-
tres, sans se rendre suspect
ux espions secrets de la
Cour de Madrid.

Le Roy le vit plusieurs

fois, & l'assura pour récompense de ses soins de le faire Evêque : le Cordelier ébloüi de cette esperance ne partoit plus du Palais, il faisoit sa Cour à la Reine, il obsedoit les Ministres, il entroit même dans les intrigues des Courtisans, il vouloit qu'on s'apperçût de son credit & de sa faveur, & sans réveler expressément le fond de sa négociation, il en trahissoit le secret par des manieres fastueuses & indiscrettes. Le Courtisan attentif & toûjours jaloux de la faveur naissante, démessa bien-

que sa prison n'avoit qu'un prétexte pour ıtroduire à la Cour ; on blioit differentes conjec-es sur le sujet de son yage, & un Castillan qui ›it prisonnier à Lisbonne penetra tout le secret. Ce Castillan appellé San-e, étoit créature du Duc Medina-Sidonia ; il fai-t la fonction de Trésorier l'armée avant la dernie-révolution. Le nouveau ›y l'avoit fait arrêter, nme tous les Castillans i se trouverent alors à bonne, & il gemissoit ns une dure captivité, il

n'eut pas plûtôt appris le nouveau crédit du Cordelier, son païs & sa conduite, qu'il soupçonna qu'il n'étoit à la Cour que pour y ménager quelque intrigue, & il fonda sur ce soupçon le projet de sa liberté ; il écrivit à ce Religieux pour implorer sa protection, & en des termes respectueux & propres à flatter sa vanité, il se plaignoit par sa lettre de ce que le Roy de Portugal retenoit si long-tems dans une dure prison, un serviteur & une créature du Duc de Medina son beau-frere, & pour répan-

dre quelque vrai-ſemblance ſur ce qu'il avançoit, il envoya au Cordelier un grand nombre de lettres qu'il avoit receuës de ce Seigneur avant la révolution, & dans leſquelles il lui recommandoit differentes affaires, avec cette confiance, & la ſuperiorité que luy donnoient ſon rang & la protection dont il l'honoroit.

Le Cordelier répondit en peu de mots à Sanche qu'il n'avoit rien en plus grande recommandation que les interêts de ceux qui appartenoient au Duc de Medi-

na, qu'il alloit travailler à luy procurer ſa liberté, & qu'il luy recommandoit ſeulement le ſecret. L'adroit Caſtillan, pour ſe rendre moins ſuſpect, attendit quelque tems l'effet de ſes promeſſes; il luy écrivit enſuite pour luy repreſenter qu'il y avoit ſept mois qu'il gemiſſoit dans la captivité, que le Miniſtre d'Eſpagne ſembloit l'avoir oublié dans les fers, qu'on ne parloit ny de ſa rançon, ny de ſon échange, & qu'il n'attendoit plus ſa liberté que des ſoins qu'il en voudroit bien prendre.

Le Cordelier qui se vouoit faire un nouveau mérie auprès du Duc de Médina, de la liberté de Sanche, a demanda au Roy & l'obint. Il fut tirer lui-même e Castillan de prison, & il uy offrit de le faire comprendre dans un passe-port que le Roy avoit accordé à quelques Domestiques de a Duchesse de Mantouë qui s'en retournoient à Madrid. Mais le rusé Castillan, luy répondit que la ville de Madrid étoit devenuë pour luy une terre étrangere, qu'il ne pouvoit paroître à la Cour sans s'exposer à ren-

trer dans une nouvelle prison, que le Ministre sévere & inéxorable, ne manqueroit pas de luy demander un compte rigoureux de sa recepte, quoyque dans la révolution on eût pillé sa Caisse, & qu'on ne luy eût pas même laissé ses Registres, & il ajoûta pour pressentir le Cordelier, qu'il ne respiroit qu'à se voir auprès du Duc de Medina son patron, & que ce Seigneur étoit assez puissant pour faire sa fortune, sans qu'il fût obligé de sortir de l'Andalousie.

Le Religieux ayant be-

oin d'une voie ſure pour
endre compte au Marquis
Aïamonté de ſa négocia-
on, & pour recevoir de
ouveaux ordres, jetta les
eux ſur le Caſtillan, qui
fectoit de paroître in-
olablement attaché aux
nterêts du Duc de Medina,
le garda quelque tems,
ous prétexte de luy ména-
er un paſſe-port, mais en ef-
et pour l'obſerver & s'aſſu-
er de ſa fidelité; le commer-
e frequent qu'ils avoient,
orma inſenſiblement une
aiſon étroite entr'eux; le
Caſtillan plus habile, s'en
ervit pour tirer un ſecret

qui échapa au Cordelier par vanité. Ce Religieux, pour le persuader de l'étenduë de son crédit & de la consideration qu'on avoit pour luy, ne pût s'empêcher de luy dire qu'il le verroit bien-tôt sous un autre habit, qu'il étoit assuré d'un Evêché, & qu'il ne desesperoit pas même de se voir revêtu de la Pourpre Romaine. Sanche pour achever de luy arracher son secret, affectoit de n'en rien croire ; son incredulité apparente piqua le Cordelier, & que direz-vous, ajoûta-t'il, quand vous verrez une Cou-

Couronne sur la tête du Duc de Medina ? Sanche par des doutes affectez le conduisit peu à peu jusqu'à faire une entiere confidence de ses desseins. Le Cordelier luy avoüa enfin qu'il étoit chargé d'une négociation, où des Rois entroient, qu'il verroit au premier jour le Duc de Medina Souverain de l'Andalousie, que le Marquis Daïamonte conduisoit cette grande affaire; que c'étoit à ce Seigneur Castillan que le Roy de Portugal étoit redevable de la découverte de la derniere conspiration,

que les Eſpagnes alloient entierement changer de face ; & qu'à ſon égard il pouvoit ſ'aſſûrer d'une fortune conſiderable, s'il vouloit ſeulement ſe charger de rendre au Duc & au Marquis, les lettres qu'il lui confiroit. Sanche charmé de ſe voir maître d'un ſecret ſi important luy renouvella les aſſurances qu'il luy avoit données pluſieurs fois de ſon attachement aux interêts du Duc de Medina. Il prit les lettres du Cordelier, & il luy aſſura que ſi on le jugeoit à propos, il ſe tiendroit heu-

reux d'en rapporter lui mê-me la réponse. Il partit pour l'Andalousie ; mais il ne fut pas plûtôt sur les terres d'Espagne, qu'il prit la route de Madrid. Il fut droit en arrivant chez le Ministre, auquel il fit dire que Sanche Trésorier de Portugal, échapé des prisons de l'Usurpateur, avoit une affaire de consequence à luy communiquer.

Le Comte-Duc naturellement superbe & de difficile accés luy fit dire de revenir aux jours ordinaires d'Audience. Sanche rebuté si durement, s'écria, qu'il

falloit absolument qu'il luy parlât, qu'il y alloit du salut de la Monarchie, & il prit le Ciel à témoin de sa fidelité, & de la diligence qu'il avoit apportée pour en avertir le Ministre.

Ce discours vehement étant rapporté au Comte-Duc, il commanda qu'on le laissât entrer; Sanche se jetta à ses pieds & luy dit que l'Etat étoit sauvé puisqu'il étoit parvenu en sa présence; il luy rendit compte de la maniere dont il avoit été arrêté dans la derniere révolution: il passa ensuite à la conjuration

du Duc de Medina-Sidonia; il luy en dévelopa tous les projets, les liaisons avec le Roy de Portugal, le dessein de s'emparer des Gallions, de livrer Cadix aux ennemis de la Couronne, & de tourner contre le Roy même les armes qu'il commandoit en Andalousie, pour son service; & pour justifier tout ce qu'il avançoit, il luy remit differentes lettres du Cordelier, écrites en chiffre, au Marquis Daïamonté, & au Duc de Medina, & qui contenoient le plan de la conspiration.

Le Comte-Duc parut d'abord consterné d'une nouvelle si surprenante, il resta quelque tems sans dire mot, mais après s'être remis, il prit un air plus gracieux, qu'il ne l'avoit ordinairement, il loüa Sanche de sa fidelité envers son Roy, & il ajoûta qu'il meritoit une double récompense pour avoir découvert de si pernicieux desseins, & pour n'avoir pas balancé à les découvrir au plus proche parent du chef même de la conspiration; il le fit conduire ensuite dans un appartement separé, avec

ordre de ne le laisser parler à qui que ce soit, & il passa aussi-tôt chez le Roy, auquel il rendit compte de tout ce qu'il venoit d'apprendre, & il luy presenta en même tems les lettres du Cordelier.

Philippe fut frappé, d'une si noire trahison, il y avoit long-tems que la fierté extraordinaire des Guzmans luy étoit suspecte & odieuse, & songeant en même-tems à la perte recente du Portugal, qu'il attribuoit à l'ambition de la Duchesse de Bragance, il ne pût s'empêcher de dire à son Minis-

tre par une espece de reproche, que tous les malheurs de l'Espagne venoient de sa maison. Ce Prince ne manquoit ny de pénétration ny de délicatesse dans l'esprit; mais il aimoit les plaisirs & haïssoit les affaires, toute attention luy étoit pénible, & il eût volontiers abandonné une partie de ses Etats, pourvû qu'on luy eût laissé toute son oisiveté: ainsi aprés avoir évaporé sa colere. Il remit les lettres du Cordelier au Comte-Duc, sans les avoir décachetées, & il luy ordonna de les faire examiner par

trois Conseillers d'Etat qui luy en feroient leur rapport.

C'étoit rendre le Ministre maître de cette affaire, il choisit pour instruire ce procez trois de ses créatures. On déchiffra les lettres du Cordelier ; Sanche fut entendu plusieurs fois. Il étoit question de le faire parler à la décharge du Duc de Medina, que le Ministre vouloit sauver ; il le fit appeller avant qu'il parût devant les Commissaires, & affectant ces manieres pleines de confiance, dont les Grands sçavent si bien

profondît, prit son tems pour en parler au Roy; il dit à ce Prince qu'on avoit déchiffré le lettres du Cordelier, qui avoit été apparemment suborné pour perdre le Duc de Medina; que Sanche lui-même pouvoit avoir été trompé par ce Moine intrigant; qu'on ne produisoit ny lettres du Duc, ny témoins qui déposassent formellement contre luy; & que toute cette accusation rouloit sur des lettres qui pouvoient bien être l'ouvrage de la calomnie; que cependant, comme on ne pouvoit prendre

:op de précaution dans
ne affaire ſi importante,
u'il croyoit qu'il faloit ti-
er adroitement le Duc de
on Gouvernement, où il
'auroit pas été aiſé de l'ar-
êter, faire entrer des trou-
es dans Cadix avec un
ouveau Commandant, &
'aſſurer en même tems
u Marquis Daïamonté,
: que s'ils ſe trouvoient
riminels, le Roy pourroit
lors les abandonner à tou-
e la rigueur de ſa Juſtice.

Les conſeils du Miniſtre,
toient des loix encore plus
nperieuſes à l'égard du
'rince, que pour le reſte

de ſes Sujets. Philippe qui n'aimoit pas à répandre du ſang & d'un caractere doux & pareſſeux, lui dit qu'il le laiſſoit maître de cette affaire. Le Comte-Duc fit partir auſſi-tôt Dom Loüis d'Haro ſon neveu, avec ordre de dire au Duc, qu'innocent ou coupable, il ſe rendît inceſſamment à la Cour, qu'il étoit aſſuré de ſa grace s'il étoit criminel; mais qu'il étoit perdu s'il differoit un moment de déferer aux ordres du Roy. Un autre courier fit arrêter le Marquis Daïamonté, & le Duc de Ciudadréal ſe

jetta en même tems dans Cadix, à la tête de cinq mille hommes.

Le Duc de Medina fût accablé par cette nouvelle, il n'avoit point d'autre party à prendre que celuy d'obéïr ou de se sauver en Portugal; mais l'idée de passer le reste de sa vie comme un proscrit & dans un païs étranger, luy paroissoit indigne d'un homme de son rang. Il ne voyoit point de place pour luy en Portugal, & comme il connoissoit le pouvoir absoluë que le Comte-Duc avoit sur l'esprit du Roy, il résolut de

s'abandonner à la foy de ce Ministre ; il partit & il fit une si grande diligence, que cette prompte obéïssance disposa le Roy à le croire innocent ou à luy pardonner s'il étoit coupable.

Le Duc fut descendre chez le Ministre, & aprés en avoir reçû de nouvelles assurances de sa grace, il luy déclara le plan de la conjuration, dont il rejetta tout le projet sur le Marquis Daïamonté. Le Ministre l'introduisit secrettement dans le cabinet du Roy ; le Duc se jetta à ses

pieds, qu'il moüilla de ses larmes, & dans cette posture humiliante il lui avoüa son crime & luy demanda sa grace dans les termes les plus touchans. Le Roy naturellement doux, se laissa attendrir, il mesla ses larmes à celles du Duc, & luy dit, qu'il donnoit sa grace à son repentir, & aux prieres que luy en avoit fait le Comte Duc d'Olivarez; il le congédia ensuite mais comme il n'étoit pas à propos de l'exposer à une nouvelle tentation dans une conjoncture si délicate, il eut ordre de se tenir à la suite de

la Cour. On confiſqua même une partie de ſes grands biens, qui n'avoient ſervy qu'à luy inſpirer des penſées d'indépendance ; & le Roy mit un Gouverneur & une garniſon dans la ville de Saint Lucar de Barameda, réſidence ordinaire des Ducs de Medina-Sidonia.

Le Miniſtre pour perſuader le Roy du repentir ſincere de ſon parent, propoſa à ce Seigneur de faire appeller en duel le Duc de Bragance ; le Duc de Medina parut d'abord ſurpris d'une pareille propoſition, il dit au Miniſtre que les

x divines & humaines
fendoient le duel ; mais
mme il vit que le Comte-
ac s'opiniâtroit dans son
ssein, il ajoûta qu'il au-
it beaucoup de peine à
venir à ces extrémi-
z avec son beau-frere, à
oins que le Roy n'obtint
sa faveur une Bulle du
pe, qui le mit à couvert
l'excommunication ma-
ire dont l'Eglise punit les
ellistes.

Le Ministre luy repartit
i'il n'étoit pas tems de s'ar-
ter à ces scrupules, qu'il
evoit songer à mériter sa
ace par une action d'éclat,

& qui fit perdre au public le soupçon qu'on pourroit avoir de son intelligence avec les rebelles ; & il ajoûta que s'il ne vouloit pas absolument se battre, qu'il suffisoit qu'il ne désavoüât pas le Cartel qu'il prendroit soin de faire publier sous son nom. Le Duc qui comprit bien que tout ce qu'on exigeoit de luy n'aboutiroit qu'à une comedie dont on vouloit amuser le peuple, consentit au Cartel ; le Comte-Duc le dressa lui-même. On en répandit un grand nombre de copies dans l'Espagne, en Portu-

ral & même dans la plûpart les Cours de l'Europe. Et nous le rapporterons icy comme une piece ſinguliere, qui convenoit mieux à un Chevalier errant, qu'à un Grand d'Eſpagne, & à un Seigneur revêtu de ſi grandes dignitez.

DOM GASPAR Alonço Perez de Guſman, Duc de Medina-Sidonia, Marquis, Comte & Seigneur de Saint Lucar de Baraméda, Capitaine General de la mer Océane, cô-

tes d'Andalousie, & des Armées de Portugal, Gentil-homme de la Chambre de Sa Majesté Catholique.

DIEU-LE-GARDE.

JE dis que comme c'est une chose notoire à tout le monde, que la trahison de Juan de Bragance, jadis Duc, que l'on sçache aussi la detestable intention avec laquelle il a voulu tacher d'infidelité, la tres fidelle Maison des Gusmans, laquelle par tant de siecles est demeurée & demeurera à l'avenir, en l'obeïssance de son Roy &

Maître, & verifié telle, par
int de sang de tous les siens
épandu pour ce sujet. Ce Tyran
introduit dans l'esprit des
Princes etrangers & dans celuy
es Portuguais errans qui sui-
ent son party, pour mettre en
redit sa méchanceté, les animer
à sa faveur, & me mettre mal,
ien qu'en vain, dans l'esprit de
on Maître [Dieu-le-garde]
ue je sois de son opinion; fon-
int & établissant sa conserva-
on, sur le bruit qu'il en faisoit
urir, & duquel il infectoit un
hacun, se promettant que s'il
uvoit gagner ce point, que de
ire douter au Roy d'Espagne
e ma fidelité à son service, il ne

y parvenir il s'est serv
Frere Religieux, qui a
envoyé par le corps de l
Daïamonte à Castro-M
en Portugal, pour déliv
prisonnier, lequel Frere
éte amené prisonnier à Lis
fut pratiqué pour dire que
de son party, publia m
cette fin quelques lettres
confirmoient, & que je a
rois libre entrée & fav
toutes les Armées Etran

*roy du secours qu'il demandoit
usdits Princes étrangers, &
'ût à Dieu que cela fût. Je se-
ois le monde témoin de mon
ele & de la perte de leurs
vaisseaux, comme ils auroient
xperimenté par les ordres que
avois laissez, s'ils eussent en-
repris quelque chose de sembla-
le.*

*Voilà bien quelques-uns de
es motifs, mais le principal
ujet de mon déplaisir est que sa
emme soit de mon sang, lequel
tant corrompu par cette rebel-
ion, je desire le répandre, &
ne sens obligé de montrer à
mon Roy & Maître par cette
ction, le ressentiment que j'ay*

de la satisfaction qu'il témoigne avoir de ma fidelité, & la donner pareillement au public, pour le relever du doute qu'il a pû concevoir des fausses impressions qu'on lui a données.

C'est pourquoy je défie ledit Jüan de Bragance, jadis Duc. Comme ayant faussé la foy à son Dieu & à son Roy, & l'appelle à un combat singulier, corps à corps, avec parrain, ou sans parrain, ce que je remets à son choix, comme aussi le genre d'armes; la place sera près de Valence d'Alcantara, à l'endroit qui sert de limites aux deux Royaumes de Portugal

& de Castille où je l'attendray quatre-vingt jours, à commencer dès le premier d'Octobre, & à finir le 19. Decembre de la presente année ; les vingt derniers jours je seray en personne dans ladite place de Valence, & le jour qu'il me signifiera je l'attendray sur ces limites, lequel temps bien qu'il soit long, je donne audit tyran, afin qu'il le puisse sçavoir, & la pluspart des Royaumes de l'Europe, voire tout le monde, à la charge qu'il assurera au desir les Cavaliers que je lui envoiray, une lieuë avant dans le Portugal, comme je l'assureray aussi à ceux qu'il envoira

de sa part, une lieuë dans la Castille, & me promets de lui faire entendre lors plus à plein l'infamie de l'action qu'il a commise. Que s'il manque à l'obligation qu'il a de Gentilhomme, de se trouver à l'appel que je lui faits, pour exterminer ce phantôme par les voyes qui seules me resteront en cecy, voyant qu'il n'aura pas la hardiesse de se trouver en ce combat, & de m'y faire paroître tel que je suis, & tel qu'ont toûjours été les miens au service de leurs Rois. Comme les siens, au contraire, ont été traîtres, j'offre dès à present, sous le bon plaisir de Sa Majesté Catholique,

[Dieu le garde] à celui qui le tuëra, ma ville de S. Lucar de Barameda, Siege principal des Ducs de Medina Sidonia, & étant prosterné aux pieds de sadite Majesté, ne me donner point en cette occasion le commandement de ses armées, pource qu'il a besoin d'une prudence & d'une moderation, que ma colere ne me pourroit dicter en cette occurence: me permettant seulement que je la serve en personne avec mille chevaux de mes sujets, afin que ne m'appuyant lors que sur mon courage, non seulement je serve à la restauration du Portugal, & punition de ce rebelle, mais que

ma personne & celle de mes troupes en cas qu'il refuse mon appel, puissent amener mort ou prisonnier, cet homme aux pieds de sadite Majesté ; & pour ne rien oublier de ce que pourra mon zele, j'offre une des meilleures Villes de mon Etat, au premier Gouverneur ou Capitaine Portugais qui aura rendu quelque place de la Couronne de Portugal, trouvée tant soit peu importante, au service de sa Majesté Catholique demeurant toûjours trop peu satisfait de ce que je pourray faire pour sadite Majesté, puisque tout ce que j'ay, je le tiens & le dois à elle & à ses glorieux

ancêtres. Fait à Tolede le 29. de Septembre 1641.

Le Duc de Medina en execution de son Cartel, ne manqua pas de se rendre sur le champ de bataille, il y parut armé de toutes pieces & escorté par Dom Jean de Garray Mestre de Camp General des troupes Espagnoles ; on fit les chamades & les appels ordinaires, sans qu'il parut personne de la part du Roy de Portugal. Ce Prince étoit trop sage pour faire un personnage dans cette Comedie, & quand même l'affai-

re auroit été plus ſerieuſe; il ne convenoit pas à un Souverain de ſe commettre avec un ſujet de ſon ennemy.

Pendant que le Miniſtre d'Eſpagne amuſoit le public par ce vain ſpectacle, il ſongeoit en même temps à faire retomber ſur le Marquis Daïamonté l'indignation du Prince & toute la rigueur des Loix. Ce Seigneur avoit été arrêté, il étoit queſtion d'en tirer un aveu de ſon crime : il le flatta de l'eſperance de ſa grace, & il lui fit dire qu'il ne tiendroit qu'à lui d'éprou-

ver comme le Duc de Medina la clemence du meilleur Roy du monde. Mais que les Souverains, ſemblables à Dieu, dont ils ſont ſur la terre la plus vive image, n'accordoient le pardon des fautes qu'au repentir ſincere, & à une confeſſion ingenuë de ceux qui avoient manqué à leur devoir.

Le Marquis ſéduit par ces promeſſes, & ſur tout par l'exemple du Duc ſon complice, ſigna tout ce qu'on voulut, on ſe ſervit de ſa propre confeſſion pour lui faire ſon procès; il fut con-

damné à perdre la tête. Ses Juges lui prononcerent sa Sentence le soir, il l'écouta avec une tranquillité surprenante, & sans se plaindre ni du Duc ni du Ministre. Il soupa ensuite comme à l'ordinaire, il passa toute la nuit dans un profond sommeil, il falut que ses Juges le fissent éveiller pour aller au supplice, il y marcha sans dire un seul mot, & il mourut avec une fermeté digne d'une meilleure occasion. Telle fut la fin d'une conspiration dont le Roy d'Espagne n'échapa que par un heureux ha-

ard, ou pour mieux dire
ar un ordre de la Provi-
ence, qui ne permet pas
ue tous les crimes soient
eureux.

Le Roy de Portugal
oyant ce projet manqué
e songea plus qu'à se
aintenir sur le Trône à
orce ouverte, & par le se-
ours de ses Alliez. La Fran-
e l'assista puissamment,
ette Couronne se faisoit
n mérite de proteger la
lus ancienne branche de
a derniere race de ses Rois,
 d'ailleurs cette guerre
trangere causoit une di-
ersion utile, & occupoit

une partie des forces de l'Espagne.

Les Portugais remporterent differens avantages sur les Espagnols, qu'ils éloignerent toûjours de leurs frontiers. Le Roy de Portugal eut pû même pénétrer dans la Castille s'il eût eu de plus habiles Generaux, & un corps de troupes reglées, mais la plus grande partie de son armée n'étoit composée que de Milices, plus propres à faire des courses qu'à tenir la Campagne: ce Prince manquoit même souvent de fonds pour les

payer, il avoit aboli la plus-part des impôts à son avenement à la Couronne, pour se rendre plus agreable au peuple, & il eut été dangereux de les rétablir au commencement d'une nouvelle domination. Il ne laissa pas de soûtenir la guerre contre les Espagnols pendant près de dix-sept ans. L'Espagne n'avoit pas alors de plus habiles Generaux que le Portugal, l'une & l'autre nation se conserva plûtôt par la foiblesse du parti contraire, que par ses propres forces: & l'épuisement d'argent où

se trouva Philippe IV. à la fin de son regne, tint lieu de richesses au nouveau Roy de Portugal. Ce Prince mourut le 6. de Novembre de l'année 1656. Les Portugais au défaut de vertus plus éclatantes, forment son éloge de sa pieté & de sa modération. Les Historiens indifferens lui reprochent son peu de courage, & une extréme défiance de lui-même & des autres: qu'il étoit de difficile accés pour les Grands, familier & ouvert seulement avec ses anciens domestiques, & sur tout avec

le Compagnon de son Confesseur. Ce qui paroît resulter de sa conduite, c'est que ce Prince peu guerrier & tout occupé de ses exercices de devotion, eut plûtôt les bonnes qualitez d'un simple particulier que les vertus d'un grand Roy : & il ne dût sa Couronne qu'à l'animosité extréme des Portugais contre les Espagnols, & à l'habileté qu'eut la Reine sa femme de faire servir cette haine à l'élevation de sa Maison. Le Roy son mary la nomma par son testament pour Regente, persuadé que cela

le qui par ſon courage l'avoit porté lui-même ſur le Trône, ſçauroit bien s'y maintenir pendant la minorité de ſes enfans. Il en avoit trois, deux garçons & une fille, l'aîné appellé Dom Alphonſe, avoit près de treize ans, quand il lui ſucceda, jeune Prince d'une humeur ſombre, & qui étoit perclus de la moitié du corps. L'Infant Dom Pedro ſon frere, n'avoit que huit ans: & l'Infante Donna Catharina plus âgée que tous les deux, étoit née avant la révolution. Dom Alphonſe fut montré au

peuple & déclaré Roy dans les formes ordinaires, & la Reine prit le même jour la regence de l'Etat.

Cette Princesse eut bien souhaité d'en signaler les commencemens par quelque action d'éclat, mais ses Generaux étoient plus soldats que Capitaines, il n'y en avoit aucun dans le Portugal qui fût capable de fortifier une Place, ou de conduire un Siége. Le Conseil n'étoit pas rempli de plus habiles Ministres, les uns s'appliquoient bien plus à faire de grands discours sur les besoins de l'E-

tat, qu'à y remédier ; d'autres sans faire attention au peu de forces qu'il y avoit dans le Royaume, ne formoient que de vastes projets, & il ne sortoit souvent de ces suprêmes Conseils que des desseins mal concertez, & suivis de mauvais succès.

1657. De là vinrent les pertes considerables que les Portugais firent devant Olivença & Badajos, dont ils furent obligez de lever le Siége ; ils s'étoient d'ailleurs broüillez avec les Hollandois au sujet du Commerce des Indes. Et

la France par la Paix des Pyrenées sembla depuis s'être détachée de leurs interêts. La Reine se voyoit sans alliance étrangere, sans troupes disciplinées, & sans habiles Generaux : mais on peut dire qu'elle trouva toutes ces choses dans la grandeur de son courage, le poids des affaires ne l'épouvanta point, la justesse & l'étenduë de son esprit fournissoient à tout, il falloit, pour ainsi dire, une regence aussi agitée, pour faire éclater les grandes qualitez de cette Princesse, elle rapella tou-

te l'autorité des Conseils dans sa personne ; elle lisoit elle-même les dépêches, rien n'échapoit à ses soins & à sa prévoyance, & elle porta ses vûës dans toutes les Cours de l'Europe, d'où elle pouvoit tirer du secours.

Ce fut par de si nobles soins qu'elle mit d'abord le Portugal en état de résister à toutes les forces de l'Espagne ; mais comme elle sentit bien dans la suite qu'elle avoit besoin de troupes étrangeres pour former les siennes, & sur tout d'un habile General.

Elle jetta les yeux ſur Frederic Comte de Schomberg, Capitaine déja célebre par ſa valeur & par ſa capacité : cette Princeſſe eût bien voulu lui confier le commandement general de ſes Armées, mais elle étoit obligée de ménager la fierté des *Gouverneurs des Armes*, qui n'auroient pas conſenti aiſément à recevoir les ordres d'un Chef étranger ; ainſi le Comte de Soure ſon Ambaſſadeur en France, convint par ſon ordre avec le Comte de Schomberg, qu'il ne paſſeroit d'abord en Portugal

qu'en qualité de Mestre de Camp general de l'armée, mais qu'il la commanderoit seul si le *Gouverneur des Armes* venoit à mourir ou à quitter son emploi.

Le Comte partit pour Lisbonne avec quatre-vingt Officiers, tant Capitaines que Subalternes, & plus de quatre cens Cavaliers, tous vieux soldats capables d'en former de nouveaux, & de les commander. Le Comte passa par
1661. l'Angleterre, il y vit le Roy Charles II. nouvellement rétabli dans ses Etats. Il a-

les ordres secrets de
gente de pressentir si
ince Protestant n'au-
point d'éloignement
user l'Infante de Por-
. Le Comte s'acquita
adresse & avec succès
Commission ; il fit dé-
cette alliance au Roy
lyde Chancelier d'An-
rre. La Reine assurée
cette favorable dis-
ion, envoya dans ce
aume le Marquis de
e, pour continuer la
ciation. Le Roy d'Es-
e qui en vit les consé-
ices n'oublia rien pour
averser ; il fit offrir à

Charles jusqu'à trois millions s'il vouloit épouser une Princesse Protestante, & son Ambassadeur lui proposa les Princesses de Dannemarc, de Saxe & d'Orange, & il lui dit que le Roy son Maître mariroit comme sa fille la Princesse sur laquelle son choix tomberoit ; mais le Chancelier d'Angleterre representa si vivement au Roy quel interêt il avoit à maintenir la Maison de Bragance sur le Trône, & à ne pas souffrir que toutes les Espagnes fussent sous la domination du même Prince, qu'il détermina

mina Charles II. à épouser l'Infante: & on vit un Ministre Protestant faire épouser à son Roy une Princesse Catholique, pendant qu'un Prince de cette Communion, & qui affectoit par préference le titre de Roy Catholique, offroit des tresors pour l'engager à ne se marier qu'avec une Princesse Protestante; tant il est vray que la raison d'Etat est la premiere Religion des Souverains qui ne consultent que leur interêt. 31. May 1662.

Le Roy d'Angleterre en faveur de cette alliance mé-

nagea un Traité pour le Commerce entre les Etats Généraux & le Portugal, il fit passer depuis dans ce Royaume un corps considerable de troupes sous les ordres du Comte d'Inchequin, mais l'ayant rapellé, il ordonna aux Anglois d'obeïr au Comte de Schomberg, en sorte que ce Seigneur peu après son arrivée en Portugal se vit commander les troupes de trois Rois. Ce n'est pas que les Portugais n'eussent leur General, mais ce n'étoit qu'un vain titre dont on flattoit l'ambition de quel-

que Grand. Le Comte avoit la confiance de la Reine & toute l'autorité, il s'en servit pour établir une exacte discipline dans l'armée, il apprit aux Portugais l'ordre qu'ils devoient tenir dans leurs marches, & l'art de se camper avec avantage, & il fit faire dans la suite des fortifications regulieres à la plusspart des Places frontieres de ce Royaume, qui avant son arrivée étoient hors de défense.

La Regente ayant trouvé un General si habile, poussa la guerre avec vi-

gueur, ses armes eurent presque par tout d'heureux succès ; jamais les troupes n'avoient été en si bon état ni si bien disciplinées ; le peuple benissoit son gouvernement, & la crainte & le respect tenoit les Grands dans une parfaite soûmission ; un état si heureux fut alteré par des chagrins domestiques & par des intrigues qui changerent toute la face de la Cour.

Pendant que la Regente travailloit avec tant de succès à affermir la Couronne sur la tête du Roy son fils, ce Prince s'en rendoit in-

digne par l'irrégularité de sa conduite, il avoit l'esprit bas, l'humeur sombre & farouche ; l'autorité de la Reine sa mere lui étoit insupportable, il rejettoit avec mépris les avis de ses Ministres ; il ne pouvoit souffrir la compagnie des Seigneurs qu'on avoit mis auprès de lui ; tout son plaisir étoit de s'entretenir avec des Negres & des Mulatres, ou avec de jeunes gens de la lie du peuple, il s'en étoit formé une petite Cour malgré tous les soins de son Gouverneur ; il les appelloit ses braves,

c'étoit ſon eſcorte ordinaire, & il couroit la nuit avec eux les ruës de Liſbonne, & inſultoit tous ceux qui étoient aſſez malheureux de ſe trouver à ſon chemin.

Le déreglement de ſon eſprit avoit ſa ſource dans une paraliſie dont il avoit été attaqué à l'âge de quatre ans, & qui lui avoit laiſſé de fâcheuſes impreſſions. On avoit diſſimulé d'abord ſes défauts pour ne pas adjoûter une éducation trop ſévere à une enfance infirme, & dans l'eſperance que le temps en fortifiant le

orps, adouciroit son es-
rit; mais cette complai-
ance ne fit qu'augmenter
on indocilité, sa santé de-
int à la verité meilleure
ar le secours du temps &
es remedes; les exercices
es plus violens ne l'incom-
nodoient point, il faisoit
les armes & étoit fort
on homme de cheval;
nais son humeur fut toû-
ours également feroce,
l avoit plus d'emporte-
nent que de raison, &
âge ayant amené le tems
es passions, il faisoit ve-
ir jusques dans le Palais
les femmes perduës, &

ſouvent il alloit les chercher lui-même dans des lieux de débauche, & il y paſſoit la pluſpart des nuits dans des plaiſirs faciles & honteux.

La Regente pénétrée de douleur, jugea bien que de ſi grands déreglemens feroient dans la ſuite tomber ce Prince du Trône, & même qu'il ruineroit par ſa ſeule incapacité, l'ouvrage de tant d'années, & le fruit de ſes ſoins : elle ſongea plus d'une fois à le faire enfermer, & à mettre l'Infant en ſa place. La crainte d'exciter une guer-

re civile, dont les Espagnols n'auroient pas manqué de profiter, fut la seule raison qui l'empêcha de tenter une action si hardie, elle se flatta même de pouvoir ramener l'esprit du Roy en lui ôtant un certain Conti, fils d'un Marchand, dont il avoit fait son favori, & le ministre secret de ses plaisirs. Il fut arrêté par son ordre, on l'embarqua aussi tôt, & il fut conduit au Bresil, avec défense sous peine de la vie de revenir en Portugal. Le Roy parut d'abord consterné de l'éloignement de son favori,

il affecta ensuite un air plus tranquille, il parut même plus docile, la Regente se sçavoit bon gré du parti qu'elle avoit pris, & ses Ministres & les Courtisans la felicitoient d'une entreprise qui avoit si heureusement réüssi.

Mais la tranquillité apparente du Roy cachoit de profonds desseins, dont la Regente ne le croyoit pas capable, & cette Princesse si habile à pénétrer dans le cœur des Courtisans les plus cachez, fût la duppe de la dissimulation d'un imbecille.

Le Roy avoit confié sa
ouleur au Comte de Caſ-
el-Melhor, Seigneur Por-
ugais, d'une naiſſance il-
iſtre, habile Courtiſan, &
lein d'ambition, mais
lus capable de conduire
ne intrigue de Cour que
es affaires d'Etat. Le Com-
e ſe ſervit de cette ouver-
ure pour prendre la place
lu favori, ſous prétexte de
laindre ſa diſgrace, & de
ouloir contribuer à ſon
etour. Il dit à ce Prince
u'il ne devoit ſe prendre
u'à lui-même du malheur
le Conti, qu'il étoit Roy,
u'il y avoit même long-

temps qu'il étoit Majeur, & qu'il n'avoit qu'à témoigner qu'il vouloit Regner, pour voir tomber le pouvoir de la Regente, & qu'il feroit revenir ensuite Conti son Favori, triomphant de la Reine même & de tous ses ennemis.

Le Roy flatté par des conseils si conformes à sa disposition, lui abandonna toute sa confiance; leur liaison étoit cependant cachée, sa faveur étoit encore un secret, le Comte avoit éxigé du Roy cette précaution pour ne pas se rendre suspect à la Reine; cette Prin-

cesse ne laissa pas de s'appercevoir de son nouveau crédit, & l'ayant rencontré à la suite du Roy elle l'arrêta par le bras, & le regardant avec cet air de Majesté qui faisoit trembler tout le monde : *Comte*, luy dit-elle, *je suis bien instruite que le Roy prend créance en vous, s'il fait quelque chose contre ma volonté, vous m'en repondrés sur vôtre tête.*

Le Comte ne repartit au discours menaçant de la Reine, que par une profonde révérence, & suivit le Roy qui l'appelloit. Il ne se vit pas plûtôt seul

avec ce Prince, qu'il luy rendit compte de ce que la Reine luy avoit dit, il ajoûta, qu'il étoit à la veille d'éprouver le même ſort que Conti, mais qu'il s'en conſoleroit s'il voyoit ſon Maître affranchi d'une Regence ſi imperieuſe, & qui ne luy laiſſeroit jamais que le vain titre de Roy, ſans puiſſance & ſans authorité.

Ce diſcours artificieux, jetta le Roy dans des emportemens extraordinaires, il vouloit aller ſur le champ demander lui-même à la Regente, les Sceaux de l'E-

rat, qui ſont la marque de l'autorité ſouveraine; mais le Comte qui connoiſſoit ſa foibleſſe & l'empire que la Reine avoit pris ſur ſon eſprit, luy conſeilla de ſe retirer à Alcantara ſans la voir, & de-là, d'envoyer des Couriers aux Magiſtrats de Liſbonne, & aux Gouverneurs des Provinces, pour faire ſçavoir qu'il avoit pris en main le Gouvernement de ſes Etats. Ce prince par ſon conſeil ſe traveſtit le ſoir, & ſuivy du Comte ſeul & de ſes amis, il arriva la nuit à Alcantara; il écrivit le lendemain aux Secretai-

res d'Etat de se rendre auprès de luy, il manda la garde Allemande, & il fit sçavoir dans tout le Royaume que la Regence de la Reine sa mere étoit expirée par sa majorité.

La plûpart des Seigneurs de la Cour se rendirent aussi-tôt à Alcantara ; la Cour de la Reine fut deserte, & elle s'apperçut bien-tôt qu'une autorité empruntée, ne subsiste qu'autant qu'elle est soutenuë par la puissance legitime.

Cependant cette Princesse ne s'abandonna pas

lle-même, & la maniere
oble & genereuſe dont
lle ſe dépoüilla de la ſou-
eraine puiſſance, fit voir
u'elle méritoit de regner
lus long-tems, & qu'elle
'avoit même prolongé ſa
.egence que pour le bien
e l'Etat. Elle écrivit un bil-
:t au Roy ſon fils, pour luy
ıander qu'il ne devoit pas
emparer de ſon propre
'hrône d'une maniere fur-
ve & comme un Uſurpa-
:ur, qu'il ſe rendît au Palais
: lendemain, & que dans
ne Aſſemblée des Grands
: des principaux Magiſtrats
e la Ville, elle luy remet-

troit entre les mains les Sceaux & le Gouvernement de ſes Etats. Le Roy revint à Liſbonne, & la Reine en execution de ſa parole, convoqua les Grands du Royaume, les Titulaires & les Chefs d'Ordre, & en leur préſence, prenant les Sceaux renfermez dans une bourſe : *Voilà*, dit-elle en les preſentant au Roy, *les Sceaux qui m'ont été confiez avec la Regence de vos Etats, en vertu du Teſtament du feu Roy Monſeigneur; je les remets entre les mains de Vôtre Majeſté, avec l'autorité qui les accompagne, & je prie Dieu*

que tout reüssise sous vôtre conduite comme je le desire. Le Roy les prit & les donna au Secretaire d'Etat ; l'Infant & tous les Grands, furent baiser les mains de ce Prince qu'ils reconnurent de nouveau pour leur Souverain.

La Reine avoit déclarée que dans six mois elle se retireroit dans un Convent, & avoit pris ce terme pour voir quel train prendroit le Gouvernement. Le Favori qui redoutoit la grandeur de son genie & le pouvoir si naturel d'une mere sur l'esprit de son fils, engagea

le Roy à luy faire plusieurs incivilités, pour l'obliger à précipiter sa retraite. La Reine naturellement fiere & hautaine, ne pût souffrir ce manque de respect. Elle se jetta dans un Convent; désabusée alors des vaines grandeurs de la terre, elle ne parût plus occupée que de celles que les hommes ne peuvent ôter; à peine vêcût-elle un an dans sa retraite, elle mourut le 18. de Février de l'année 1660. Princesse d'un genie superieur, & qui eut les vertus de l'un & de l'autre sexe; elle fit éclater sur le Thrône

toutes les grandes qualitez d'une Souveraine, & il sembla qu'elle eut oublié dans sa retraite qu'elle eut jamais regné.

Le Roy n'étant plus retenu par l'autorité de cette sage Princesse, s'abandonna ouvertement à son humeur feroce. Il attaquoit de nuit avec ses braves, tout ce qu'il rencontroit dans les ruës, & il chargeoit même souvent le Guet & ceux qui veillent à la sureté publique. Il ne sortoit jamais la nuit, qu'on ne publiât le lendemain differentes histoires tragiques : on redou-

toit sa rencontre comme celle d'une bête feroce, qui seroit échapée de ses liens. Le Comte de Castel-Melhor dissimuloit des désordres qui faisoient le fondement de son autorité, aussi bon Courtisan que peu habile Ministre, fier dans les bons succès, abbatu & sans ressource dans la mauvaise fortune. Le Portugal ne se soutenoit que par la foiblesse de l'Espagne.

Le Roy Dom Alphonse dont le pouvoir ne s'étendoit pas plus loin que l'étenduë de son Palais, abandonnoit à son Favori le Gouver-

nément de tout le Royaume, & ne retenoit de la souveraine puissance que la liberté de faire impunément toutes les extravagances qu'il imaginoit.

Les Espagnols se flaterent de réduire aisément le Portugal, gouverné par un Prince furieux & imbecille. Ils mirent une armée considerable sur pied, & à la tête, Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV. Le Roy de Portugal luy opposa le Comte Schomberg, quoique le Comte de Villa-Flor eût le titre de General. Le Roy de Portugal fut un

quement redevable de la conservation de sa Couronne au Comte Schomberg. Ce grand Capitaine remporta differentes victoires sur les Castillans; & on peut dire qu'il eut encore moins de peine à les vaincre, que l'opiniâtreté du General Portugais, qui jaloux de sa gloire, traversoit tous les desseins qui pouvoient l'augmenter: mais le General François avoit la confiance de la Cour, & sur tout celle des troupes, qui suivoient avec plaisir un Commendant que la victoire n'abandonnoit jamais.

Le

Le Miniſtre s'attribuoit toute la gloire de ces heureux ſuccés, quoy qu'il n'y eût gueres d'autre part que d'être le premier à qui on en adreſſoit les nouvelles. Son crédit augmentoit tous les jours, & il joüiſſoit de l'autorité ſouveraine ſous le nom du Roy. Il gouvernoit ce Prince comme une machine dont il faiſoit agir les reſſorts à ſon gré & ſuivant ſes interêts; il ſe ſervoit de ſon humeur violente, pour perdre ſur de faux raports ceux qui lui étoient ſuſpects; c'eſt ainſi qu'il ſe défit de la plûpart des Miniſtres de la Re-

gente, & il les fit remplacer par des gens qui luy étoient entierement dévoüez. Le Conseil & toute la Cour changerent de face, & on ne s'y maintenoit qu'autant qu'on étoit utile ou agréable au Ministre. Il eut même l'adresse de faire exiler de nouveau, Conti ce premier Favori de son Maître, & que ce Prince avoit fait revenir depuis peu du Bresil. Conti luy étoit redoutable, par l'inclination que le Roy conservoit pour luy, il n'eût pas plûtôt appris qu'il étoit débarqué, qu'il luy fit faire défense d'appro-

cher de la Cour ; & il luy en envoya l'ordre par le même courier que le Roi avoit dépêché pour luy marquer la joye de son retour. Ce malheureux Prince esclave de son Ministre, n'osoit le voir qu'en secret, & le Comte pour rompre entierement un commerce qui auroit pû ruiner sa fortune, fit accuser Conti d'être complice d'une conspiration contre le Prince, dont il n'y avoit ny preuves ny témoins, & qui manquoit même de vraisemblance, mais qui luy servit de prétexte pour perdre son rival.

Le Miniſtre défait de Conti tourna ſes veuës du côté de l'Infant Dom Pedro frere du Roy, ce jeune Prince devenoit grand, ſes inclinations paroiſſoient nobles & il attiroit l'eſtime & les vœux de tous les Portugais, par la régularité de ſa conduite, & par la comparaiſon qu'on en faiſoit avec celle du Roy.

Le Comte mit ſon frere dans la maiſon de l'Infant dans la veuë qu'il pourroit s'emparer de bonne heure de ſa confiance, & que par ſon moyen il gouverneroit les deux freres en même

tems, le jeune Prince reçût bien le frere du favory, il le traittoit même avec distinction, mais il ne luy donna aucune part dans sa faveur, la place étoit prise; la Regente qui avoit toûjours regardé l'Infant comme l'unique soutien de la Maison Royale, avoit mis de bonne heure auprès de luy les meilleurs têtes du Royaume; de sages Gouverneurs & des amis fidelles, firent envisager à ce jeune Prince qu'il n'étoit pas impossible qu'il ne montât sur le Thrône, si le Roy continuoit dans ses déregle-

demander à la France pour femme, Marie-Elisabeth Françoise de Savoye fille de Charles Amedée, Duc de Nemours, & d'Elisabeth de Vendôme, cette Princesse luy fut accordée; César d'Estrées son oncle, à la mode de Bretagne, Evêque & Duc de Laon, & si connu dans toute l'Europe, sous le nom illustre du Cardinal d'Estrées, la conduisit en Portugal. Ce Prélat étoit accompagné du Marquis de Ruvigny, Ambassadeur extraordinaire de France, & d'un grand nombre de Gentils-hommes

mes

mes & de personnes de qualité, amis & serviteurs de la Maison de Savoye, ou attachez par differens engagemens à celles de Vendôme & d'Estrées.

La cérémonie de ce mariage se fit avec la magnificence ordinaire en pareilles festes; toute la Cour admira la rare beauté de la jeune Reine, l'Infant en parut vivement touché, le Roy seul étoit insensible à ses charmes; & on ne fut pas long-tems sans soupçonner que la qualité de Reine & de femme du Roi n'étoit qu'un vain titre, dont on tâchoit

de couvrir la foiblesse de ce Prince.

Le Ministre s'étoit flatté de gouverner cette jeune Princesse avec le même empire qu'il faisoit le Roy son Maître, il eut d'abord pour elle de grands égards, mais il ne fût pas long-tems sans s'appercevoir que cette Princesse avoit le courage trop haut, pour vouloir dépendre d'un de ses sujets. Le Ministre pour s'en venger, ne perdoit aucune occasion de luy faire sentir son pouvoir. On lui cachoit avec soin les affaires d'Etat, celles des particuliers auf-

quelles il paroiſſoit qu'elle prît part, ne manquoient jamais d'échoüer, c'étoit un titre d'excluſion pour le Miniſtre, que la recommendation de la Reine. On commença enſuite à ne payer ny ſes penſions ny celles de ſa maiſon, ſous prétexte que les charges de l'Etat & les beſoins de la guerre, conſommoient tous les fonds du Tréſor Royal. Et le Roy que ſon Favori tenoit par les cordons & qu'il lâchoit contre ceux qui luy étoient déſagréables, fit des bruſqueries ſi violentes à l'In-

fant & à la Reine, qu'on la vit plusieurs fois sortir de l'appartement du Roy baignée de ses larmes.

Sa beauté, ses malheurs, les plaintes que répandoient les Dames du Palais & ses Officiers qu'on ne payoit plus, luy attirerent la compassion de tous ceux qui n'étoient pas esclaves de la faveur, ce fût un troisiéme party qui se forma à la Cour : on ne parloit que de la sterilité de la Reine, quoy qu'il n'y eût pas encore un an qu'elle fût mariée.

On prit soin d'augmenter

les soupçons du public, au sujet d'une porte que le Roy avoit fait ouvrir à la ruelle du lit de la Reine, & dont luy seul cependant se reserva la clef. La Reine parut allarmée d'une nouveauté, qui exposoit, disoit-elle, sa vertu & sa gloire. Ses partisans publioient que le Ministre vouloit que le Roy eût des enfans à quelque prix que ce fût, & qu'il se flatoit à la faveur de cette porte mysterieuse, de couvrir la honte du Prince aux dépens de l'honneur de la Reine.

Cette Princesse décou-

vrit à son Confesseur, les scrupules de sa conscience; il en fit confidence par son ordre, au Confesseur de l'Infant. Ces deux Religieux leur proposérent d'agir de concert dans une conjoncture si délicate, & où ils avoient l'un & l'autre de si grands interêts, quoyqu'en apparence opposés. Leurs créatures convinrent qu'il n'étoit pas impossible de les concilier : on fit revivre les premiers desseins de la Regente. Ces deux caballes se réünirent & ne formerent plus dans la suite qu'un même parti; la Reine

eut même l'habileté d'y faire entrer le Comte Schomberg qui étoit à la tête de l'armée ; & l'Infant qui ne mettoit point de bornes à ses désirs ny à ses esperances, s'assura en même tems des premiers Magistrats de la Ville, & de tous ceux qui avoient du crédit parmy le peuple.

Le Roy par luy même n'étoit qu'un vain phantôme de la Royauté & aisé à détruire, mais il étoit soûtenu par un Ministre adroit, ambitieux, & qui sçavoit faire valoir ce nom si respectable de Souverain. Il

étoit question avant toutes choses, d'arracher du Palais un homme si habile, & qui ne se dessaisiroit que le plus tard qu'il pourroit du gouvernement de l'Etat. On gagna secrettement un de ses amis, qui luy donna avis que l'Infant luy attribuoit tous les mauvais traitemens qu'il recevoit du Roy ; que ce Prince avoit juré sa perte, & qu'il n'étoit pas en sureté s'il s'opiniâtroit à rester à la Cour. Le Ministre naturellement timide, publia l'avis qu'on luy avoit donné, il s'en fit un prétexte pour redoubler la garde, &

pour faire prendre les armes à tous les Officiers du Palais, & il vouloit que le Roy allât lui-même à leur tête arrêter l'Infant chez luy. Mais le Roy furieux de nuit, & contre ceux qui ne se défendoient point, rejetta un dessein où il prévoyoit de la résistance, & il se contenta d'écrire à l'Infant de se rendre auprès de lui. Ce Prince s'en défendit sous prétexte des bruits injurieux à sa gloire qu'il disoit que le Comte avoit publiez contre luy, & il representa au Roy que le Ministre étoit maître du

Palais, & qu'il ne pouvoit pas y entrer qu'il n'en fût ſorti. Le Roy & l'Infant s'écrivirent pluſieurs lettres au même ſujet, & qui furent renduës publiques. Le Roy offrit enfin d'envoyer le Comte ſe jetter à ſes pieds & luy demander pardon; mais l'Infant qui avoit de plus grandes veuës, que de ſe venger d'un diſcours dont il étoit même l'auteur ſecret, perſiſta à vouloir qu'il ſortît du Palais. La Cour & la Ville étoient dans une agitation continuelle, tout ſe diſpoſoit à une guerre civile. Le Comte

s'apperçût avec douleur que le Comte Schomberg n'étoit pas dans ses interêts, la plûpart des Grands se déclarerent hautement pour le Prince Dom Pedro, & ses amis & ses propres parens lui firent comprendre qu'ils ne vouloient point se perdre avec luy, & qu'ils n'étoient point en état de résister au parti de l'Infant, soutenu de celui de la Reine. Le Comte se voyant abandonné de ses propres créatures, s'abandonna lui-même ; il sortit du Palais de nuit & déguisé, il se retira d'abord dans un Monastere à sept lieuës de

Lisbonne ; d'où il passa en Italie, & il chercha un azile à la Cour de Turin.

L'Infant vint ensuite au Palais sous prétexte de rendre ses devoirs au Roy, tout ploya sous son autorité ; & il écarta ce qui restoit de créatures du Ministre. Le Roy destitué de Conseil étoit pour ainsi dire à sa discrétion ; ce Prince n'osoit cependant toucher à la Couronne, à moins de s'exposer à passer pour un Usurpateur ; il faloit que la souveraine puissance luy fût déferée, par une autorité legitime, & il n'y en avoit point

ii pût au moins servir de
étexte à une action si har-
e que l'assemblée gene-
le des Etats du Royau-
ie.

Le Roy seul pouvoit
convoquer : on luy en fit
proposition sous le pré-
xte ordinaire des besoins
e l'Etat, & on luy represen-
i qu'on n'y pouvoit reme-
ier que par le concours de
es plus fideles sujets. Ce
rince n'étoit point si stupi-
e, qu'il ne se doûtât bien
u'une pareille assemblée
toit une conspiration con-
re son autorité, prévenu
e cette opinion, il éluda

long-tems de répondre à plusieurs Requestes que l'Infant luy fit présenter par differents Corps de l'Etat ; enfin le Conseil en dressa une déliberation, qu'on fit signer à ce malheureux Prince, & qui par cette démarche, signa lui-même sa perte & son abdication ; l'assemblée par cette acte étoit convoquée pour le premier de Janvier de l'année 1668.

L'Infant étant venu à bout de cette entreprise qu'il regardoit comme le fondement de son élevation, la Reine de concert avec luy,

parût à ſon tour ſur la ſcene ; elle ſe retira d'abord dans un Convent, elle n'y fut pas plûtôt, qu'elle écrivit au Roy que preſſée par ſa conſcience elle avoit cru être obligée de quitter le Palais, que perſonne ne ſçavoit mieux que luy qu'elle n'étoit point ſa femme, qu'elle luy demandoit pour toute grace ſa dot & la permiſſion de retourner dans ſa patrie, & de chercher un azile dans le ſein de ſa famille.

Le Roy n'eût pas plûtôt reçû cette lettre, qu'il courut au Convent comme un

furieux pour en arracher la Reine ; mais l'Infant déja plus maître que lui dans sa Capitale, & qui avoit bien prévû cette saillie, se trouva à la porte du Convent avec tous les Seigneurs de son parti ; il empêcha le Roy de s'en faire ouvrir les portes, & il ramena ce Prince au Palais, qui prenoit tout haut ses Maîtresses à témoin de sa santé, & qui menaçoit également l'Infant & la Reine.

L'Infant peu inquiet de ses menaces, destituées de Conseil & de forces, résolut de donner le dernier

coup

coup à son autorité, il se rendit le lendemain au Palais. Il étoit accompagné de toute la Noblesse, des Magistrats, & de la Maison de Ville, & une foule innombrable de peuple le suivoit pour voir le dénoüement de cette grande affaire: il entra dans le Palais où tous les Conseillers d'Etat l'attendoient, & après avoir eu avec eux une courte conference, il envoya arrêter le Roy dans son appartement.

23. Novemb. 1667.

On lui fit ensuite signer son abdication, l'Infant n'osa cependant prendre

le titre de Roy, il ſe contenta de celui de Regent, qui lui fut confirmé par les Etats Généraux du Royaume, qui lui prêterent en cette qualité le ſerment de fidelité. Les premieres vûës de ce Prince furent de ſe procurer la Paix avec l'Eſpagne, le Roy d'Angleterre s'en rendit Médiateur, & le Roy d'Eſpagne par un Traité ſolemnel reconnut la Couronne de Portugal indépendante de celle de Caſtille.

13. Février. 1668.

Il manquoit au bonheur du Regent de ſe voir le mari de ſa belle-ſœur. Cette

Princesse en entrant dans le Convent avoit presenté une Requête au Chapitre de l'Eglise Cathedrale de Lisbonne, pendant la vacance du Siége, pour demander la dissolution d'un mariage qui n'avoit pû être consommé pendant près de quinze mois d'habitation : le Chapitre le declara nul, *sans autre contestation que celle du Promoteur par négation, & au défaut de Partie*, ainsi que porte la Sentence, *l'empèchement étant tenu pour moralement assuré, & sans qu'il fut besoin d'autres preuves ni de plus long délay* : Et au

22. Novemb. 1669.

24. Mars 1668.

moyen de ces formalitez, que la plusſpart des Juges ſçavent toûjours accommoder au gré de ceux qui gouvernent, le Regent ſe vit en état de pouvoir épouſer la Reine. On lui conſeilla cependant *pour l'honnêteté publique* d'obtenir une diſpenſe du S. Siége. Heureuſement & par un concours de hazards qui paroiſſoient un peu préméditez, M. Verjus arriva de France en même temps avec cette diſpenſe. On avoit obtenu ce Bref du Cardinal de Vendôme Legat *à Latere*, & qui avoit été revêtu de cette

dignité passagere pour assister au nom du Pape à la cérémonie du Baptême de Monseigneur le Dauphin. 2. Mars 1668.
L'Evêque de Targa, Coadjuteur de l'Archevêché de Lisbonne, donna la Benediction nuptiale au Regent & à la Reine en vertu de ce Bref, & qui fut depuis confirmé par celui du Pape Innocent IX. qu'on crut necessaire à la sureté de leurs consciences & à la tranquillité du Royaume. 10. Decembre 1668.

Le Roy Dom Alphonse fut confiné aux Isles Terceres, qui sont de la domination du Portugal. Le peu-

ple qui s'intereſſe toûjours pour les malheureux, diſoit hautement qu'on devoit ſe contenter de lui avoir ôté ſa Couronne, & ſa femme, ſans le priver encore de reſpirer l'air de ſa patrie; mais un Prince détrôné ne trouve guere de protecteurs. Il n'y eut aucun Grand qui oſât parler en ſa faveur, & on s'apperçût bien que le Regent n'auroit pas pardonné une compaſſion injurieuſe à ſon gouvernement. Dom Alphonſe reſta dans cet éxil juſqu'en 1675. que le Regent l'en retira, il le fit re-

venir en Portugal, ſur le ſoupçon qu'il eut qu'il s'étoit formé un parti pour l'enlever des Iſles Terceres, & le rétablir ſur le Trône. Il mourut près de Liſbonne en l'année 1683. & par ſa mort le Regent prit enfin le titre de Roy qui lui manquoit, & qui étoit le ſeul bien dont il n'avoit pas dépoüillé ce malheureux Prince.



FIN.

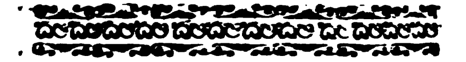


TABLE DES MATIERES.

A

ABDALA Roy de Maroc, *page* 14

ACUGNA Archevêque de Lisbonne, caractére de ce Prélat, 78. son discours à la Noblesse confédérée, 82. chargé du soin du gouvernement après la révolution. 208

AIAMONTE, Seigneur Castillan dont le Roy de Portugal se sert pour tenter de faire soulever l'Andalousie, 241. Renvoye à ce Prince un paquet qui contenoit le plan d'une Conspiration contre la Maison de Bragance, 265. Caractére de ce Seigneur Castillan, 285. Il écrit au Duc de Medina-Sidonia pour l'engager dans une revolte,

volte, *ibid*. Est arrêté, *page* 318. Trompé par le Comte Duc d'Olivarez, 339. Sa fermeté en allant au supplice, 338
ALAINS Suéves, Vandales, & Gots, s'emparent des Espagnes, 4
ALARBES, Milice, parmi les Maures, 20
ALBE, le Duc d'Albe Général des troupes de Philippes II. Roy d'Espagne, se rend maître du Portugal, 38
ALMADA, Château proche de Lisbonne. 95
ALMEÏDA, un des Chefs de la Révolution, son caractére, 79. confere avec le Duc de Bragance, 99. attaque la garde Allemande, 179
ALMANZOR, Caliphe des Arabes, se rend maître des Espagnes par ses Lieutenans, 5
ALPHONSE VI. Roy de Castille & de Leon, donne une partie du Portugal avec une de ses filles à Henri Comte de Bourgogne, *page* 8

rêter, 65. Le Duc de Bragance vient à Lisbonne, toute la Ville s'émeut à son arrivée, 95. sa réponse aux Députez de la Noblesse Confédérée, 105. proclamé Roy, 200. tente de faire soûlever l'Andalousie, 240. Sa mort & son caractere, 342

BRAGANCE. Loüise de Gusman Duchesse de Bragance, caractere de cette Princesse, 107. sa réponse au Duc son mari au sujet de la Couronne de Portugal, 116. 133. 134. à l'Archevêque de Lisbonne, 281. est nommée Regente, 343. la sagesse de son gouvernement, 347. marie l'Infante sa fille avec le Roy d'Angleterre, 352. Chagrins domestiques que lui causent les dereglemens du Roy son fils, 358. Son discours au Comte de Castel-Melhor favori de ce Prince, 365. au Roy en lui remettant le gouvernement de ses Etats, 370. se retire dans un Convent & y meurt au bout d'un an, page 372

C

CATHERINE d'Autriche Regente de Portugal pendant la minorité du Roy Dom Sebastien, 10
CATHERINE de Médicis prétendante à la Couronne de Portugal, 34
CATHERINE de Portugal fille de Dom Jüan IV. Reine d'Angleterre: 353
CAMINE. Le Duc de Camine conjure contre le Roy de Portugal, 258. est arrêté, 268. & executé, 279
CASTILLE. Loüis de Castille confident du Duc de Medina-Sidonia, négotie avec le Marquis Daïamonté, 288
CASTEL-MELHOR favori & Ministre d'Alphonse VI. Roy de Portugal, son caractere, 363. conseille au Roy de prendre le gouvernement de ses Etats, *ibid.* engage ce Prince à manquer de respect à la Reine sa mere, pour l'o-

bliger à quitter la Cour, *page* 372. gouverne le Roy & le Royaume avec une autorité absoluë, 379. met son frere auprès de l'Infant pour lui tenir lieu d'espion, 381. se broüille avec ce Prince, 381. & avec la Reine femme du Roy, 387. il rend à l'une & à l'autre de mauvais offices auprès du Roy, *ibid.* conseille au Roy d'aller lui-même à la tête de ses Gardes arrêter l'Infant, 393. est obligé de sortir de la Cour & du Royaume, 395

CARDENAS Mestre de Camp Général arrêté dans la révolution, 199

CHERIFS, leur loy qui appelle à la Couronne les freres du Roy dernier mort préférablement à ses enfans, 14

CIUDADREAL. Le Duc de Ciudadreal entre dans Cadix à la tête de cinq mille hommes, 318

CONTI, fils d'un Marchand de Lisbonne, premier favori d'Alphonse Roy de Portugal, 361. la Regente le fait arrêter & l'envoye au Bresil, *ibid.* le Roy le fait re-

venir, mais le Comte de Castel-Melhor le supplante & le fait éxiler, *page* 378
CORREÏ, premier Commis de Vasconcellos, reçoit quelques coups de poignard dans le temps de la révolution, 184. n'en meurt point, & conjure depuis contre le Roy de Portugal, 254. est executé avec ses complices, 279
COUTIGNO, un des principaux Chefs de la Noblesse Confédérée délivre les prisonniers, 201
La COURONNE de Portugal reconnuë par un Traité solemnel indépendante de celle d'Espagne, 402

D

DELCAMPO, Gouverneur de la Citadelle de Lisbonne, la livre à la Noblesse Confédérée, 205
DIEGO Garcez-Palleja défend l'épée à la main l'entrée de l'appartement de Vasconcellos, 186

E

ESPAGNE. Puissance de cette Monarchie sous l'Empire de Charles-Quint, & le regne de Philippe II. *page* 101
Les ESPAGNOLS blâment la conduite que le Comte-Duc d'Olivarez tient à l'égard du Duc de Bragance, 68
Un ESPAGNOL dit que la Couronne de Portugal n'avoit coûté qu'un feu de joye au Duc de Bragance, 225
ETRE'ES. César d'Etrées oncle à la mode de Bretagne de la Reine de Portugal, Evêque & Duc de Laon, si connu sous le nom illustre du Cardinal d'Estrée, 384
ETATS Généraux de Portugal, reconnoissent Philippe II. Roy d'Espagne, 40. D'autres Etats font depuis la même déclaration en faveur du Duc de Bragance, 237
Convocation des ETATS par le Roy Alphonse VI. 397. prêtent serment de fidelité au Regent, 402

Evora. Le peuple de cette Ville se souleve contre les Espagnols, page 56

F

Fernand de la Cuéva rend la Citadelle de S. Jüan au Roy de Portugal, 227
Ferreira. Le Marquis de Ferreira parent du Roy de Portugal, opiñe à faire executer tous ceux qui avoient conspiré contre ce Prince, 277

G

Garray Mestre de Camp Général des troupes Espagnoles sert de parain au Duc de Medina-Sidonia, 335
Goa & tout ce qui relevoit de la Couronne de Portugal dans les Indes & dans l'Afrique reconnoissent le nouveau Roy, 242
Gouverneurs des Armes ou Généraux d'armées, chacun dans leur département, 349

H

HAMET Prince Arabe, frere du Roy de Maroc, commande la cavalerie à la bataille d'Alcacer, page 23
HENRI Comte de Bourgogne issu de Robert Roy de France chasse les Maures d'une partie du Portugal, 7
HENRI, Cardinal, Archevêque d'Evora, & depuis Roy de Portugal, ne veut point déclarer son successeur, 36
HYDE Chancelier d'Angleterre, détermine Charles II. à épouser l'Infante de Portugal, 352

I

INCHEQUIN Général des troupes Angloises en Portugal, 354
Le Grand INQUISITEUR de Portugal conjure contre le Roy, 252. arrêté & condamné à une prison perpetuelle, 281
DOM JÜAN Prince de Portugal, fils du Roy Jüan III. mort avant le Roy son pere, 10

DOM JUAN d'Auttriche fils naturel de Philippes IV. Roy d'Espagne, commande l'armée contre le Portugal, *page* 375
JUIFS, conspirent contre le Roy de Portugal, 253
JULIEN. Le Comte Julien appelle les Maures en Espagne, 5

L

LEMOS & Corré chefs du peuple de Lisbonne, s'engagent à le faire déclarer contre les Espagnols, 140
LOUIS de Camara de la Compagnie de JESUS, Precepteur du Roy Dom Sebastien, 11

M

MAHAMET Roy de Maroc dépoüillé de ses Etats, cherche un azile à la Cour de Portugal, 15. se noye, 30
MARGUERITE de Savoye Duchesse de Mantoüe, Vicereine de Portugal, 45. ses plaintes de la conduite de Vasconcellos, 131. veut appaiser la Noblesse confédérée, 192.

MATTOS. Dom Sebastien Mattos de Noragnia, Archevêque de Brague, conjure contre le Roy, *page* 243. meurt en prison, 282
MELLO, Grand Veneur, un des chefs des Confédérez, 150. desarme la garde du Palais, 179
MENDOZE, autre chef de la Noblesse, 99. va trouver le Duc de Bragance, confere avec lui à la chasse, 127. lui annonce le succés de la révolution, 206
MENEZE'S, Gouverneur du Roy Dom Sebastien, 11
Antoine de MENEZE'S, sa réponse à la Vicereine, 193
MEDINA-SIDONIA. Gaspar-Petez de Gusman, Duc de Medina-Sidonia, beau-frere du Roy de Portugal, songe à son exemple & par ses conseils à se faire souverain de l'Andalousie, 291. il fait négotier cette affaire par le Marquis Daïamonté, 292. Ses desseins découverts, 308. est appellé à la Cour, 318. le Roy lui accorde sa grace, 321. il fait appeller en duël le Roy de Portugal, 326

Muleï-Moluc Roy de Maroc, quoique à l'extrêmité se trouve à la bataille d'Alcacer, & meurt pendant le combat, *page* 27

N

Norogna un des chefs de la Noblesse, sa réponse brusque à la Vicereine, l'Archevêque de Brague le veut tuër, 195

O

Olivarez. Le Comte-Duc d'Olivarez de la Maison de Gusman, premier Ministre de Philippes IV. Roy d'Espagne. Sa politique à l'égard des Portugais, 42. son discours adroit pour déguiser au Roy d'Espagne la révolte du Portugal, 234. Il se sert du pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du Roy pour obtenir la grace du Duc de Medina son parent, 314

Ozorio, commandant une Escadre de Vaisseaux Espagnols, à un ordre secret d'enlever de Portugal le Duc de Bragance, 62

P

PARME. Le Duc de Parme prétendant à la Couronne de Portugal, *page* 32

PELAGE jette les fondemens du Royaume de Leon, 6

DOM PEDRO Infant de Portugal, frere du Roy Alphonse, s'unit d'interêt avec la Reine sa belle-sœur, 390. il fait arrêter le Roy, 401. prend le gouvernement de l'Etat sous le titre de Regent, 402. épouse la Reine, 405. & par la mort du Roy son frere est reconnu pour Roy de Portugal, 407

PHILIPPES II. Roy d'Espagne un des prétendans à la Couronne de Portugal aprés la mort du Roy Cardinal, 32

PHILIPPES IV. Roy d'Espagne, caractere de ce Prince, 311. ce qu'il dit au Comte Duc d'Olivarez au sujet de la Maison de Gusman, 312. il offre trois millions au Roy d'Angleterre s'il veut épouser une Princesse Protestante, 351

PINTO-RIBEÏRO Intendant du Duc de Bragance, sa differente conduite à l'égard des Portugais qu'il vouloit engager dans les interêts de son Maître, *page* 71. & 73. Son discours à un de ses amis au moment de la révolution, 182

PORTUGAL. Sa situation, 1

PORTUGAIS, Caractere de cette nation, 5

R

RELAÇION, Cour Souveraine en Portugal, 200

RODERIC, le dernier Roy des Gots en Espagne, 5

RUVIGNI. Marquis de Ruvigni Ambassadeur extraordinaire de France en Portugal, 7. accompagne la Princesse de Nemours mariée au Roy de Portugal, 384

S

SAA Grand Chambellan tuë d'un coup de pistolet Vasconcellos Ministre d'Etat, 188

SALDAIGNE, un des principaux Chefs de la révolution, 151

SANCHE, Trésorier du Roy d'Espagne en Portugal, arrêté dans le temps de la révolution, découvre les desseins du Duc de Medina-Sidonia, page 197
SANDE. Marquis de Sande Ambassadeur de Portugal en Angleterre y conclut le Mariage de l'Infante avec le Roy, 351
SAVOYE. Philebert Emanuel Duc de Savoye un des prétendans à la Couronne de Portugal, 32
SECRET. La révolution de 1640. fut un miracle du secret, 230
SCHOMBERG. Fréderic Comte de Schomberg passe en Portugal, 349. remporte plusieurs victoires considerables sur les Espagnols, & affermit par sa valeur la Couronne dans la Maison de Bragance, 396
SOAREZ d'Albergaria Corregidor de Lisbonne est tué dans la révolution, 182
SOURE. Le Comte de Soure Ambassadeur de Portugal en France, négotie avec le Comte de Schomberg, 349

T

THEODORE Duc de Bragance. Son caractere ; *page* 49
TUBAL. Les Espagnols prétendent descendre de Tubal, 3

V

VASCONCELLOS, Ministre du Roy d'Espagne en Portugal, 46. la dureté de son gouvernement fait prendre résolution à la Noblesse de l'immoler à la haine publique, 145. Il est tué dans la révolution. Caractere singulier de ce Ministre, 188
VILLAREAL. Le Marquis de Villareal conjure contre le Roy de Portugal, 251. est arrêté, 268. & executé, 279
VELASCO. Nicolas de Velasco Religieux de l'étroite Observance de saint François, Castillan, négotie en Portugal contre les interêts de son Roy, 294
VILLENES. Discours généreux de Dona Philippes de Villenes à

ſes enfans au moment de la révolution, page 176

VILLAVICIOSA, ſéjour ordinaire des Ducs de Bragance, 54

X

XABREGAS, Maiſon Royale à l'extrêmité de Liſbonne, 213.

FIN.



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier l'Histoire des Révolutions de Portugal, composée par * * * * & suis persuadé que le public en verra la réimpression avec d'autant plus de plaisir, que cette nouvelle édition est augmentée d'un grand nombre de faits curieux & interressans. Fait à Paris le premier Octobre 1710.

LAMARQUE TILLADET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maistres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Le Sieur * * * Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit donner au public un ouvrage intitulé: *Histoires des Révolutions de Portugal*, s'il

nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires ; Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caracteres, conjontement ou separement, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour de la datte desdits Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur * * * Exposant, ou de ceux qui auront droit, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur * * * Exposant ; & de tous dépens, dommages & interests : à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que

de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, &c. nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est nôtre plaisir. DONNE à Paris le trente-uniéme jour d'Octobre, l'an de grace mil sept cens dix, & de nôtre Regne le soixante-huitiéme. Signé, Par le Roy en son Conseil,

FOUQUET.

Registré sur le Registre, numero 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 89. numero 95. confor-

mément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce 3. Novembre 1710.

Ledit Sieur Abbé DE VERTOT, a cedé le present Privilege à MICHEL BRUNET Libraire à Paris, suivant l'accord fait entre-eux.

ERRATA.

PAge 32. *ligne* 3. étoien, *lisés* étoient.
P. 34. *ligne* 3. violence, *lisés* violente.
P. 34. *ligne* 14. Machilde, *lisés* Mathilde.
P. 35. *ligne* 12. aimée, *ajoûtés* des Portugais.
P. 305. *ligne* 5. jusqu'à, *ajoûtés* l'obliger à luy.
P. 319. *ligne* 17. absoluë, *lisés* absolu.
P. 382. *ligne* 12. vœus, *lisés* veuës.



CATALOGUE
DES LIVRES NOUVEAUX.

De M. l'Abbé DE VERTOT, *de l'Academie Royale des Inſcriptions & Medailles.*

Hiſtoire des Révolutions de Suéde, où l'on voit les changemens qui ſont arrivez dans ce Royaume au ſujet de la Religion, & du Gouvernement, *in douze*, 2. vol. ſeconde Edition, 4. liv.

Traité hiſtorique de la mouvance de la Bretagne, dans lequel on juſtifie que cette Province dès le commencement de la Monarchie a toûjours relevé ou immédiatement, ou en arriere fief de la Couronne de France, *in douze*, 2. liv.

Hiſtoire des Révolutions de Portugal, *in douze*, 2. l. 10. ſ.

Du R. P. Buffier de la Compagnie de JESUS.

Pratique de la Mémoire Artificielle, pour apprendre, & pour retenir aiſément l'Hiſtoire de la Chronologie univerſelle, & en particulier l'Hiſtoire ſainte, l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, & l'Hiſtoire de France, ſeconde Edition, revûë & corrigée, *in douze*, 2. vol. 4. l. 10. ſ.

L'Hiſtoire de France eſt augmentée de quelques éclairciſſemens ſur nos premiers Rois, & d'une Chronique de Charle Mar-

sel, tirée des Auteurs Arabes.

Tables Généalogiques gravées en taille-douce pour toutes les branches de la Maison de France, avec leur explication, & un Abregé de l'Histoire de la Maison de Bourbon.

Grammaire Françoise sur un plant nouveau, *in douze*, 2. l.

De M. D.

Oeuvres d'Homere, traduites en François, divisées en quatre Tomes, enrichies de plusieurs figures en taille douce, 10. liv.

De M. de Fontenelle, de l'Academie Françoise.

Toutes ses Oeuvres, *in douze*, 7. vol. 14. l.

Lesdites Oeuvres se vendent separément sçavoir ;

Les nouveaux Dialagues des Morts, *in douze*, 2. vol. 3. liv. 12. s.

Le Jugement de Pluton sur les deux Parties des Nouveaux Dialogues des Morts, *in douze*, 1. l 16. s.

Entretiens sur la pluralité des Mondes, augmentez du sixiéme soir, *in douze*, 2. l.

L'Histoire des Oracles, *in douze*, 1. l. 16. s.

Poësies Pastorales, avec un Traité de la nature de l'Eglogue, & une disgression sur les Auteurs & les Modernes, *in douze*, 2. liv. 5. s.

Les Lettres Galantes de M. le Chevalier d'Her, *in douze*, 2. l. 5. s.

F I N.



